1,25 NF

L'EXPRESS

28 SEPTEMBRE 1961. — N° 537

POUR DEVANCER LA GUERRE CIVILE

par Pierre MENDÈS FRANCE

(pp. 25 à 28.)

(Dalmas.)

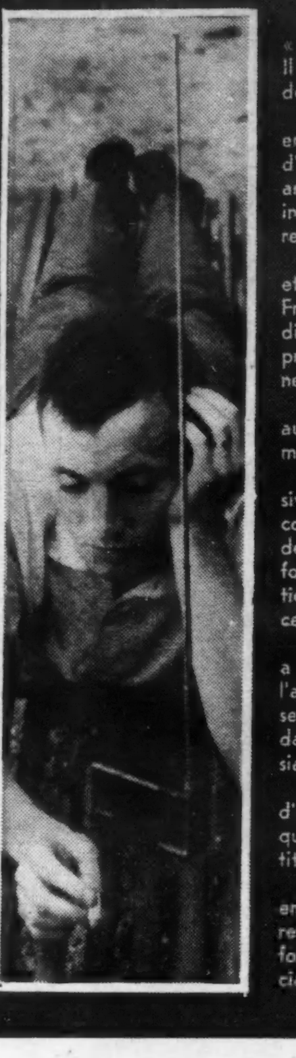
DANS LES RUES D'ALGER.

« Il n'y a rien dans le monde qui n'ait son moment décisif. »

(Retz.)

B 1 - 6 ★ ★ ★ ★ ★

EUROPE N°1 : de



Le 28 avril 1961, un ministre affirmait : « Le transistor a sauvé la République. » Il consacrait ainsi la transformation complète des formes d'écoute radiophonique en France.

Il y a vingt ans, on écoutait la « T.S.F. » en famille autour d'un énorme poste. Aujourd'hui, on l'écoute comme la confidence d'un ami, au creux de l'oreille, sur un récepteur individuel de la taille d'un paquet de cigarettes.

Face à cette individualisation de l'écoute et face aux progrès de la télévision en France, il était nécessaire de transformer radicalement la radio. C'est une entreprise privée qui, la première, a décidé d'abandonner les principes de « la radio de papa ».

Après six ans d'existence, Europe n° 1 est aujourd'hui le seul émetteur français parfaitement « contemporain ».

Il complète la télévision par ses formes passives d'écoute (information, ambiance) et la concurrence par des formes actives déjà solidement éprouvées (émissions publiques et formule « club ») qui requièrent la participation directe des auditeurs et particulièrement celle des jeunes.

C'est sur les jeunes, en effet, que la station a misé dès le départ. Les programmes de l'année radiophonique qui commence s'adresseront encore davantage à eux. Ils iront aussi dans un sens nouveau : celui de la « déparisianisation ».

Comment l'équipe (relativement restreinte) d'Europe n° 1 parvient-elle à faire de vingt-quatre heures d'émission consécutives un petit chef-d'œuvre quotidien ?

Cette enquête vous l'expliquera en vous emmenant rue François-Ier, où vous pénétrerez successivement dans les couloirs de l'information, de l'ambiance, des émissions spécialisées et de la publicité.

«DIS donc... on a voulu escamoter de Gaulle... » « C'est officiel, le mariage de Don Juan ?... » Une tête, deux têtes, trois têtes, si vous attendez un peu, vous en verrez passer une bonne douzaine.

La porte battante (type « saloon ») livre passage à toute l'équipe du « journal ».

Il est 9 h. 30. La conférence générale vient de s'ouvrir dans le bureau de la rédaction en chef. Une journée comme les autres commence pour les journalistes d'Europe N° 1.

Ils sont vingt en tout qui, sous la direction de Maurice Siégel, ont transformé le journalisme parlé et donné la célébrité à leur station. En parlant d'eux, un de leurs rédacteurs en chef dit volontiers : *« Ce sont d'extraordinaires hommes-orchestres. »* Il faut savoir tout faire pour être journaliste à Europe : lire une dépêche, écrire un article, interpréter une texte comme un comédien, ou l'improviser comme un meneur de jeux, et monter une bande sonore à la manière d'un ingénieur du son. Si vous ajoutez à cela qu'il est indispensable de pouvoir rentrer par la fenêtre là où on vous a fait sortir par la porte et d'être toujours à la merci d'un appel téléphonique urgent, vous comprendrez la difficulté qu'il y a à recruter de tels hommes.

« La nouveauté de cette année ? Nous avons décidé d'étoffer nos informations. J'appelle ça la politique du sandwich : jusqu'à présent, nous jetions aussi vite que possible du jambon et puis du pain et puis des cornichons à nos auditeurs. Eux ensuite se débrouillaient tout seuls. Maintenant, nous allons essayer de confectionner *le sandwich et même... de l'assaisonner. Il est indispensable de replacer l'information dans son contexte et d'ajouter un mot d'explication même pour des flashes. »*

Des voix-repères

« Nous essayons aussi (mais cela n'est déjà plus une nouveauté) de personnaliser au maximum nos informations. Le bulletin de 8 h. 30 par exemple (les commentaires de Claude Terrien) est destiné à l'homme d'affaires qui branche la radio sur sa voiture en allant au bureau. Il sera très différent de celui qui, une demi-heure plus tard, s'adressera aux ménagères en train de secouer leurs tapis.

« Enfin, nous tenons à ce que les mêmes sujets soient toujours traités par les mêmes journalistes. Leurs voix servent ainsi de « repère » aux auditeurs (un peu comme l'emplacement dans un journal imprimé).

Un exemple : chaque jour, à 14 h. 30, Pierre Meutey fait « Le point à la Bourse de Paris ». Il s'adresse alors à un public restreint spécialement intéressé par les questions financières. Mais si jamais une information boursière dépasse le cadre de la spécialisation et prend un intérêt national (par exemple : « une baisse importante à la Bourse de Paris »), c'est toujours Pierre Meutey qui sera chargé de l'enquête et qui, à Europe-Midi ou à Europe-Soir, fera le point pour l'ensemble des auditeurs. Sa voix servira un peu de « signal d'alarme » au spécialiste. »

Pendant ce temps-là, que devient le « sandwich » du jour ? Il se confectionne petit à petit, sans en avoir l'air.

En conférence de rédaction, les principales dépêches tombées dans la nuit ou le début de la matinée sont examinées.

Le secrétaire général de rédaction centralise ce qui « passera à midi ». Il y a quatre secrétaires de rédaction à Europe : un pour la nuit (de 3 heures du matin à 9 heures), deux pour la journée et un pour la soirée.

Les rédacteurs en chef (Claude Terrien et Jean Gorini) répartissent les tâches.

Très vite, la porte « saloon » se remet à battre : les journalistes partent l'un après l'autre, à la suite de « leur » information.

Dans la salle de rédaction, le travail s'organise. Le responsable de midi (Jacques Paoli) continue à dépouiller les dépêches.

Berlin en ligne

Pour certaines rubriques, c'est le « train-train » régulier : il y a longtemps qu'on n'improvise plus à Europe N° 1. Tout le mécanisme « politique intérieure », « politique étrangère » est solidement en place.

« X... est à la Chambre, Y... s'occupe du Conseil des ministres... bon. »

« L'Algérie ?... Z... sera en ligne à midi. »

Les chefs de rubrique attendent que le haut-parleur annonce : *« Berlin en ligne »* ou *« Tunis à l'appareil »*. L'intéressé descend alors dans une petite cabine de deux mètres sur trois où le téléphone et la bande magnétique deviennent ses instruments de travail. Il monte directement l'interview qui passera à Europe-Midi ou à Europe-Soir, pendant qu'il « tient » son correspondant au bout du fil.

L'homme des flashes lui aussi reste là. Le secrétaire de rédaction lui communique au fur et à mesure les dépêches les plus intéressantes. Le flash de 10 heures se ré[illegible] à 10 heures moins 10 et... se refait à 10 heures moins 2 quand une dépêche annonce qu'un avion s'est écrasé aux Etats-Unis ou qu'il y a des morts au Katanga.

Dans une journée sans actualité politique de premier plan, ce sont les informations générales qui demandent le plus de recherche. Il est souvent impossible de deviner, quand une dépêche vient de tomber, l'ampleur que prendra un fait divers ou l'importance qu'il faut accorder à un détail. Alors, à Europe N° 1, on essaie d'avoir du flair et puis on « risque » pour être sûr *d'arriver les premiers* s'il y a quelque chose.

Mais il n'y a pas toujours « quelque chose ». La preuve : cette histoire d'escamotage de De Gaulle. Une phrase dans une dépêche d'agence qui « tombe » vers 15 heures, donnant les suites de l'enquête sur le complot O.A.S. : *« ...Parmi les inculpés, trois femmes : Mme Barbara Grey, illusionniste,* etc. » On vérifie au Bottin : la Barbara en question était bien illusionniste.

A la conférence de 15 h. 30 (qui prépare Europe-Soir), tout le monde est d'accord : c'est une merveilleuse histoire, il faut faire quelque chose là-dessus.

Un reporter « file » aussitôt à l'adresse du Bottin.

A 16 heures, il revient bredouille, Barbara l'illusionniste n'a pas... disparu, elle a déménagé.

A 16 h. 30, il repart vers la nouvelle adresse : Charenton-le-Pont. Un immeuble neuf : pas de Barbara Grey et pas de voisine assez anciennement installée pour pouvoir « bavarder ». Enfin, une indication : Barbara habitait l'appartement de sa mère. C'est au septième (sans ascenseur). Là, une carte de visite : « Mme Wilhelm, Mlle Barbara Grey, Mlle Le Pont ».

Magnétophone... le reporter frappe, un chien aboie... et puis plus rien. Il faut revenir à Paris, frapper à d'autres portes : celles des organisateurs de spectacles qui ont pu employer l'illusionniste, mais... personne non plus : la corporation ne travaille que le soir. Il est trop tard. Le reporter doit rentrer rue François-Ier pour Europe-Soir. Bilan : une journée de recherches, quarante kilomètres à travers Paris, une vingtaine d'étages et... trois mètres d'enregistrement inutilisables : un coup frappé à une porte, un aboiement de chien. Ce soir, au journal, une simple phrase : *« ...Parmi les inculpées, Mme Barbara Grey, une illusionniste, qui habitait avec sa mère à Charenton-le-Pont. »*

Heureusemenit, tous les journalistes de l'équipe ne sont pas tombés sur... une illusionniste et à 7 heures la salle de rédaction est à nouveau pleine. Le journal se fait. Il s'écrit même, comme une véritable « feuille de chou ». Chaque journaliste dicte *son* papier. Jacques Paoli compose le texte d'ensemble.

Ciseaux à moustache

A la cabine de montage, les reporters manient le scotch et les « ciseaux à moustache », de vrais ciseaux 1900, *« il n'y a rien de tel pour couper les bandes sonores »*. Le magnétophone tourne : les journalistes « montent » eux-mêmes leurs interviews. C'est long, méticuleux et il faut toujours être « à la bourre ».

A 7 h. 20, les machines à écrire crépitent toujours et les « cui-cui » des enregistrements qu'on enroule résonnent encore dans la cabine.

Mais à 19 h. 30 tapantes, on passe à l'antenne comme des grands.

Une alcôve dans le studio François Périer, une table style « conférencier ». Le secrétaire de rédaction du jour s'y installe : il fera office de meneur de jeu. A côté de lui, viennent successivement s'asseoir les différents spécialistes, leurs feuillets dactylographiés à la main. Les autres attendent leur tour en dehors de l'alcôve, dans de confortables fauteuils de cuir vert.

Pour chaque rubrique, après le meneur de jeu et le spécialiste qui « préparent le sandwich », c'est le document sonore enregistré. Pendant qu'il passe, l'antenne n'est plus au studio François Perier et la voix qui résonne dans le haut-parleur est pour les journaliste... la cloche de récréation. On rit, on parle, et soudain on redevient très sage, tout à fait silencieux même : au suivant de ces messieurs.

A 20 heures, l'équipe quitte le studio pour se retrouver, encore une fois, dans la salle de rédaction. La conférence du

(J.-R. Roustand.)

L'EQUIPE D'EUROPE-SOIR « A L'ANTENNE ».
Le sandwich est prêt.

...autre côté du micro

soir fait le point du travail de la journée et donne quelques « tuyaux » pour l'équipe suivante. Un nouveau secrétaire de rédaction, un nouveau « flashman », de nouveaux journalistes s'installent : vingt-quatre heures sur vingt-quatre, les journalistes d'Europe N° 1 vous tiennent au courant de *l'actualité.*

Un étage au-dessus, d'autres studios plus petits, un même écran lumineux « Silence antenne ». Nous sommes dans le domaine de l' « ambiance ».

L'ambiance

Une jeune femme blonde rit aux éclats, un homme brun parle, fait des gestes. Les deux animateurs-types d'Europe N° 1 sont au travail. Maurice Biraud (dit Bibi) et Micheline Francey, tels le compère et la commère des anciens fabliaux, s'entendent... comme larrons en foire.

« Elle » passe sur l'antenne depuis la création de la station, lui est devenu, en huit mois, le « Robert Lamoureux de la radio », brodant, faisant des jeux de mots, inventant des gags à longueur de matinée. C'est le règne de l'improvisation et de la bonne humeur.

Leur instrument de travail ? Quelques feuillets dactylographiés portant de brèves indications horaires et qu'on appelle dans la maison : « conducteur ».

Le CONDUCTEUR est la charpente d'une journée radiophonique. Il résulte d'un mariage :

- les services publicité mettent au point, de leur côté, un premier conducteur quotidien où figurent uniquement les heures de diffusion des messages publicitaires ;
- le service « disques » prépare, de son côté, un autre conducteur où sont inscrits, par tranches horaires, tous les titres de disques qui passeront dans cette même journée.

De ces deux conducteurs (et des indications concernant les émissions parlées ou enregistrées) naît le CONDUCTEUR GENERAL.

Vous le retrouverez dans toutes les mains à Europe N° 1.

Sur la table ronde de Micheline Francey et Maurice Biraud, il figure en bonne place (entre le vernis à ongles de Micheline et... les « bonbons de Bibi »).

Il indique, par exemple : « 9 h. 15, Blédine Machin », rien d'autre... si ce n'est un petit texte publicitaire annexé et qui précise les « impératifs » publicitaires (ou mots qui doivent obligatoirement être contenus dans le message).

Maurice Biraud va improviser. Mais il est 9 h. 15 et... c'est l'heure (matinale) à laquelle Micheline est de mauvaise humeur. Bibi n'a donc qu'un but : la dérider pour permettre à l'émission de démarrer plus rapidement. Alors, il fait le « clown » ou plus exactement le bébé — celui de la Blédine — il pleure, grimace (quel dommage que l'émission ne soit pas télévisée). Micheline rit, un personnage est né : « Bavon ». La Blédine Machin a trouvé sa forme de publicité.

9 h. 30, le CONDUCTEUR prévoit un disque de Brassens : vite, Micheline Francey répond à une lectrice ou commente une information (toujours sérieuses les informations, précise-t-elle) et annonce le Brassens en question. Aussitôt, le haut-parleur du studio diffuse l'enregistrement. C'est le signal de la détente pour les meneurs de jeu. Pendant quelques secondes, l'antenne passe à la technique.

De l'autre côté de la cloison vitrée, le technicien suit le même « conducteur ». Il y trouve le titre du disque qui doit passer, sa référence, et la « plage » à repérer. Chaque enregistrement est préparé à l'avance puisqu'il existe quatre plateaux en tout.

Où prend-il les disques ? Dans de curieuses boîtes-classeurs qui arrivent par chariot. Chacune d'elles porte une référence (qui renvoie au coordinateur) et contient quarante disques, soit deux heures d'écoute environ.

Un étrange pouvoir

Ces « boîtes » ont un étrange pouvoir : elles éveillent la curiosité de tous ceux qui s'intéressent à Europe N° 1. En fait, chacun se demande comment, par qui, et d'après quels critères les disques sont choisis.

« *Très simple,* disent les responsables de la station : *vous allez voir.* »

Les chariots porteurs de boîtes descendent tout droit des services programmation (ce qui est une image : l'immeuble de la rue François-Ier est fait de couloirs, de dédales, de changements de niveaux et d'escaliers dérobés).

Ils descendent donc de ce sanctuaire du disque, un sanctuaire comprenant des petites chapelles et un maître-autel.

Les chapelles ? Les bureaux des programmateurs, qui sont trois en tout. Chacun d'eux « programme » quotidiennement (et avec un décalage d'une semaine) une tranche d'écoute de cinq heures, soit environ cent disques.

Sa discothèque personnelle (qui couvre les murs de son bureau, son bureau, le sol de son bureau, etc.) lui fournit la matière première. Il peut aussi piocher dans la discothèque générale.

Ses impératifs ?

1° respecter l'ambiance générale de l'heure de diffusion (exemple : de la gaieté le matin pour réveiller les auditeurs, une ambiance douce en fin d'après-midi, etc.) ;

2° maintenir une alternance, d'une part à l'intérieur de chaque programme (chanson, orchestre, etc.), d'autre part, entre les programmes eux-mêmes ;

3° aller dans le sens de la mode et de l'actualité (quand une vedette va faire un nouveau tour de chant ou un nouveau film, il est évident qu'il faut la « pousser » un peu) ;

4° choisir toujours un disque « neutre » pour passer après les heures d'informations (on ne sait jamais quelle nouvelle clôturera le bulletin).

A part ces consignes de « bon sens », le programmateur est entièrement libre de composer son programme comme il l'entend. C'est son goût personnel et sa « culture disquaire » qui entrent en jeu. Pour les parfaire, il auditionne consciencieusement les quelque vingt nouveaux disques quotidiens que lui envoient les éditeurs.

Mais ce travail individuel doit devenir ensuite un travail d'équipe. Contrairement à ceux des autres stations, les dirigeants d'Europe N° 1 veulent que les tranches horaires, ou programmes de musique enregistrée, forment un tout.

Nous passons des « chapelles latérales » au « maître-autel », c'est-à-dire à la Direction des programmes.

Pas de miracle

Lucien Morisse revoit tous les programmes, les compare, les équilibre, supprime un doublon à droite, rattrape un oubli à gauche.

« *Bien sûr, je ne suis pas contre les répétitions. Quand on aime un disque, on le remet toute la journée sur son électrophone. Mais, ici, les vedettes passent deux fois par jour sur l'antenne, pas plus, sauf succès exceptionnel.* » (Si vous croyez avoir entendu Aznavour quatre fois aujourd'hui, vous vous trompez, c'est vérifiable. Mais les auditeurs ont, paraît-il, le changement de poste facile et inconscient.)

Lucien Morisse dit volontiers qu'Europe N° 1 est né avec le microsillon. Mais il est évident pour ceux qui le connaissent que Lucien Morisse est né avec le disque et a grandi avec lui. Il se nourrit de sillons, consomme un nombre extraordinaire d'enregistrements, sourit quand une mélodie le charme, danse quand un rythme lui plaît.

Sa préoccupation ?

Trouver toujours de nouveaux talents, puis, quand ils sont découverts, les aider à « monter ». Pour cela, il fait confiance à son flair et... au goût du public (l'un et l'autre devant correspondre au maximum).

« *Faire passer tous les jours une chanson sur l'antenne est absolument insuffisant pour la lancer si elle n'est pas bonne. Il n'y a pas de miracle. Le goût du public est infaillible.* »

Un critère donc : « la qualité ».

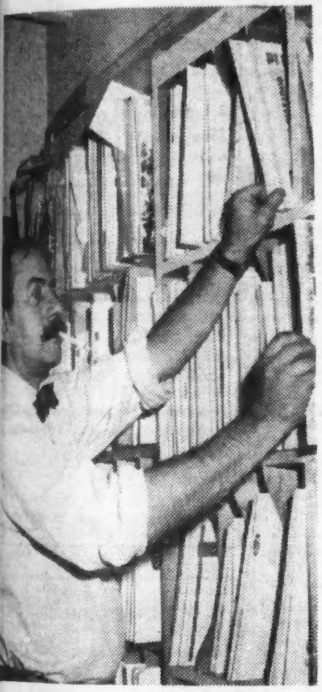
Mais quand Lucien Morisse la « flaire » chez un chanteur, un compositeur ou un chef d'orchestre, alors il s'emballe, fait travailler le « poulain », dont il devient immédiatement le directeur artistique et l'ami.

Il est impossible d'ailleurs de rester plus de cinq minutes dans son bureau sans que la porte s'entrouvre et qu'un élève (plus ou moins célèbre) n'entre, tenant timidement un disque dans la main : « *Lucien, je voudrais que tu me dises ce que tu penses de ça.* » Ça, c'est la nouvelle composition ou la nouvelle interprétation. Lucien écoute, critique, encourage.

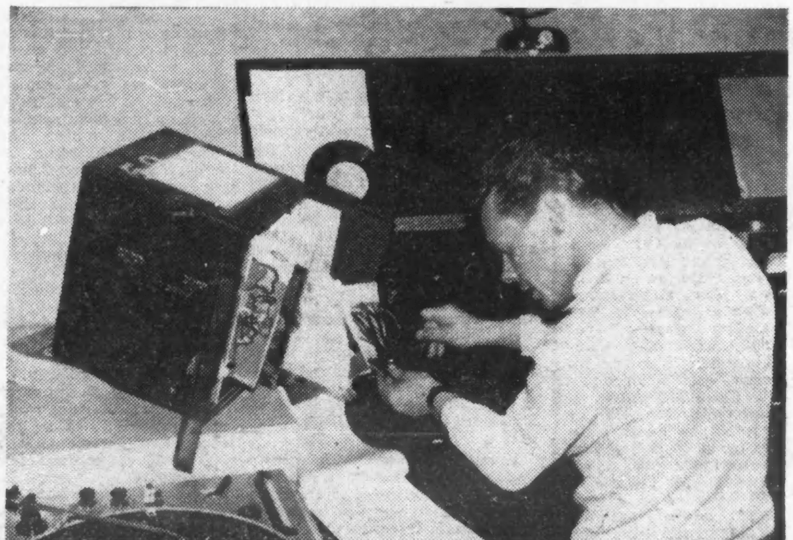
Il a misé sur les jeunes, les jeunes lui font confiance... des deux côtés du micro.

(J.-R. Roustand.)

MAURICE BIRAUD ET MICHELINE FRANCEY.
...Comme larrons en foire.



UN PROGRAMMATEUR A L'ŒUVRE.
Question de culture.



(J.-R. Roustand.)

LE TECHNICIEN ET SA BOITE A DISQUES.
Suivre le « conducteur ».

LA SEMAINE PROCHAINE
Les auditeurs parlent aussi.

Pages spéciales
PUBLI-EX

POURQUOI ? POURQUOI ? POURQUOI ?

Camus disait : Ce qui est une raison de vivre est en même temps une excellente raison de mourir. Mais l'idéal des deux blocs n'est-il pas semblable ?

On parle bien de liberté, de démocratie, mais d'après mes livres d'Histoire, les révolutions faites pour le peuple ne bénéficiaient qu'aux bourgeois de l'époque. Aujourd'hui, le peuple français a élu le gouvernement et le peuple est mécontent. Alors, pourquoi ?

Le peuple français veut la paix avec l'Algérie. Et le peuple algérien veut la paix avec la France. Et la guerre continue. Pourquoi ?

Le peuple soviétique désire la paix, le peuple américain désire la paix. Alors, pourquoi cette tension pour une ville qui a fait couler tant de sang ? Pourquoi la reprise des essais nucléaires et la mobilisation ?

Et nous, les jeunes, trop jeunes pour agir et conscients de l'absurdité de la politique... pour moi, en politique, il n'y en a pas qui ont tort et d'autres raisons : ils ont tous tort. La politique n'est que calcul et machination.

P.M.F., que j'admire, ne sera jamais au pouvoir, ou seulement le temps de mettre fin à une guerre. Le pouvoir est réservé aux opportunistes.

Neuilly-sur-Seine.
M. S.

PLUTOT KOPA ET B.B.

Il n'y a plus en France de gauche ni de droite. Il n'y a plus que, d'une part l'immense corporation des pêcheurs à la ligne (de droite ou de gauche), la masse des attentistes soucieux avant tout de leur intégrité physique et très peu idéalistes ; et d'autre part, le club des activistes, de droite et de gauche, un quarteron d'excités rêvant de mettre la France à feu et à sang pour imposer aux survivants des lendemains qui chantent...

Chacun à sa façon, l'ex-colonel Godard et le lieutenant de réserve Servan-Schreiber rêvent d'une France plus pure et plus dure. Ils sont en désaccord sur les moyens, non sur la fin.

Tous deux admirent Mao-Tsé Toung, tous deux se prennent pour Robespierre et voudraient bien que le pays eût besoin d'un Robespierre.

Mais le pays a surtout besoin de Kopa, d'Aznavour, de Brigitte Bardot et de Pierre Bellemare.

Comme disait quelqu'un un jour, dans votre journal : « L'esprit de sacrifice, c'est de la merde ».

ROLAND DUVAL
Montargis (Loiret).

« VENDRE » LA FRANCE

J'entends souvent dire à propos de Bizerte, Berlin, l'Algérie : « Recevoir des coups de pied au c... sans broncher, jamais. »

Je suis représentant. Métier banal mais pourvoyeur de travail et, dit-on, « fer de lance de l'économie ».

A ce titre, comme tous mes collègues, je reçois de temps en temps des rebuffades qui, en un sens, sont des coups de pied au c... Notre riposte est connue, prévisible, vieille comme le commerce. Nous encaissons, essayons d'entrer dans les vues du client, cherchons ses raisons, nous faisant même son avocat auprès de nos directions ignorantes ou indifférentes. Nous jouons le jeu de l'amitié. Et parfois, un jour l'homme qui nous avait donné le « coup de pied au cul » devient un bon client et même — car le jeu mène loin — un véritable ami.

Alors, bêtement, je regrette que de Gaulle n'ait pas, dans sa jeunesse, vendu des voitures ou du cognac au lieu de guerroyer. Il aurait maintenant de bien meilleurs réflexes. Car défendre la France, son honneur, son prestige, c'est bien. Mais le point de vue est-il bon ?

La France, à notre époque, il faudrait, je crois — certains mots sont à revaloriser — la *vendre*.

GASTON LAPIERRE,
Villars
(Dordogne).

> ***A voir, à écouter, à savoir***
>
> **Notre sélection des spectacles parisiens, théâtres, cinémas, expositions, et des émissions télévisées, se trouve page 50.**

LE DOUTE A 30 ANS

Les articles parus dans « L'Express », sur la jeunesse, m'ont évidemment intéressée... et je me permets de donner aussi mon point de vue.

J'appartiens à la génération qui, actuellement, a une trentaine d'années. Mon adolescence s'est déroulée pendant la période de la guerre et de l'occupation où les distractions étaient rares. Comme beaucoup de collégiens et lycéens, j'ai « bûché » sérieusement. J'ai cru aux conseils de mes maîtres et des livres. J'ai cru à l'honnêteté, à la vérité, à la valeur du travail, à l'utilité sociale. J'ai appartenu à la catégorie des bons élèves qui ont passé leur bac avec mention. Comme beaucoup je voulais que mes études servent à quelque chose de grand, d'utile. A la société, à mes semblables, à la littérature, à la science...

Ensuite, comme beaucoup d'étudiants sans argent, inscrite dans une faculté, j'ai travaillé d'arrache-pied sur des bouquins arides mais les questions matérielles se sont alors posées : ou maigre bourse, ou travail parallèle (comme pion en particulier). A ce régime la santé s'use, les licences traînent, et le jour où elles sont conquises, elles sont si dévalorisées qu'elles ne servent plus à rien (pratiquement). Licencié on reste alors dans l'Education Nationale où pendant des années parfois, on est encore surveillant et payé comme tel (assez peu évidemment), surtout lorsqu'on est marié — qu'il faut trouver le logement, payer ses études, ses vêtements et parfois la nourrice d'un enfant... et il faut continuer à passer des concours.

Quelle a été alors notre jeunesse et quelles illusions peut-on encore avoir sur le monde ?

Où sont-ils nos rêves de vie utile, intéressante, généreuse ? Il n'y a plus qu'une chose : il faut gagner sa vie et tenir... car les soirs, la fatigue est parfois si grande qu'on n'a même pas le courage de penser.

Ce n'était pas pour jouer ce rôle que nous avions étudié.

Pourquoi tant de possibilités gâchées — pourquoi ? Pourquoi avoir donné aux jeunes gens tant d'illusions et avoir fait d'eux des zéros — des êtres anonymes...

Croyez-vous alors que les jeunes d'aujourd'hui ne sont pas plus réalistes — eux qui se rendent compte qu'il y a un grand divorce entre la vie et les livres — que le monde considère l'argent, la réussite, et non la valeur intellectuelle.

Je ne dis pas que les jeunes ont raison mais au moins ils ne seront pas aussi déçus que nous l'avons été, nous les anciens qui avions cru aux principes. Ils seront heureux du confort matériel et auront moins de raisons de douter.

J. DAUM
Nancy.

UN JEUNE ALLEMAND

L'envers de l'Allemagne n'est aucunement son militarisme, plus ou moins camouflé, ou bien ses tendances anti-démocratiques, comme le croit M. Jungk. L'envers, c'est tout simplement le fait que la génération adulte souffrant d'un hideux complexe d'infériorité, d'une plaie mentale apparemment inguérissable, ne fait que rabaisser notre peuple, le souiller, l'écharper sous les yeux du monde entier et surtout, sous les nôtres, c'est-à-dire de la jeunesse allemande.

Moi, je ne sais pas s'il faut le détester ce M. Jungk, ou s'il faut avoir pitié de lui. Quoi qu'il en soit, je puis vous assurer que la France peut s'en remettre à la jeunesse allemande. Nous sommes des démocrates jusqu'aux os.

Et militaristes ? Oui, nous le sommes, mais uniquement pour la défense de la liberté et des principes démocratiques...

MANFRED MEYES.
Etudiant,
Grenoble.

PARLONS PRIX

Je rentre d'Angleterre où j'ai fait un séjour de trois semaines. Ce qui m'a frappé, en dehors de l'aspect riche de ce pays, c'est que la vie y est moitié moins chère qu'en France. Qu'il s'agisse de nourriture, de vêtements tout est moitié moins cher. J'ai acheté un superbe pull-over, pure laine, pour 2.000 anciens francs. Un imperméable que j'aurais payé en France au moins 16 ou 17.000, je l'ai payé 8.500. J'ai dû faire nettoyer un costume. Dans ma banlieue, on me prend 1.000 francs — nettoyé de façon impeccable, j'ai payé 450.

Mes enfants habitent la Suisse, ils sont près de Zurich. Chaque fois que j'arrive là-bas, je constate que fruits et légumes sont 20 % moins chers que chez nous. Et pourtant, ils importent tout. Ils ne produisent pas. Les vêtements sont aussi 20 à 30 % moins chers qu'en France.

Qu'on vienne nous parler de grandeur de la France, très bien mais il n'y a pas de grandeur, lorsqu'un pays est le plus cher d'Europe, et que toute une catégorie de gens en souffrent gravement.

RENÉ DESPLAN,
Eaubonne)
(S.-et-O.).

« SATCHMO »-INGLY

Cher Daniel Filipacchi, je viens de lire votre article sur le Jazz aux Etats-Unis. Permettez-moi de vous en féliciter : c'est tout à fait juste et rédigé avec beaucoup d'humour. Bravo !

« Satchmo »-ingly yours.

HUGUES PANASSIÉ,
Paris.

S.O.S. !

Anne Guérin posait la semaine dernière une question angoissée à nos lecteurs : « Comment cesser de fumer ? ». Plusieurs centaines d'entre eux lui ont déjà répondu. La semaine prochaine paraîtra dans « Madame Express », le bilan de leurs suggestions, de leurs efforts, de leurs échecs, et parfois de leurs réussites.

L'action publicitaire entreprise par Volkswagen-France dans les colonnes de « L'Express » a connu un grand succès et nous a valu un courrier très important.

Nous remercions les lecteurs de « L'Express » de l'intérêt qu'ils nous ont porté et nous répondrons individuellement à tous les problèmes techniques et particuliers qui nous ont été posés.

Cependant, deux questions d'ordre général, intéressant en fait toute l'industrie automobile européenne, reviennent fréquemment dans ce courrier et nous jugeons donc utile d'y répondre ici.

1° L'IMPLANTATION DES MARQUES ETRANGERES EN FRANCE FAIT-ELLE COURIR UN RISQUE DE RECESSION A L'INDUSTRIE AUTOMOBILE FRANÇAISE ?

C'est là un faux problème que beaucoup de Français se posent encore vis-à-vis du Marché Commun. La suppression progressive des barrières douanières entre les pays signataires du Traité de Rome ouvre naturellement le marché français à la concurrence étrangère, mais, réciproquement, offre à l'industrie automobile française de nouveaux et vastes débouchés à l'étranger.

C'est ainsi qu'en 1960, la France a importé 18.332 voitures de tourisme allemandes, mais en a exporté 39.036 en République Fédérale.

2° QUEL INTERET PEUT-IL Y AVOIR POUR LA FRANCE A IMPORTER DES VOLKSWAGEN ?

En dehors des perspectives du Marché Commun, les achats de la Volkswagenwerk à la France en matières premières, produits sidérurgiques et accessoires atteindront cette année un total de 37 millions 500.000 nouveaux francs, chiffre largement supérieur aux bénéfices qu'elle réalisera par ses ventes en France.

Par ailleurs, les finances françaises bénéficieront non seulement du montant des droits de douanes, impôts directs et indirects payés par Volkswagen, mais aussi des devises procurées par la vente de voitures aux touristes étrangers (environ 3.000 voitures en 1961).

En conclusion, le Marché commun apporte à toute l'industrie automobile européenne une vitalité nouvelle dont vous pourrez juger vous-même au prochain Salon de l'automobile, le 5 octobre. Nous serons, pour notre part, très heureux de vous y accueillir.

VOLKSWAGEN - FRANCE S. A.

Communiqué.

Mots croisés N° 311

28.S.	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3								
4						■		
5					■			
6			■					
7							■	
8					■			
9								
10								

Horizontalement. — 1. Mérita pleinement le nom de protestant, à la fin du XVII°. — 2. Ote à un jeune tout espoir de se trouver un jour au sommet d'un arbre. — 3. Peut arrêter quelque rôdeur, mais n'est d'aucune utilité contre un char, même léger. — 4. Chaussée dans un bon quartier. On ne saurait en avoir plein la main. — 5. Invite à poursuivre. Au début du règne de Trajan. — 6. Début d'un classique adage policier. Vainement cherchée, pendant un semestre, par une amie d'enfance. — 7. Apprêter de fausses pierres. — 8. Beaucoup plus vaste que la principauté de Monaco, beaucoup moins fortunée aussi. Son signe lui dicte le chemin. — 9. Concurrencé l'étoile. — 10. Remets ça, selon le populaire.

Verticalement. — I. Ne fait pas, avec ses collègues, bonne réclame à son horloger. — II. Non loin de passer. — III. Habille une nudité. Pour marquer un peu plus que les 400 coups. — IV. Réduisent aux dimensions d'une urne. — V. Ne se donne qu'après la vie. Ne voit plus guère de traits tendus. Répété dans un célèbre alexandrin condamnant un modeste tondeur. — VI. Ne meurt pas en silence. Collaborateur du Musée Grévin. — VII. Marque, de ma part, une éventuelle hilarité. Prodigué par les Madrilènes au Real. — VIII. — Des sottises à sa façon. (deux mots).

28.S.	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	D	O	M	I	N	I	O	N
2	I	S	O	L	A	N	T	E
3	O	T	T	E	■	N	E	C
4	C	R	I	S	S	E	■	E
5	L	A	V	■	T	E	T	S
6	E	C	A	L	E	■	E	S
7	T	I	■	O	M	B	R	A
8	I	S	S	Y	■	U	R	I
9	E	M	I	E	T	T	E	R
10	N	E	C	R	O	S	E	E

Solution du N° 310

FORUMS REGIONAUX

● *Basses-Pyrénées.* — Réunions avec la participation de M. Edouard Depreux :

— Vendredi 6 octobre à Oloron-Sainte-Marie, salle de la mairie, à 21 heures.

— Samedi 7 octobre, à Bédous (vallée d'Aspre), à 21 heures.

— Vendredi 8 octobre, à Pau, Pavillon des Arts, à 9 h. 30.

Les Cahiers de la République auraient souhaité pouvoir inviter à la conférence de presse de M. Mendès France tous leurs amis. Malheureusement, les conditions matérielles ne le permettaient pas, la conférence était exclusivement réservée à la presse. Les « Cahiers » s'en excusent.

Attention

vous pouvez économiser

1.500 francs

en souscrivant un abonnement d'un an à

L'EXPRESS

à l'ancien prix de 5.000 francs

AVANT LE 1er OCTOBRE

●

BULLETIN

à nous renvoyer 29, rue de Marignan - PARIS (VIIIe)

M ______

Adresse ______

Profession ______

désire souscrire un abonnement d'un an au prix ancien de 50 NF France, 60 NF étranger (1) qu'il vous remet en un

- chèque bancaire (1)
- chèque postal
- virement à votre C.C.P. Paris 737.819

(1) Rayer les mentions inutiles

Abonnements

29, rue de Marignan - ELY 23-89
C.C.P. 73.78.19 Paris

TARIFS

	France	Etranger
1 an :	50 NF	60 NF
Spécial étudiants	40 NF	50 NF

Par avion

Algérie, Tunisie, Maroc	72 NF
Allemagne, Angleterre, Belgique, Suisse, Italie, U.R.S.S.	79 NF
Côte-d'Ivoire, Sénégal, Congo, Niger, Mauritanie	93 NF
(Autres tarifs sur demande.)	
Israël, Iran	100 NF
Etats-Unis, Canada ..	130 NF
Brésil, Chili, Venezuela.	172 NF

L'EXPRESS
S. A. Presse Union
Directeur général : J.-J. SERVAN-SCHREIBER
REDACTION : 91, Champs-Elysées Tél. : ELY 88-61.
ADMINISTRATION - PUBLICITE : 29, rue de Marignan Tél. : ELY 23-89.
Tirage de l'Imprimerie Industrielle, 7, rue du Sergent-Blandan. Issy-les-Moulineaux.
Composition de Typo-Elysées 91, aven. des Champs-Elysées.

GOUVERNEMENT

Le pouvoir fondant

● ***On a failli manquer de ministres : en France, c'est mauvais signe. Professeur de droit constitutionnel, Georges Vedel montre comment, sous nos yeux, le pouvoir dépérit de son secret, de sa solitude, de ses ruses, de ses illusions.***

QUE les polémistes sont heureux ! Chaque jour, le pouvoir leur offre une cible plus large et plus découverte. Chaque jour, il leur apporte de nouveaux alliés et de nouvelles armes. Chaque jour, il ruine plus de fidélités, plus de loyalismes ou plus de résignations. Comme d'autres qui jugeaient perdue une journée sans bonne action, nos princes pensent qu'un jour sans décevoir et sans écarter ne vaut pas d'être vécu. On leur a trop dit que gouverner c'est mécontenter ; alors ils mesurent leurs qualités d'hommes d'Etat au nombre des mécontents.

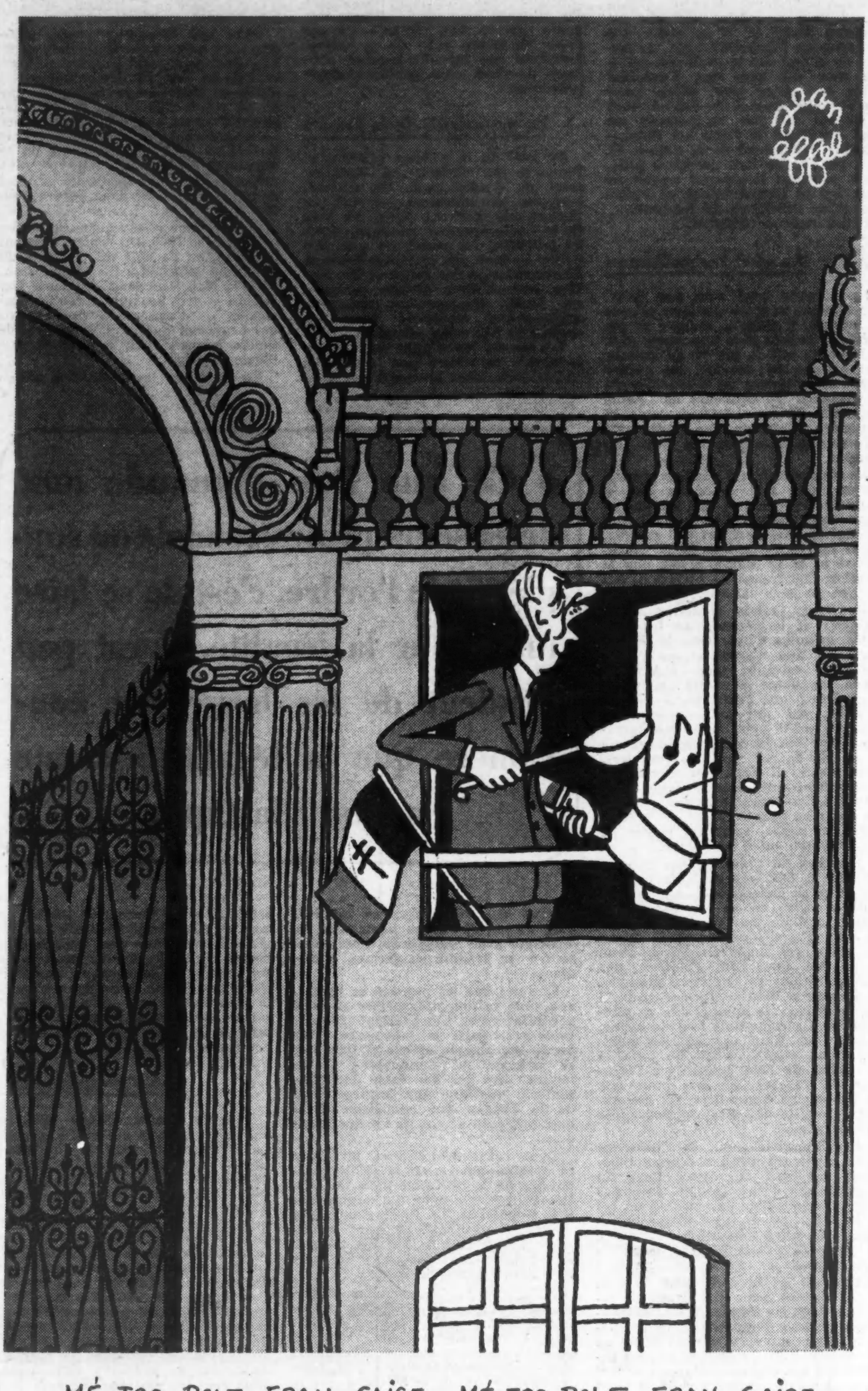
Que les habiles sont heureux ! Dans ce mois de septembre, ils surgissent de toutes parts : interrogateurs prudents, savants calculateurs des probabilités historiques, supputant les jours pendant lesquels le bateau mérite encore d'être habité, mais déjà lorgnant la chaloupe qui les emportera et prêts aux exercices d'embarquement. On peut compter sur eux.

Au lendemain de mai 1958, des personnages qui avaient vécu du Système, certains que l'on n'eût point imaginés hors du néant sans le Système, nous révélèrent subitement la honte et la colère que leur avaient données tant de prébendes et tant d'honneur — au singulier. On les retrouvera demain ou après-demain, eux et leur race, pour renverser la gamelle vide.

Que les politiques sont heureux ! J'entends par là — et sans ironie comme sans reproche — ceux qui ont pris leur parti d'avoir eu raison et croient qu'après ce régime, il en viendra un autre selon leur idéal, qui croient le tenir prêt, ceux qui croient avoir maîtrisé l'avenir ou qui, du moins, préfèrent les tempêtes au croupissement de la rade. Le vent se lève et les orages désirés s'approchent.

Mais de tels bonheurs ne sont pas pour le simple citoyen, celui qui n'a dans le sang ni la joyeuse férocité, ni le calcul, ni l'amour des ouragans. S'il avait — jadis ou naguère — eu

→



— MÉ-TRO-POLE FRAN-ÇAISE, MÉ-TRO-POLE FRAN-ÇAISE...

à partir du 3 octobre
une nouvelle
"route du ciel"
PARIS-CLERMONT-Fd
NIMES-PERPIGNAN
par
AIR INTER
ALM. 12-88
BAL. 12-80
RIC. 25-39
Billets combinés Air-Inter S.N.C.F.
Agent Général : AIR FRANCE
AIR INTER
12, rue de Castiglione

et pour acheter
votre
VOLKSWAGEN
UNIMOTOR
31 rue de Bassano - 8e BAL. 07 40
105 Crs de Vincennes 20e DID. 86 82
67 Bd. Brune - 14e VAU. 50 60
près de chez vous
prêt à vous servir
PUBLIPRESS

GENTLEY
TAILLEUR
NOUVELLES ÉTOFFES ANGLAISES
20, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
métro : St-Philippe-du-Roule

→

confiance, il tombe de haut et ne veut plus croire à rien. S'il était demeuré sceptique ou méfiant, la joie de n'avoir point été dupe est trop légère pour contrebalancer les angoisses. Au fond, il avait toujours souhaité se tromper et ne se console pas d'avoir vu clair. L'avenir lui demeure fermé et il se méfie des surprises de l'histoire : hier, les appels de la nuit du 23 avril ont mobilisé bien des gens qui n'auraient guère cru qu'un jour, fût-ce pour des fins plus hautes, ils défendraient le régime. Et puis ce pouvoir est celui de l'Etat, et l'Etat est l'irremplaçable instrument de la nation. Et puis encore, l'on finit par avoir pitié. Voilà pourquoi le citoyen moyen ne peut être ni agressivement, ni benoîtement, ni héroïquement heureux.

Il lui reste à réfléchir.

Du côté des politiques

Le pouvoir fond sous nos yeux. Par quelque endroit que l'on prenne sa mesure, il s'étiole, maigrit et dépérit. Entendons bien le pouvoir réel, c'est-à-dire non la faculté de refuser les motions de censure, de garder à vue les citoyens ou d'interdire de se présenter au concours de l'Ecole Nationale d'Administration, mais la puissance d'obtenir une obéissance convaincue. Essayons de faire un compte.

Le plus simple est d'ordre *géographique.* Que l'on croie ou non à l'Algérie française, le fait est que la puissance publique française s'étend à l'Algérie. Elle s'est fort mal exercée, on le sait de reste, sous la IVᵉ République et le 13 Mai a révélé que la relation Etat français - Algérie devait se lire en sens inverse.

Pourtant, jamais sécession entre l'Algérie et le pouvoir ne fut plus nette qu'aujourd'hui. Que le F.L.N. lance un mot d'ordre et les Musulmans le suivent ; que l'O.A.S. en lance un autre et voilà la masse européenne qui l'exécute. A l'heure actuelle, sur qui le pouvoir légal français a-t-il prise outre-Méditerranée ? Sur des forces de gendarmerie et de C.R.S., sur des fonctionnaires. Déjà, quand il s'agit des formations proprement militaires, il faut introduire des nuances sérieuses — pour ne pas dire plus — entre les grades, entre les corps, entre les modes de recrutement, entre les hommes.

Toujours du point de vue géographique, il faut encore tenir compte de ce qu'en métropole même, le pouvoir se dilue en se provincialisant. Paris, capitale innervée par tous les réseaux d'agents publics et de forces de police, est incontestablement tenu. Mais dès que l'on s'éloigne des concentrations de l'appareil étatique, le pouvoir se débilite. Bien entendu, il n'y a là rien de comparable au phénomène algérien. Mais tout de même, il suffit que, simultanément, des manifestations, comme celles des paysans au début de l'été, jouent sur l'étendue de l'espace français pour que l'impuissance apparaisse. Et ici encore il existe une étrange géographie des garnisons.

Traditionnellement, la présence d'un régiment dans un arrondissement dessinait une place forte du pouvoir de l'Etat. Je ne suis pas sûr qu'aujourd'hui les préfets ou les I.G.A.M.E. portent automatiquement à l'actif du bilan « maintien de l'ordre public » la présence dans leur circonscription de telle ou telle unité.

Prenons un second point de vue, celui des *secteurs politiques et sociaux.* Lors de l'instauration du nouveau régime, l'opposition se composait d'un n o y a u irréductible de l'extrême-droite, alors à peu près dépeuplée, des communistes — très mal obéis pendant quelques mois de leurs troupes les plus tièdes — de petits groupements de gauche.

Le syndicalisme non cégétiste, la majorité des socialistes et des radicaux, la masse des indépendants avaient, pour des motifs divers, accepté le régime. Et ceci ne suffisait pas à nombre d'électeurs qui voulaient un gaullisme déclaré et qui, avec l'aide d'une loi électorale opportune, firent le succès de l'U.N.R.

On sait ce qu'il est advenu de ce rassemblement. L'autodétermination, l'Algérie algérienne, le dégagement opérèrent des coupes claires sur la droite. La politique sociale, la politique européenne, la roideur présidentielle ou gouvernementale détachèrent le centre et la gauche. Et, au sein de la fidèle U.N.R., épurée et concentrée, les murmures s'accrurent. Il ne faut pas attacher une importance excessive à la fronde parlementaire. Que, tout de même, la grève de la session extraordinaire ait pu avoir lieu est significatif.

Mais enfin, on peut penser que les étiquettes politiques sont attachées de façon trop lâche sur le dos des citoyens pour que l'attitude des partis puisse être réputée comme étant fidèlement celle de la nation. L'analyse par secteurs sociaux converge pourtant avec les observations précédentes.

La prospérité de la France

Du côté de la « classe politique », l'emprise du pouvoir est certainement en décroissance. On a failli manquer de ministres, ce qui, en France, est mauvais signe. Au sein de la haute fonction publique, civile ou militaire, les postes les plus difficiles ne sont pas aisément pourvus. L'enthousiasme des échelons d'exécution, surtout dans certains secteurs, est limité. Quelques-uns craignent, quelques-uns espèrent ; bien peu croient et beaucoup attendent.

Les succès techniques obtenus sur le terrain monétaire font la joie des spécialistes. Mais la masse des salariés et des fonctionnaires mesure, avec un certain désenchantement, la difficulté avec laquelle le « redressement » se traduit en termes quotidiens.

• Ce que l'on demande aux défenseurs professionnels ou supplétifs de l'ordre, c'est de se faire tuer pour la légalité. Il est peu prudent de les laisser se convaincre que la légalité est une notion élastique.

Et voici que les paysans se jugent, non sans raison, défavorisés au sein des défavorisés. Une plaisanterie usée veut que, dans le commerce, l'on perde sur chaque article et que l'on se rattrape sur l'ensemble ; il ne faudrait pas que l'on fasse une plaisanterie analogue sur la prospérité de la France qui compenserait la médiocrité du niveau de vie des Français.

Dans cet ordre d'idées, un signe ne trompe pas : c'est la relative remontée de la confiance dans les parlementaires. On n'en est certes pas à la popularité. Le Palais-Bourbon a contre lui un double et lourd handicap : il fut, sous la IVᵉ République, la « maison sans fenêtres » et, sous la Vᵉ, la tribune du silence.

Mais, loin de s'éloigner des « intermédiaires », les groupements et les hommes, surtout en province, se tournent à nouveau vers eux, quittes à appuyer de barrages et d'écriteaux l'appel aux parlementaires. Bien plus, les déceptions sur la fin de la guerre en Algérie, la concordance des revendications sociales, les inquiétudes sur l'avenir des institutions aboutissent à des rapprochements qui ne sont pas seulement le fait des dirigeants, mais aussi de la base. Si l'on en croit certains informateurs, nombre de syndiqués ouvriers pensent que leurs problèmes sont largement communs avec ceux des agriculteurs.

La seule issue

Plus impressionnante encore est l'analyse des *motivations.* Les débuts du régime entre juin et décembre 1958 connurent une adhésion massive. Sans doute, les motifs de cette adhésion furent-ils variés et l'idée que l'appel au général de Gaulle constituait la seule issue possible n'était pas étrangère à nombre de ceux qui votèrent la Constitution et sacrèrent ainsi le chef de l'Etat. Mais la majorité des citoyens vota véritablement en étant persuadée qu'elle appelait un homme et un régime radicalement supérieurs aux hommes et au régime qui les avaient précédés et qu'une ère nouvelle s'ouvrait.

Dans une deuxième phase, cette croyance naïve dans le miracle gaulliste s'estompa, mais les mauvais souvenirs de la IVᵉ République — d'ailleurs curieusement déformés, car on en retint d'anodins et on en négligea d'autres, beaucoup plus sérieux — maintinrent la foi dans le régime. Il suffisait d'évoquer les jours où la République était sans tête et sans volonté pour que beaucoup sentent se ranimer leur foi dans l'ordre nouveau.

La troisième phase a couvert à peu près l'année 1960. Du régime s'étaient détachés, on l'a déjà dit, les secteurs d'opinion attachés à l' « Algérie française ». Mais ceci était compensé par l'appui — très sensible après les barricades — d'une masse de Français qui pensaient que, seul, le général de Gaulle pouvait venir à bout du problème algérien.

La base de la motivation s'était rétrécie, mais demeurait solide, encore qu'elle laissât apparaître en filigrane la croyance que, l'affaire algérienne réglée, le régime aurait épuisé son mandat — tout comme une législature travailliste en Angleterre épuisa le sien quand elle vota la sécurité sociale et les nationalisations. Le référendum de janvier 1961 témoignait de cet état d'esprit.

Le « moindre mal »

Avec le putsch d'Alger 1961, on était déjà dans un quatrième moment. La rébellion ouverte se produisait. Et, du côté des Français invités à défendre la République, beaucoup des plus actifs et des plus résolus n'avaient plus, par-delà leurs anciens espoirs, qu'un seul motif : barrer la route à une dictature fasciste. C'était la motivation du « moindre mal ».

Cette étape est-elle déjà franchie ? Des signes le laissent supposer. En face de menées activistes de plus en plus audacieuses, les réactions de la masse des Français sont divergentes, mais, dans leur ensemble, s'éloignent de l'opération « défense du régime ». Beaucoup de gens n'y comprennent plus rien et, citoyens toujours tenus plus à l'écart de la pensée du pouvoir, pensent que ces querelles de grands chefs ne les intéressent pas — ce en quoi ils ont sans doute tort, mais qu'y puis-je ? D'autres en viennent à se demander si l'argument du « moindre mal » est fondé.

Quelqu'un, qui avait donné beaucoup de coups de téléphone en avril dernier, selon les consignes gouvernementales, pour alerter des amis, disait que, dans ces dernières semaines, beaucoup de ses anciens correspondants l'avaient prié de les laisser dormir la prochaine fois. Un dernier groupe enfin pense que les temps du rassemblement inconditionnel sont passés et qu'une crise du régime les verrait se battre sur deux fronts.

Ainsi s'effrite le *consensus* qui est la base de tout pouvoir et sans lequel la garde nationale (que l'on relise un récit des journées de février 1848) n'ose plus tirer.

Mais, nous dira-t-on, les acclamations de Rodez, de Mende et de Privas ? Je laisserai la parole à l'Ardéchois qu'en ce samedi soir, je viens d'entendre à la radio. Au speaker qui lui demandait pourquoi il était venu voir passer le général de Gaulle, l'interpellé répliqua avec un magnifique accent rocailleux et ensoleillé : « Quand le président de la République passe, je viens voir le représentant de la République et le représentant de la France. » Alain eût aimé cette réponse.

L'attentat manqué

Après avoir constaté, il faut expliquer. On pourrait chercher les causes de cette dégradation du pouvoir dans la conjoncture qui n'a pas été facile. Et il faudrait d'ailleurs reconnaître que, dans une mesure inévitable, un pouvoir s'use parce qu'il dure. Pourtant, cette explication laisserait ouverte la question de savoir pourquoi un tel effritement qui attaque normalement une majorité parlementaire, une équipe, un homme ronge dans le cas présent l'idée même de l'Etat et du pouvoir.

On pourrait également rechercher une explication dans le contenu même de l'action politique suivie depuis 1958. On ne le fera pas ici : ce serait trop long, sans doute trop subjectif aussi. Et cette voie est moins sûre qu'il ne paraît car, en la prenant, on accepte implicitement l'idée que la solidité d'un régime et la valeur de sa politique ont un rapport nécessaire entre elles, ce que l'expérience historique est loin de confirmer.

On voudrait recourir à un troisième ordre d'explication, plus général, plus objectif et, en un certain sens, machiavélien. Au fond, c'est la *méthode* même du pouvoir qui explique la dégradation de celui-ci. Face à la France des années 1960 — dont il vante volontiers la jeunesse — le régime a négligé quelques-unes des lois élémentaires qui régissent l'exercice et la conservation du pouvoir dans les sociétés contemporaines ayant atteint un certain degré de développement.

Ce qui frappe le plus évidemment dans la situation actuelle, c'est que, pour employer le langage de certains juristes, le pouvoir n'est pas *institué.* Pour parler plus simplement, disons que le régime emprunte toute sa substance, toute sa force et toute sa durée à un homme. Dans les commentaires de presse qui ont suivi l'attentat manqué de Pont-sur-Seine, les journalistes ont souligné à l'envi que ce qui s'était joué ce jour-là, ce n'était pas seulement une présence et une politique, mais le destin même du régime.

Et, se demandant ce qui se serait passé si l'attentat avait réussi, aucun n'a envisagé l'application pure et simple des règles constitutionnelles de la succession. Ce point est tellement évident que l'on rabâcherait en le développant.

Le rôle de la personnalité

On dira qu'il y a là un effet de cette personnalisation du pouvoir dans laquelle, à juste titre, on décèle l'un des traits des sociétés politiques contemporaines. Il est bien vrai que, dans les pays démocratiques comme dans les autres, le rôle de la personnalité politique est de plus en plus grand. Il suffit de parcourir les manchettes des journaux, d'analyser le contenu des propagandes électorales, pour en être persuadé.

Il ne sert à rien de le déplorer et de dire que les hommes devraient être plus sensibles aux programmes et aux idées qu'aux individualités. Il est plus utile d'observer que, parallèlement, dans tous les pays, sauf la France, la personnalisation du pouvoir s'accompagne d'un mouvement complémentaire : l'insertion dans des structures collectives et doctrinales. Le grand homme politique et le parti sont liés entre eux de façon indivisible, et c'est par une étrange aberration que l'on oppose le gouvernement par un h o m m e et le gouvernement par un parti, alors que les deux phénomènes croissent d'un pas égal comme les deux aspects d'une même réalité.

Bien entendu, il existe des versions démocratiques et des versions

(A.P.I.S.)

JEANNE AU BUCHER

CETTE jeune fille, Giovanna del Popolo (« Jeanne du Peuple ») créera-t-elle un incident diplomatique entre la France et l'Italie ?

Héroïne d'une pièce écrite par M. Marcello Sartarelli, « Giovanna del Popolo » est une Jeanne d'Arc moderne dont le drame se déroule en Algérie. Fille d'un grand colon français, elle découvre au cours d'une visite des terres paternelles « la dure réalité de la lutte du peuple algérien » et passe dans le maquis. Faite prisonnière les armes à la main, elle est condamnée à mort et brûlée vive.

La pièce dont le rôle principal est tenu par Lydia Alfonsoni, devait être représentée au festival de la prose de Ponte Dera. Le gouvernement français a demandé aux autorités italiennes, par la voix de son ambassadeur à Rome, M. Gaston Palewski, d'interdire « Giovanna del Popolo ».

non démocratiques de la loi qui unit, si l'on permet un affreux barbarisme, la « personnalisation » et la « partéification ». Les liens qui unissent Kennedy, Adenauer, Nehru, Krouchtchev à leurs partis respectifs n'ont pas la même nature, ni la même signification. Mais, dans tous les cas, la « partéification » fournit un système de succession, de permanence et fait échapper le pouvoir à la fragilité d'une destinée humaine. Si personnel qu'ait été le pouvoir stalinien, il n'avait pas détruit assez profondément les structures collectives du parti pour qu'après un instant de flottement, la succession de Staline n'ait pu être assurée.

Or, cette insertion dans des structures collectives, c'est ce que le chef de l'Etat a toujours refusé, du plus profond de lui-même. Même au parti qui se réclame de lui il n'accorde que peu d'attention et moins d'explications encore et le condamne à perdre toute signification dès qu'il ne sera plus là.

Il serait un peu long de montrer que la désinvolture envers les règles juridiques déracine encore un peu plus le pouvoir. **Il n'est plus de juriste assez naïf pour croire qu'une bonne Constitution est le gage d'une bonne politique. Mais la règle de droit, même médiocre, fixe, stabilise, donne un temps de répit quand l'insolite arrive. Les interprétations de pure opportunité données aux lois fondamentales depuis trois ans nous ont éloignés de ces « règles fixes et établies » dans lesquelles Montesquieu voyait le secret des monarchies solides. A la limite, ce que l'on demande aux défenseurs professionnels ou supplétifs de l'ordre, c'est de se faire tuer pour la légalité. Il est vraiment peu prudent de les laisser se convaincre que la légalité est une notion élastique.**

Les intermédiaires

Sur un deuxième point, le régime a tourné le dos aux nécessités d'un pouvoir moderne. Le général de Gaulle a manifesté dans les termes les plus clairs sa répugnance, sinon son mépris, pour les intermédiaires. Ce qu'il veut, c'est un tête-à-tête direct avec la nation tout entière, prise à vrai dire plutôt comme une entité idéale que comme une collection de personnes marquées chacune d'une irréductible originalité. Or l'expérience prouve qu'un pouvoir, démocratique ou non démocratique — là n'est pas la question — n'agit en profondeur que par des relais. Ici encore, il suffit de regarder autour de soi pour s'en convaincre.

Sinon dans des manifestations sentimentales à l'occasion de grandes fêtes symboliques (le couronnement en Angleterre par exemple) c'est toujours par intermédiaire que le pouvoir agit : le parti, le député, le syndicat, le responsable. Ceci se comprend aisément. Le monologue ne convainc pas. Or le tête-à-tête avec la nation, que ce soit par l'allocution radio-télévisée, ou dans les voyages officiels, condamne en fait au monologue.

Sans doute le discours peut-il déclencher le « oui » au référendum ; le passage du cortège soulève les applaudissements. Mais une conviction où le pouvoir s'enracine suppose encore autre chose et de moins volatil. On dit quelquefois que le général de Gaulle a de son rôle une conception monarchique. Il faut lever l'équivoque. S'il se voyait comme un monarque britannique, symbole de l'unité nationale, privé de toute responsabilité dans les choix politiques, il est bien vrai que les intermédiaires seraient de trop. C'est qu'il s'agit alors de soulever une émotion pure, qui vaut par elle-même et non d'engager les citoyens sur un chemin déterminé : il suffit que le monarque se montre et, plus la foule est grande, plus les hommes sont confondus en elle, plus l'effet est puissant. Mais s'il s'agit du monarque qui commande, qui veut être suivi dans une action concrète, alors on retrouve la nécessité des relais et des intermédiaires.

L'intermédiaire, d'ailleurs, n'est pas seulement utile dans le sens pouvoir-citoyens ; il l'est encore plus dans le sens inverse. A vouloir un contact direct avec des foules indifférenciées, l'on risque de passer à côté ou au-dessus de l'homme réel avec ses soucis, ses désirs et ses peines. La douleur a une fonction biologique ; la doléance a une fonction politique. Un homme insensibilisé se brûlera sans le savoir ; un pouvoir qui veut ignorer la récrimination parlementaire ou la revendication syndicale fondra sans le savoir.

Cette observation conduit à une autre. Tout pouvoir est pédagogue. Sa pédagogie peut être loyale ou déloyale, démocratique ou autoritaire — c'est une autre question — mais il ne peut s'en passer. Or nul régime ne fut moins pédagogique que le nôtre. Expliquer l'agace parce que c'est provoquer la discussion et la contradiction ; c'est aussi provoquer la demande d'éclaircissement. Il a choisi un style tout différent : celui de la révélation, parfaitement admissible quand il s'agit de promulguer le Décalogue, moins adapté à la vie politique.

Examinons la façon dont fut conduite la pédagogie « algérienne ».

Commençons par dire que la succession était lourde ; les gouvernements de la IVe République n'avaient pas sorti les Français de l'analphabétisme en cette matière. Disons aussi qu'il ne s'agit pas ici de juger le fond de la matière à enseigner et tenons-nous-en à l'aspect pédagogique de l'affaire. Personne ne peut sérieusement nier que les doctrines aient varié entre le « Je vous ai compris » et le « dégagement ».

Au fil des jours

Nul ne peut s'indigner que le temps qui passait, les expériences qui se faisaient aient amené le pouvoir à modifier de proche en proche son point de vue. Mais telle qu'elle est apparue, l'affaire n'offrait que deux interprétations au Français moyen : ou bien, dès le début, le général de Gaulle savait qu'on allait plus ou moins vite à l'indépendance algérienne et il s'était joué des foules qui, à Alger, avaient les premières demandé son retour au pouvoir. Ou bien, il a agi, au fil des jours, par une série de coups de tête et d'inspirations du moment. Sans qu'il soit besoin d'insister, on voit tout ce qui, dans l'un ou l'autre cas, accable le prestige du pouvoir.

Or, bien que créées par le pouvoir lui-même, ces apparences sont injustes. Il n'y a eu probablement dans le cheminement algérien du chef de l'Etat ni pur machiavélisme ni abandon au hasard. Plus vraisemblablement le pouvoir lui-même a appris, au long des jours qui passaient, des choses nouvelles tant en ce qui concernait l'attitude de la métropole que celle des populations algériennes et que celle des divers pays du monde.

Bien sûr, il ne pouvait être question de déballer, de semaine en semaine, les éléments qui permettaient peu à peu la mise en équation du problème. Mais une attentive pédagogie qui eût expliqué pourquoi ce qui était possible hier ne l'était plus aujourd'hui, qui, au besoin, eût reconnu des erreurs d'évaluation et la nécessité de les rectifier, plus d'attention peut-être aussi aux anxiétés et aux destins individuels eussent porté d'autres fruits que cette suite de sentences aux motifs sibyllins et apparemment contradictoires.

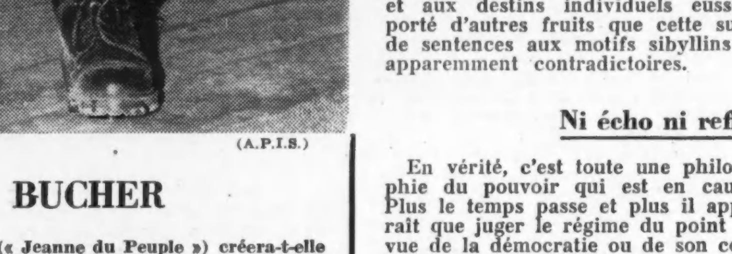
Ni écho ni reflet

En vérité, c'est toute une philosophie du pouvoir qui est en cause. Plus le temps passe et plus il apparaît que juger le régime du point de vue de la démocratie ou de son contraire n'embrasse qu'une partie du problème. Démocratique ou non, un pouvoir ne peut pas être pure solitude, pur déploiement d'une volonté qui n'entre pas dans des communications vivantes et dans des structures collectives ; à la limite pure essence qui se réfugie dans l'intemporel et se refuse à exister autrement que pour lui-même et pour une histoire, pensée elle-même hors de l'histoire (car enfin le chapitre consacré au général de Gaulle risque d'avoir un contenu variable selon la société au sein de laquelle il sera écrit).

Le chef de l'Etat vient de multiplier les appels à l'unité nationale. Sans doute a-t-il raison et bien des hommes de bonne volonté l'ont entendu. Mais le pouvoir — ce pouvoir qui, sous nos yeux, dépérit de son secret, de sa solitude, de ses ruses, de ses illusions — est-il lui-même prêt à entendre un peuple que, grâce à Dieu, l'histoire n'a formé ni à répondre comme un écho ni à vivre comme un reflet ?

GEORGES VEDEL.

Etudiants...
N'hésitez pas
à apprendre entre deux cours la
STÉNOTYPIE
et la
DACTYLOGRAPHIE
qui, quel que soit votre futur métier, vous seront précieuses
INSTITUT GRANDJEAN
15, rue Soufflot - PARIS (5e)
DAN. 44-40



Affaires...
Plaisir...
par...
AIR-INDIA
1, RUE AUBER. PARIS (9e) TÉL. RIC. 15-69

DE GAULLE

Comment ça marche

● *Jean Cau se demandait pourquoi le Roi de France, maître en son royaume, allait serrer la main du maire de Blajoux (Lozère). Il a compris.*

L'AVEYRON est un pays rude, fier, courageux et noble. La Lozère est un pays noble, rude, fier et courageux. L'Ardèche est un pays courageux, fier, noble et rude. Nous ne sommes pas morts puisque nous sommes vivants. Il faut faire ce qu'il faut faire quand on peut le faire. Nous avons une jeunesse nombreuse mais qui monte. Ce qui va mal ira mieux. Il y a un bloc qui nous menace, mais nous n'avons pas peur. Nous sommes Français et nous devons le rester. L'unité rend fort. La division affaiblit. Deux et deux égalent quatre. Pierre qui roule n'amasse pas mousse. Tous les hommes sont mortels. Tant qu'il pleut il ne fait pas beau, tel qui rit vendredi dimanche pleurera, allons nous faire cuire un œuf et maintenant, tous ensemble, nous allons chanter « La Marseillaise ».

Allez, messieurs-dames, par ici la sortie ! Vous venez de voir et d'entendre le général de Gaulle. Sacré de Gaulle ! C'est quand même quelqu'un ce de Gaulle ! Vive de Gaulle !

Si, accroché aux basques du général de Gaulle, j'ai perdu quatre jours de ma vie à faire du tourisme dans le noble Aveyron, la rude mais courageuse Lozère et l'Ardèche qui a un passé mais également un avenir, c'est pour des raisons très folles.

Je croyais, moi, que l'O.A.S., le général, elle allait peut-être me le tuer. Sinon le tuer, du moins lui brûler une manche, lui éborgner un « gorille », lui crever un pneu. En tout cas, lui faire une misère, grande ou petite.

Je croyais ensuite que les paysans aveyronnais, lozériens et ardéchois, encore que nobles, le général, ils allaient peut-être me le bouder. La misère, la colère, le désespoir et cette fatigue qui vous assoit, le soir, devant un verre de vin rouge posé sur la toile cirée pendant que la femme prépare la soupe de haricots et de patates, cette fatigue qui vous parle sourdement de votre éternelle pauvreté... Tout cela, je croyais que cela allait ôter aux paysans l'envie de m'acclamer le général de Gaulle.

Pour faire bonne mesure, je me disais enfin que les instituteurs allaient barricader leurs bruits et leurs fureurs dans leurs écoles et que les parents membres de toujours gémissantes associations de parents d'élèves allaient s'écrier : « Non, Jojo, tu n'iras pas voir le général de Gaulle en remuant un drapeau et si tu pleures, je te donne une gifle ! »

A la baisse

En somme, j'imaginais le Président de la République parcourant des déserts (« le désert français » allait mériter deux fois son nom), adressant des discours à des platanes et chantant la *Marseillaise* pour son plaisir personnel d'une voix enrouée par la fumée des explosions de plastic. Voilà jusqu'où la méchanceté et la bêtise peuvent conduire un individu d'autre part à peu près sain d'esprit.

Il débarque de l'autorail présidentiel. Il y a longtemps que je ne l'avais vu. Toujours le même masque de morgue plaqué sur ses traits de Pluto triste.

L'accueil de Villefranche-de-Rouergue sera tiède. Celui de Decazeville sera froid. De Gaulle écoute le maire de cette dernière ville lui brosser un sombre tableau de la situation économique de la région.

Les chiffres tombent, plus froids que pluie de novembre. De Gaulle s'ennuie ; étire le cou et pointe son nez vers le plafond ; ou bien écrase ses mentons sur sa cravate ; ou bien branle du chef à petits coups saccadés comme s'il reniflait du poivre. Il s'ennuie, il est de male humeur, ce petit maire courageux l'exaspère. Il lui jettera cinq ou six phrases de réponses. Puisque ce petit maire n'a pas la foi, qu'il reparte avec ses écrouelles et aille se faire soigner chez ceux que le général, au cours de son voyage, qualifiera de « prétentieux », d' « aboyeurs » ou de « pisse-vinaigre ».

Mais qui sont ces roquets qui vont aboyer aux chausses du grand thaumaturge tautologue ? Ceux qui *« pour des raisons obscures ou trop claires débinent le régime »* comme dira le général de Gaulle aux maires de Mende.

Pour moi, à Decazeville, en cette matinée du premier jour de voyage, je ne donne pas très cher du mythe gaulliste et, bien qu'il soit déconseillé de vendre à la baisse, je liquide mes « de Gaulle » à poignées. Je dis mes alarmes à un officiel du cortège. Il me rassure : *« Au début, c'est toujours comme ça, mais vous verrez, de Gaulle, ça marche toujours... »*. De fait, à Millau, où les « de Gaulle » effectuent une remontée spectaculaire, je suis obligé de racheter toutes mes actions à la hausse.

Contre les bottes

A partir de Millau et jusqu'au terme du voyage, tout va marcher comme sur des roulettes selon le scénario officiel. Le temps, comme il se doit, sera imperturbablement beau ; les maires, écharpe nouée sur le veston (l'écharpe tricolore, si seyante sur les représentants du peuple en 1793, est ridicule sur un costume moderne), seront au rendez-vous, les enfants brandiront des milliers de petits drapeaux, des essaims de curés et de nonnes seront illuminés de douce béatitude à Le voir passer, les anciens combattants auront la gorge nouée quand il leur dira : *« Bonjour, les anciens ! »* Et il y aura la foule, pressée, heureuse, domptée comme un gros fauve ronronnant qui se couche en faisant des grâces tout contre les bottes du dompteur.

Triomphe à Millau ; triomphe dans les villages ; triomphe à Rodez. C'est le général de Gaulle qui passe, qui parle, qui chante « La Marseillaise » et qui, poings fermés, jette ses bras au ciel et lance : *« Merci Millau !... Merci Rodez !... »*

Ensuite, il descend du podium et se produit une scène mille fois répétée mais toujours ahurissante. La grande statue myope s'avance vers la foule et plonge dedans. C'est le moment où les « gorilles » vivent un martyre. Ils doivent en effet laisser le général plonger dans la foule, mais non point s'y noyer ; ils doivent être fermes mais point brutaux.

Sur le bureau

C'est le moment où les officiels vivent une angoisse et où le préfet du département évoque le spectre de sa révocation si se produit « l'incident ». Mais regardez plutôt le général : il rayonne, il laisse flotter ses mains qu'attrapent, qu'agrippent, que touchent, que frôlent des milliers de mains de noyés aux visages d'extase. Il plonge dans la foule, il s'y frotte, s'y gratte, dirait-on. A Chanac, village de la Lozère, j'ai appris qu'il appelait cet exercice « prendre contact avec la population ».

— *Tout d'abord, monsieur le Maire, je vais prendre contact avec la population...*

O stupeur ! ô question ! Pourquoi le général de Gaulle, roi de France et maître absolu en son royaume, vient-il serrer la main du maire de Blajoux (Lozère) ? Pourquoi, au moment où M. H. disparaît de la circulation, où l'O.A.S. s'empare de Radio-Alger, où MM. Rusk et Gromyko disputent âprement, où M. Adenauer compte ses billes et ses votes, pourquoi le général de Gaulle écoute-t-il M. Boutonnet, à Ispagnac (Lozère), lui dire : *« Mon général, je vous ai écrit. Je suis Boutonnet, le roi des bricoleurs, et vous trouverez ma lettre sur votre bureau en rentrant. C'est pour la question de ma jambe. Je vous ai mis un timbre pour la réponse. »* Et le général répond : *« Entendu, monsieur Boutonnet ! »* Pourquoi ça ? J'en devise avec une personnalité du cortège, proche, comme on dit, de l'Elysée.

— *Parce que le général aime ça.* C'est sa drogue, son oxygène, son plaisir profond. Il n'aime pas l'Elysée, il n'aime pas Paris, trop frivole, trop sceptique et frondeur pour son goût ; il n'aime pas les ministres, les dossiers — il a horreur des dossiers — les entretiens avec les experts.

En outre, il n'a absolument pas le sens de la distraction. Il n'aime que ça : les voyages en province, les foules qui l'acclament et qui le portent, les foules qui lui disent inlassablement qu'il est l'Elu, le Sauveur, l'homme providentiel, il n'aime que le contact charnel et mystique avec sa légende.

Je déclare à la personnalité que nous sommes dans de beaux draps et la personnalité me répond que *« ça c'est le phénomène de Gaulle »* et qu'il n'y a *« rien à faire »*.

— Vous lui avez fait un triomphe ! dis-je à un indigène rodézien.

— *Oui, on m'avait dit que les instituteurs, les maires, les syndicats agricoles...*

— Ils parlent... Ils disent qu'ils ne peuvent pas le « gober » et après ils sont là. Pourquoi ?

— *A mon avis, on l'aime parce que c'est quand même de Gaulle. Et puis, je vais vous dire... On l'aime parce que lui, au moins, il ne fait pas de politique.*

« De Gaulle, lui, au moins, ne fait pas de politique ! » Pour un paysan aveyronnais, lozérois ou ardéchois et plus généralement pour « la masse profonde et notre peuple » (comme dit le général de Gaulle), la politique c'est le mal.

L'expression noble

Politique égale disputes, querelles, palabres, bureaux, paperasses, députés, mensonges, pagaille, fonctionnaires. La politique, c'est un machin qui a dû être inventé (*« celui qui a inventé la politique, on aurait mieux fait de l'étrangler quand il est né »* est une phrase que je me charge de faire prononcer à des millions de Français) pour couillonner le peuple.

LE GÉNÉRAL DE GAULLE A RODEZ.
« Vous n'êtes pas morts du tout ! »
(Reporters-Associés.)

«Lui au moins il ne fait pas de politique!»

(Reporters-Associés)

Sur le passage du général, a Millau.
Un capital garanti par des millions de bas de laine.

Ceux qui font de la politique, ce sont des fainéants et des beaux parleurs qui ne pensent qu'à se remplir les poches et qu'à se mettre aux bonnes places.

L'expression basse de cette haine de la « politique » s'appela le poujadisme. Son immonde vulgarité et la braillarde personnalité de « Pierrot » lui traça bien vite des limites à l'intérieur desquelles il agonisa sans beauté. L'expression noble s'appelle le gaullisme. De Gaulle ne fait pas de politique : il sauve la France, calme les putschistes, empêche la guerre civile et permet de vivre en paix et de partir en vacances. Il représente l'ordre et « *il vaut mieux ne pas penser à ce qui se passerait s'il n'était pas là* », comme me l'affirmait M. le Maire Roufflac (Lozère).

M. le Maire venait de prononcer un petit discours appris par cœur. Habitué à parler patois, il avait eu toutes les peines du monde à réciter son compliment en français et « indéfectible attachement » était passé de justesse. « Indéfectible », je vous jure que c'est pas facile à dire.

— *Ce matin, j'ai donné une botte aux vaches puis je me suis habillé et j'ai repassé mon discours.*

Une abstention

— Il était très bon, dis-je.

— *J'ai fait ce que j'ai pu. Si je l'avais lu, ç'aurait été meilleur mais la préfecture m'a dit que si je le récitais ça serait mieux parce que le général il veut avoir l'impression que ça vient naturellement. Alors je l'ai appris par cœur.*

— Et vous êtes content d'avoir vu de Gaulle ?

— *Oh oui !*

Nous avons parlé de « la situation ». M. le Maire m'a dit que le général...

— *Il a des soucis. Quand on voit ce qu'on a comme soucis dans une commune, vous imaginez ce qu'il doit en avoir, lui, à Paris. On peut pas se l'imaginer...*

C'est aussi ce que me disait à peu près un instituteur de Florac. A Florac, il y a 18 instituteurs. Allaient-ils refuser de venir saluer le général de Gaulle ?

— *Nous avons voté.*

— Qui a voté pour le refus ?

— *Personne. Il n'y a eu qu'une abstention.*

Aucune importance

— Et les parents ?

— *Sur 350 élèves, un seul parent a refusé d'envoyer son fils. Après tout, s'il n'y avait pas de Gaulle, ça irait plus mal. C'est l'instinct de conservation...*

Donc il suffit que le général de Gaulle apparaisse. Qu'il dise :

— *Approchez, messieurs les Maires, approchez donc. Je vais vous poser quelques questions. Vous me répondrez par des rumeurs ou autrement, mais nous nous comprendrons très bien.*

Alors, Gaston Dominici, tiré à une centaine d'exemplaires s'approche en roulant son chapeau. Alors de Gaulle parle. Ce qu'il dit n'a aucune, strictement aucune importance, mais il y a la voix, la mimique. Il y a cette voix qui s'élève (comme si le général parlait à des sourds ou à des simples d'esprit), gonflée d'un mépris débonnaire et qui débite des vidences à assommer un bœuf sur un ton d'inébranlable bonhomie. Gaston Dominici écoute, bafouille, essaie de placer une phrase.

— *C'est cela, c'est cela,* dit la Voix, *je retiens ceci.*

— *Mais l'électricité, mon général...*

— *C'est cela, je sais, je sais,* bourdonne la Voix. *Je note cela aussi. Mais je vais vous dire mon impression : vous n'êtes pas mort, vous n'êtes pas mort du tout et j'ai pleine confiance en votre avenir. Vive l'Aveyron, vive la République et vive la France !*

Cher Gaston Dominici ! D'où pourrait lui venir le courage de crier sa colère au Président de la République lorsque, à travers les fenêtres de la préfecture de Mende, il entend la foule qui hurle son bonheur d'avoir le général de Gaulle en ses murs et gronde son impatience à l'acclamer. Bien sûr, timidement, dans ses discours, Gaston Dominici essaie de parler de ses misères. Il ne proteste ni ne s'indigne ni ne se révolte : il présente, très respectueusement, ses doléances.

Douce journée pour notre ministre de l'Agriculture, témoin de ces spectacles. Notre ministre porte barbe et lunettes. Il a l'air très malin. Il me semble appartenir à cette race d'hommes dont Stendhal disait « *qu'ils sont faits pour réussir partout où ils ne trouvent pas quelqu'un pour les deviner d'abord* ». Il s'appelle Pisani, dit-on. Retenez ce nom. J'ai comme des pressentiments au sujet de ce Pisani. Il dit à un confrère qui s'étonne que les mots d'ordre d'abstention des syndicats agricoles aient volé en éclats :

— *Je me garderai de séparer le syndicalisme de la masse paysanne mais il faudrait d'abord qu'il ne s'en sépare pas lui-même.*

Et de vider d'un trait, M. Pisani, un vase d'ambroisie.

Des empotés

« Vive de Gaulle » à Marvejols. « Vive de Gaulle » à Palliers, à Chanac, à Esclanedes, à Barjac, à Balsieges. « Vive de Gaulle » à Mende où M. le Maire avoue avoir été tellement ému qu'il appelait son illustre visiteur tantôt « Monsieur le ministre », tantôt « Mon cher collègue ».

— *Ça restera dans les archives que j'ai reçu le général de Gaulle. Quand j'étais assis à côté de lui, dans la voiture, je me disais : « Oh ma mère, si tu voyais ton fils ! »*

« Vive de Gaulle » à Langogne, à Aubenas, à Labegude, à Largentière, à Privas, à Tournon, à Annonay. « Vive de Gaulle » partout.

Au fait, et l'O.A.S. ? Elle dort l'O.A.S. ? Tous des empotés à l'O.A.S. ?

— A la place de l'O.A.S., je me serais débrouillé, à tout prix, pour faire exploser une bombe, un pétard, un bouchon, n'importe quoi... dans toutes les villes d'importance où passait le général. J'aurais semé des tracts même écrits à la main. De Gaulle accompagné d'une traînée de plastic, quelle publicité ! J'aurais fait n'importe quoi, même des actes dérisoires. Avec les amplificateurs dont j'aurais disposé au cours de ce voyage... Au lieu de cela, jusqu'à présent, rien. Pas même la moindre petite inscription à se mettre sous le stylo. Alors qu'une traînée de plastic explosant la veille de l'arrivée du général, ou le lendemain, ou n'importe quand...

Je disais cela à M. Frey, ministre de l'Intérieur, à Rodez, au soir du premier jour.

— *Ne leur donnez pas cette idée,* me répondit-il.

« Vive de Gaulle, vive de Gaulle, vive de Gaulle ! » Il paraît que les responsables de certaines grosses affaires (le P.C., la S.F.I.O., l'U.N.E.F., la C.G.T., F.O., les syndicats d'enseignants, etc.) bradent aux quatre vents toutes les « actions » émises par la Société anonyme « Général de Gaulle ». A ces responsables, je dis que l'énorme capital de cette Société est garanti, en province, par des millions de bas de laine. Je leur rappelle qu'en France — et qu'il s'agisse de la Société Pinay ou de la Société de Gaulle — celui qui a la conscience des bas de laine possède une redoutable puissance.

Je leur conseille d'y songer ferme, moi qui reviens de Marvejols.

JEAN CAU.

CES CAPITALISTES...

par FRANÇOISE GIROUD

« AUJOURD'HUI, vous DEVEZ vous détendre. »

Ce slogan publicitaire annonce l'émission diffusée le dimanche sur les ondes d'un poste privé par une grande banque.

Bon conseil qui devient une savoureuse objurgation quand elle précède de quelques instants le bulletin d'information.

Se détendre ? Eh !... Nous n'y verrions aucun inconvénient, au contraire. Mais, comme disait Alphonse Allais au sujet de la suppression de la peine de mort, il faudrait « que messieurs les assassins commencent ».

L'incertitude des lendemains français, aussi aiguë soit-elle, on finit par vivre avec comme avec ses rhumatismes. Il y a même quelque chose d'étonnant et d'alarmant, dans cette faculté humaine d'adaptation aux situations les plus instables. La sensibilité s'émousse, l'émotion se tasse, la carapace s'épaissit, grâce à quoi chacun peut — et en un sens c'est heureux ! — poursuivre ses chimères, ses études, ses amours, ses travaux, ses mots croisés.

Mais lorsque, dans le ciel de l'avenir, on craint de pouvoir discerner des champignons atomiques, quelque chose d'essentiel se détraque, consciemment ou pas, dans la tête.

Du plus cynique des marchands de canons au plus exalté des fanatiques, chacun sait que cette guerre-là, ce sera le mal absolu. Tout projet devient dérisoire, toute perspective d'avenir frappée d'inanité.

Alors on se rassure — aujourd'hui, vous DEVEZ vous détendre ! — en se disant :

« Ceux qui ont pouvoir de semer ces champignons-là sont aussi conscients que nous des conséquences... » **Bien sûr !**

Et l'on censure d'autant plus volontiers son angoisse, du moins dans les régions conscientes de la pensée, que l'on se sent impuissant à infléchir les données d'un éventuel conflit. Impuissant à titre individuel, impuissant à l'échelon national.

M. ALSOP, éditorialiste du « New York Herald Tribune », ne nous l'a pas envoyé dire. Et M. Krouchtchev nous a obligeamment prévenus (1) : la France, et plus généralement les pays d'Europe, sont des otages. Un quarteron de bombes les réduisant en cendres donnerait aux Etats-Unis une vue concrète de ce qui les menacerait, en même temps d'ailleurs que l'U.R.S.S., si les deux nations ne parvenaient pas à dialoguer.

Que tout cela fasse partie de l'arsenal psychologique où l'on puise, d'un côté et de l'autre, pour jouer une partie diplomatique délicate, c'est possible, c'est probable. Mais quelque chose demeure effrayant : c'est l'appréciation erronée que les dirigeants russes peuvent faire des réactions américaines.

• Aujourd'hui vous DEVEZ vous détendre.

Si, en lisant la presse des Etats-Unis, en apprenant que l'opinion publique est, là-bas, prête à entrer dans la guerre pour garder libre l'accès de Berlin et que chaque citoyen se renseigne en ce moment pour savoir comment « do it yourself » son petit abri atomique, M. Krouchtchev se dit : « Cette presse capitaliste aux ordres d'un gouvernement impérialiste met servilement en condition le peuple américain, pour faciliter les menées agressives des grands monopoles capitalistes. **Mais** ces décadents anémiques ne savent plus que crier... » **Si M. Krouchtchev se dit, dans son vocabulaire à lui, des choses de ce genre, nous sommes, en un mot comme en cent, foutus.**

Et s'il n'y a qu'une chance infinitésimale de le lui faire savoir, il ne faut pas la négliger.

M. Krouchtchev n'est pas Hitler. Les parallèles historiques avec Munich sont à la fois criminels et faux. La lecture du livre magistral de William Shirer (2) est à cet égard édifiante, et on peut espérer que, de leur côté, les dirigeants américains ne s'y tromperont pas.

WILLIAM SHIRER rappelle opportunément que Hitler a toujours voulu la guerre (les documents secrets en font foi). Au moment de Munich, l'armée allemande aurait été écrasée par les armées alliées, si celles-ci avaient bougé. Le rapport de forces ne jouait pas en faveur de Hitler. Et il spéculait sur la répugnance anglaise à s'engager dans un conflit armé, sur la lenteur démocratique à se mobiliser, pour gagner le temps nécessaire au réarmement de l'Allemagne.

Mais fanatique humilié et non chef d'Etat ambitieux, c'était par la guerre et seulement par la guerre qu'il comptait étendre son empire et faire triompher sa doctrine.

Non, M. Krouchtchev n'est pas Hitler.

Mais sait-il bien, sent-il bien, lui, que l'Amérique n'est pas conforme non plus à l'idée qu'un citoyen soviétique moyen se fait communément d'un pays capitaliste ?

Lui dit-on que les Américains, peut-être parce qu'ils sont matériellement saturés, sont plus avides que quiconque d'idéalisme et qu'ils n'ont nul besoin d'être « conditionnés » pour se mobiliser individuellement et accepter les risques d'une guerre « juste » ?

LUI dit-on que les Américains ne sont pas las et sceptiques, mais assurés au contraire que leur façon de vivre et leur système sont les meilleurs et méritent d'être maintenus, exportés, défendus jusques et au-delà de la mort ?

Lui dit-on que le civisme et le sens de l'intérêt collectif leur sont enseignés, par d'autres voies sans doute, mais avec autant d'efficacité qu'en U.R.S.S., et qu'ils sont encore capables de faire craquer d'un coup la couche de mauvaise graisse qui recouvre leurs muscles, surtout s'ils ont peur, surtout si on tente de conduire leur pays à Canossa ?

M. Krouchtchev a, certes, ses ambassadeurs et ses agents secrets ou officiels. Mais là aussi, le livre de William Shirer est édifiant. Pendant six ans, la France et l'Angleterre, qui entretenaient cependant ambassades, 2e Bureau, Intelligence Service et tutti quanti, ont été totalement désinformées de ce qui se passait en Allemagne.

NE voulait-on pas savoir, ne pouvait-on pas, à travers une accumulation de renseignements divers ventilés entre plusieurs services, avoir une vue synthétique de la situation ? Ou simplement était-il impossible, pour un homme d'Etat démocratique, aussi bien informé soit-il, d'appréhender la vérité hitlérienne ?

M. Krouchtchev a de grandes oreilles. Je les ai vues de près. Et de bons dossiers. Tous ceux qui ont à discuter avec lui de quelque problème témoignent de la précision de son information. Est-ce qu'un homme d'Etat soviétique peut appréhender la vérité américaine ?

Aujourd'hui, M. K., vous DEVEZ vous détendre.

F. G.

(1) **Le Figaro du 23-9** : Interview accordée à M. Paul Reynaud.

(2) « Histoire du IIIe Reich. »

Notes politiques — Notes politiques — Notes politiques — Note

« Pancho » sera exécuté

● A la suite de l'opération de Tiaret, qui a permis la saisie d'un certain nombre de documents de l'O.A.S., tout contact a été rompu délibérément par l'organisation avec son chef pour la ville d'Oran (pseudonyme : Pancho). Celui-ci, considéré comme « brûlé » est condamné à mort. Un groupe spécial a été chargé de son exécution.

Divergences entre « Santiago » et « Michigan »

● Au début du mois de septembre encore, Salan (alias Santiago, alias aussi Soleil, alias aussi le Grand Chef) et Godard (alias Buenos Aires) demeuraient partisans d'une action limitée à l'Algérie, persuadés qu'ils étaient qu'un nouveau putsch à Alger se répercuterait plus ou moins vite en métropole. Au contraire, Argoud (alias Michigan, alias aussi Albatros) passé en Espagne en compagnie de Lacheroy, se déclarait résolument opposé à toute action qui ne serait pas simultanée en Algérie et en métropole.

La correspondance Soustelle-Salan

● Salan, bien que son autorité ne soit pas actuellement contestée ouvertement, est vivement critiqué par plusieurs chefs de l'O.A.S. qui le soupçonnent de mener un jeu personnel en particulier dans sa correspondance régulière avec plusieurs hommes politiques, notamment Soustelle.

Godard accusé par Argoud

● Godard, grand organisateur du terrorisme O.A.S., directement en Algérie et par l'entremise de son adjoint Sergent en France, est soupçonné, à la suite de la publication de ses carnets secrets, non seulement d'imprudence mais aussi de trahison, par Argoud qui a alerté plusieurs chefs de l'O.A.S. sur le danger qu'il représente. A ces accusations, Godard réplique en posant la question de savoir où sont passées certaines sommes d'argent très importantes (il s'agit de plusieurs dizaines de millions) adressées à Madrid.

L'O.A.S. prépare son organisation extérieure

● Argoud estime que l'O.A.S. doit installer le secrétariat général de son organisation extérieure à Madrid. Il invoque pour cela le précédent de Lénine et du G.P.R.A. Salan et Godard ne sont pas d'accord, estimant l'un comme l'autre qu'ils ne courent pratiquement aucun danger en Algérie où il est pratiquement impossible de monter contre eux une opération efficace.

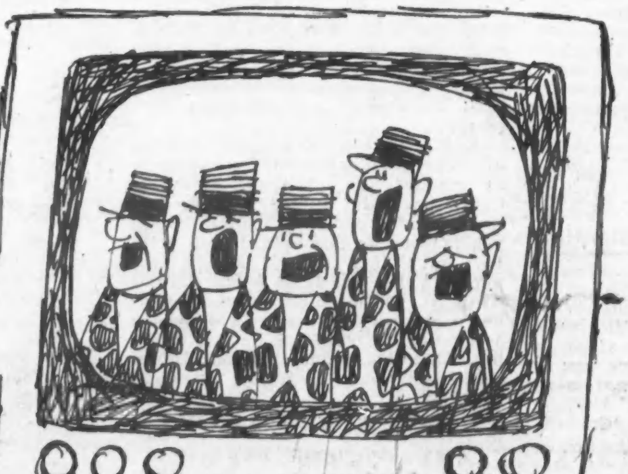
Georges Bidault envoie un message

● Un important agent de liaison de l'O.A.S. a été arrêté alors qu'il se trouvait porteur d'un coupe-file datant de 1960 délivré par le préfet de police à M. Georges Bidault. Au dos de ce coupe-file (comme en reçoivent de très nombreuses personnalités politiques), M. Bidault avait écrit de sa main : « Avec toute ma sympathie. » Ce message était adressé au général Salan. Il ne lui est pas parvenu.

Godard condamné par les médecins

● *Au contraire d'Argoud, Godard déclare renoncer à tout rôle politique. Il a annoncé que lorsque le régime actuel sera abattu au bénéfice de l'O.A.S., il se retirera. Explication avancée par ceux qui sont en contact avec lui : il a un cancer à la gorge et se sait condamné à brève échéance.*

Les émissions pirates



Cinq colons à la une.

La doctrine de l'O.A.S., une brochure de 80 pages

● Argoud a refusé sa nomination en qualité de responsable d'une des zones clandestines de l'O.A.S., nomination faite par Salan. Il se considère comme le Lénine de l'O.A.S. et vient d'achever à Madrid une étude d'environ 80 pages intitulée « Le problème algérien, solution française » qu'il souhaite diffuser à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires.

Les militaires contre le plastic

● C'est systématiquement que les attentats les plus risqués sont confiés à des civils, de manière que si les coupables sont découverts, l'Armée ne s'en trouve pas compromise. Les chefs de l'O.A.S. ont pris cette décision après avoir étudié des rapports qui indiquent tous que certains chefs militaires non ralliés à l'O.A.S. répugnent formellement à l'action terroriste. Auprès de ceux-là, les militaires nient toute participation de leurs anciens camarades aux attentats.

Les dernières consignes du F.L.N.

● *Dernières directives données au F.L.N. :*

1° Détruire l'O.A.S. par tous les moyens. Découvrir les militants et les supprimer ;

2° Commettre des attentats purement sélectifs ;

3° Action de propagande sur les harkis destinée à les faire déserter en masse avec leurs armes ;

4° Assouplir la politique vis-à-vis des musulmans qui ont « collaboré » malgré eux. Par contre, supprimer individuellement ceux qui ont été trop engagés (par exemple, actuellement, il y a une véritable destruction par le F.L.N. des indicateurs du 2° Bureau);

5° Pas de terrorisme aveugle, même contre les Européens ;

6° Libération des prisonniers civils, européens et musulmans ;

7° Dans une embuscade, ne pas s'attaquer aux femmes et aux enfants européens, libérer ceux qui ne sont pas considérés comme responsables ;

8° Pas de heurts entre les communautés, ne pas répondre, même aux ratonnades ;

9° Par contre, manifestations massives, spectaculaires, faites dans l'ordre, sans aucune arme, même un bâton. Absolument pacifiques ;

10° Donner l'exemple d'un ordre et d'une discipline parfaite, rigoureuse ;

11° Tendre la main aux Européens, malgré toute l'amertume, leur pardonner, empêcher leur départ, accepter le sacrifice pour la cause nationale.

Les audiences de l'Elysée

Motus !...

Franco et le prochain putsch

● **Les chefs du mouvement « Maquis - Résurrection - Patrie », à forte composante poujadiste et qui, dirigé d'Espagne par le groupe Ortiz, est implanté dans plusieurs départements du Sud-Ouest, ont pris leurs dispositions pour, en cas de nouveau putsch à Alger, s'assurer le contrôle d'un ou de plusieurs départements du Sud-Ouest. Si l'un de ces départements tombe entre leurs mains, un gouvernement provisoire y sera proclamé avec l'espoir que le mouvement s'étende à plusieurs départements et que le gouvernement espagnol leur apporte une aide officielle.**

Les évadés et les policiers

● L'évasion du colonel Vaudrey et du capitaine de Saint-Rémy, respectivement condamnés à 10 ans de détention criminelle et à 5 ans de prison pour leur participation au « complot de Paris » lors des événements d'avril, a causé une profonde indignation parmi les fonctionnaires de la police qui avaient participé à l'enquête sur ce complot.

En effet, au cours de cette enquête, la police était parvenue, au prix de mille difficultés, à contourner les obstacles que les autorités militaires n'ont pas cessé de multiplier et, après de trop nombreux acquittements qui les avaient vivement émus, ils avaient enfin la satisfaction de voir pour une fois leur travail porter ses fruits. Ils cèdent maintenant à un mouvement de découragement compréhensible en constatant que, même condamnés, même entre les mains de l'administration pénitentiaire, les officiers putschistes parviennent encore à échapper à la justice.

G. Sauge contre « L'Express »

● *A la suite d'un article publié dans le numéro de « L'Express » du 3 décembre 1959 et dans lequel Claude Krief exposait l'activité de M. Georges Sauge, animateur d'un mouvement d'extrême-droite se réclamant d'une sorte de « national-catholicisme », M. Sauge avait engagé un procès contre « L'Express » en diffamation.*

M. Georges Sauge vient de se désister purement et simplement.

M. Mendès France et le « dégagement »

● Un des journalistes présents à sa conférence de presse lui ayant posé la question suivante : « Quelle devrait être l'attitude du gouvernement transitoire dont vous avez préconisé la formation à l'égard de la politique de « dégagement » ? », M. Mendès France a répondu :

« J'ai vu parfois sur les murs de Paris que des gens avaient barbouillé « De Gaulle = Mendès ». Je ne sais pas lequel des deux ils ont voulu flatter en écrivant cette équation. Peut-être ni l'un ni l'autre n'en sont-ils vraiment satisfaits ! En ce qui me concerne, la politique de dégagement, ce repli morne et utilitaire : lorsqu'il n'y a plus assez de profit à tirer d'un pays d'outre-mer, on l'abandonne à son sort misérable et famélique — à moins, bien sûr, qu'il ne nous accorde des bases militaires ! — cette politique-là ne correspond à aucun degré à celle que j'ai toujours défendue. Ma conception du rôle de la France en Algérie et outre-mer est autrement plus ambitieuse. Nous avons eu trop longtemps la responsabilité de ces populations et de ces territoires, trop de Français en toute hypothèse y demeureront, y travailleront, y participeront à la vie future de ces Etats, pour que nous puissions contempler du balcon méditerranéen, avec indifférence ou même avec le secret plaisir d'une mauvaise revanche, le destin difficile d'une Algérie devenue libre.

« Le dégagement, c'est la plus désastreuse des solutions si nous pensons aux Français d'Algérie, si nous pensons à l'avenir. C'est le contraire de la coopération libérale qui doit être celle d'un grand pays conscient de ses responsabilités mondiales. Et ce n'est certainement pas au profit de cette politique — qui n'est d'ailleurs que l'absence d'une politique, que la démission de la politique — que l'on retrouvera parmi les officiers, à la fois fiers et douloureux, le goût de l'obéissance et de la discipline, le sentiment de servir une vraie cause nationale. »

Les dîners du général Lecomte

● Une controverse a eu lieu parmi les chefs de l'O.A.S. à propos du général Lecomte, partisan résolu de l'Algérie française. Celui-ci, qui est actuellement au Shape, se refuse à tout contact clandestin. En revanche, il invite chaque semaine au Shape une dizaine d'officiers de passage à Paris et la conversation roule toujours sur l'unité de l'Armée, la lutte contre le communisme et le maintien de l'Algérie française.

Le plan de sabotage

● Le haut fonctionnaire chargé de l'industrialisation à Alger (le principal responsable du plan de Constantine), M. Nicolas, vient d'être prévenu discrètement que certains de ses services élaboraient des plans secrets visant à faire sauter les barrages, les ponts, les principales usines ou raffineries en cours d'installation, au cas où une négociation avec le F.L.N. aboutirait dans des conditions jugées non satisfaisantes, en particulier sur le Sahara. Ce plan prévoit également des opérations de sabotage des installations pétrolières.

Un émetteur clandestin en Espagne

● *Le groupe de Madrid espère disposer, vers la fin du mois, d'un émetteur clandestin qui diffuserait régulièrement les mots d'ordre de l'O.A.S. en tout cas dans le sud-ouest de la France et dont la première émission sera consacrée à la lecture d'un appel aux Français qui est déjà rédigé.*

Alerte aux femmes activistes

● **La manifestation des cinq cents femmes européennes devant la préfecture de Bône au cri d'« Algérie française », samedi dernier, pour protester contre les conditions de détention faites aux internés administratifs du camp de Djorf a impressionné les autorités. Déjà, dans différents centres importants, des femmes européennes s'organisent en groupe d'action dans l'intention de régler directement leurs comptes aux musulmanes dont on sait que les maris sont dans les maquis.**

MISE EN VENTE
de TAPIS CHINOIS provenant des DOUANES CENTRALES
GRAND CHOIX de TAPIS PERSANS et CARPETTES
de provenances diverses
ainsi qu'une collection d'ivoires de Chine et pierres dures ayant été saisis par la douane TAPIS de 4 à 5 m2 à partir de 80 NF. TAPIS de 10 à 12 m2 : 225 NF. DRAPS DE LIT, jours de Venise à 20 NF pièce. SERVICE DE TABLE en toile d'Italie à 40 NF. Cette vente est organisée sons la surveillance des agents de la S. M. T. et aura lieu sans interruption tous les jours, même le dimanche.
du jeudi 28 septembre au samedi 7 octobre et les jours suivants
SALLE DE VENTE, 11, rue de Mézières - PARIS (6°)

LA SAMARITAINE DE LUXE
vous prie de lui faire l'honneur
d'assister à la présentation de sa
collection AUTOMNE-HIVER
qui aura lieu du 28 Septembre au
28 Octobre, à 15 h. 30.
SI 23
réservez vos places : OPÉra 83-21 — 27, bd des capucines, PARIS-2°

Peter Stuyvesant

...tellement plus agréable

Voulez-vous éprouver cette plénitude de satisfaction que donne un tabac riche et savoureux? Alors allumez une Peter Stuyvesant... la cigarette internationale qui vous fera découvrir le vrai plaisir de fumer. Car la Peter Stuyvesant a bien plus de goût, grâce à la richesse de ses tabacs, à son "filtre miracle", à son format "King Size"

Achetez dès aujourd'hui un paquet de Peter Stuyvesant... tellement plus agréable!

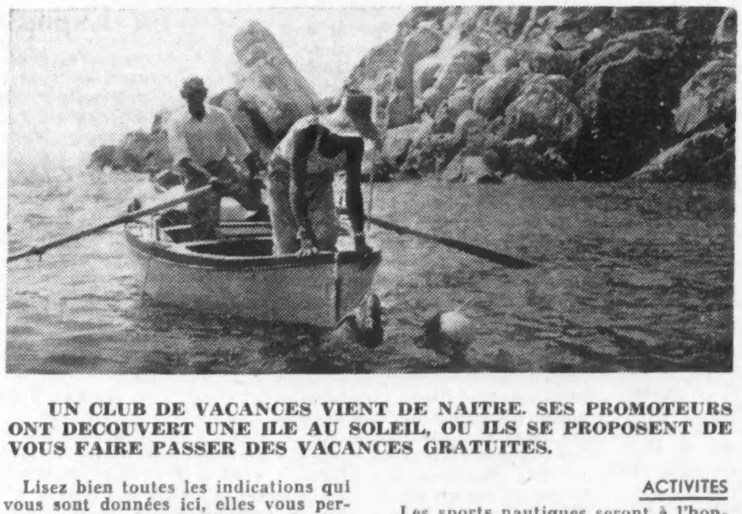
LE PASSEPORT INTERNATIONAL POUR LE VRAI PLAISIR DE FUMER

Peter Stuyvesant - Paris, New York, Londres, Amsterdam, Rome, Sydney, Montréal.

PSF6

UNE ILE AU SOLEIL

Allez-y gratuitement grâce à votre imagination



UN CLUB DE VACANCES VIENT DE NAITRE. SES PROMOTEURS ONT DECOUVERT UNE ILE AU SOLEIL, OU ILS SE PROPOSENT DE VOUS FAIRE PASSER DES VACANCES GRATUITES.

Lisez bien toutes les indications qui vous sont données ici, elles vous permettront peut-être de découvrir *le titre idéal* de ce nouveau club et de gagner le *concours qu'il organise.*

SITUATION

L'île est en Méditerranée. 1.500 km seulement la séparent de Paris, et une heure de bateau de la côte italienne.

DECOR

Une île rocheuse, bordée de criques et de baies ; un petit village de pêcheurs qui a conservé son pittoresque. Le centre de vacances sera installé sur une magnifique plage de sable fin.

EQUIPEMENT

C'est sur cette plage que sera construit le restaurant de plein air. Elle sera utilisée également comme centre de jeux, de sports, de danse, et de distractions collectives.

PITTORESQUE

Les membres du Club seront logés en « VILLAS » comportant douches, salles de bains, etc.

Les chambres, accueillantes, abriteront deux ou trois personnes, et quatre sur demande.

ACTIVITES

Les sports nautiques seront à l'honneur. Les membres du Club pourront pratiquer l'exploration sous-marine tout autour de l'île et des bivouacs seront organisés.

Enfin, ping-pong, volley-ball, pétanque et autres jeux de plage distrairont ceux qui aiment moins l'eau.

Règlement du Concours

PREMIÈRE QUESTION : quel nom souhaitez-vous donner à ce CLUB ?

DEUXIÈME QUESTION : quel emblème lui convient le mieux ? (un dessin est souhaitable pour cette deuxième question).

En cas de réponses similaires, il sera tenu compte de l'ordre d'arrivée des réponses, le cachet de la poste faisant foi.

Envoyez vos réponses :

LE CLUB

1, Cité Paradis, Paris (Xe)

L'heureux gagnant se verra offrir quinze jours de vacances gratuites, dans un décor et une ambiance inoubliables.

(COMMUNIQUE.)

Londres demande un Traducteur-Rédacteur technique

Le CENTRAL OFFICE OF INFORMATION, service de l'Administration britannique, recherche pour son siège de Londres un traducteur-rédacteur de langue maternelle française, possédant une excellente connaissance de l'anglais ainsi que de solides notions de technologie, et capable de dactylographier ses articles.

Il sera chargé de traduire et d'adapter en français des textes anglais traitant de sujets variés mais généralement techniques (électronique, mécanique, agriculture, textile, finances, etc.) destinés à la presse quotidienne ainsi qu'à diverses revues.

Appointements annuels de début : de 1.000 à 1.280 livres sterling selon l'âge et l'expérience. Augmentations annuelles. Plus de 3 semaines de congés payés. Congés de maladie. Semaine de 42 heures. Conditions identiques à celles s'appliquant aux fonctionnaires britanniques. Ce poste ne comporte pas de pension, mais une gratification est accordée en cas de départ après plus de cinq années de service.

Les frais de voyage et d'installation à Londres seront à la charge du postulant.

Les candidats possédant les connaissance et l'expérience nécessaires sont priés d'adresser leurs demandes, accompagnées d'un curriculum vitae, au :

Manager (P. E. 3375)
Ministry of Labour - Professional and Executive Register
ATLANTIC HOUSE - Farringdon Street
Londres E. C. 4 - Angleterre

Il sera répondu à toutes les demandes et les candidats jugés les plus capables seront convoqués à Paris ou à Londres pour entrevue préliminaire et test.

Communiqué.

GALANT AUTO-STOP

Un de nos plus séduisants parlementaires, en route vers sa circonscription, accepta, l'autre soir, de prendre à bord de sa voiture une charmante manucure qui faisait de l'auto-stop. Une amabilité en vaut une autre : la jeune femme aida son compagnon à repérer son chemin sur la carte en l'éclairant avec son boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

Ecole de Bridge

Apprenez à jouer rapidement avec les meilleurs professeurs de Paris

au **CLUB ALBARRAN**

141, avenue de Malakoff

Débutants - Perfectionnement

Renseignements de 15 h. à 23 h. sauf samedi et dimanche à : POI. 23-25

Londres demande des Rédacteurs

Le CENTRAL OFFICE OF INFORMATION, service de l'Administration britannique, recherche, pour ses bureaux de Londres, deux journalistes chargés de collaborer à la préparation et à la rédaction de bulletins quotidiens d'information en français, destinés à la presse.

Les candidats, de langue maternelle française, devront posséder une excellente connaissance de l'anglais, une grande expérience des affaires internationales et, de préférence, avoir déjà travaillé en dehors de la métropole. Ils devront être capables de rédiger avec compétence et célérité des bulletins clairs et concis et être au courant des problèmes de la traduction.

Les appointements de début varieront selon l'âge et l'expérience, avec augmentations annuelles régies par le barême en vigueur qui prévoit un maximum de 1.490 livres sterling par an. Quatre semaines de congés payés. Congés de maladie. Semaine de 42 heures. Conditions identiques à celles s'appliquant aux fonctionnaires britanniques. Ces postes ne comportent pas de pension, mais une gratification est accordée en cas de départ après plus de cinq années de service. Les frais de voyage et d'installation à Londres seront à la chargé des postulants.

Adresser les demandes accompagnées du curriculum vitae au :

Manager (P. E. 3772)
Ministry of Labour - Professional and Executive Register
ATLANTIC HOUSE - Farringdon Street
Londres E. C. 4 - Angleterre

Il sera répondu à toutes les demandes et les candidats jugés les plus capables seront convoqués pour entrevue préliminaire à Londres ou à Paris dans les plus brefs délais.

Communiqué.

MATHÉMATIQUES SUPÉRIEURES

E. N. S. I. 1 A

Rentrée des classes : Lundi 2 octobre 1961

RENSEIGNEMENTS ET INSCRIPTIONS :

COURS FIDÈS

6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e)

WAGram 28-33 CARnot 26-66

Un Traducteur-Rédacteur technique pour Paris

Le CENTRAL OFFICE OF INFORMATION, service de l'Administration britannique, recherche pour Paris, un traducteur rédacteur de langue maternelle française, possédant une excellente connaissance de l'anglais ainsi que de solides notions de technologie, et capable de dactylographier ses articles.

Il sera chargé de traduire et d'adapter en français des textes anglais traitant de sujets variés mais généralement techniques (électronique, mécanique, agriculture, textile, finances, etc.), destinés à la presse quotidienne ainsi qu'à diverses revues. Il sera aussi chargé de diriger le travail d'une équipe de traducteurs à domicile.

Appointements mensuels de début : 1.424 NF, augmentant sous réserves de travail satisfaisant, jusqu'au maximum de 1.948 NF. Ce poste ne comporte pas de pension. Il est assujetti aux Assurances Sociales et les conditions générales (congés payés, congés de maladie, etc.) sont excellentes.

Le candidat agréé devra accomplir un stage de plusieurs mois à Londres. Pendant cette période, il recevra en plus de ses appointements une indemnité de séjour.

Adresser les demandes, accompagnées du curriculum vitae au :

Manager (P. E. 3374)
Ministry of Labour - Professional and Executive Register
ATLANTIC HOUSE - Farringdon Street
Londres E. C. 4 - Angleterre

Il sera répondu à toutes les demandes et les candidats jugés les plus capables seront convoqués pour une entrevue à Paris.

Communiqué.

LA GUERRE

Le F.L.N. évalue l'O.A.S.

● *Les nouveaux responsables du G.P.R.A. expliquent à notre envoyé spécial, Claude Krief, comment ils comptent régler le problème O.A.S.*

DEPUIS plusieurs semaines déjà, les dépêches relatant les attentats activistes ont remplacé dans la presse tunisienne le compte rendu des embuscades ou des combats quotidiens. Samedi dernier, l'éditorial de l'organe officiel du F.L.N., « El Moudjahid », a été consacré pour la première fois aux extrémistes européens et à l'O.A.S. Que pensent les dirigeants algériens de cette « montée de l'O.A.S. » ? Que se passerait-il si un accord signé avec la France se révélait inapplicable sur le terrain ? J'ai posé directement ces questions aux ministres du G.P.R.A.

J'ai appris que le C.N.R.A., travaillant sur des documents qui lui étaient parvenus d'Algérie, s'était penché à Tripoli sur ces éventualités et avait déterminé, pour une pluralité d'hypothèses, une ligne politique. La conclusion en est claire : priorité à un accord officiel et direct avec la France.

« *Nous ne sommes pas gaullistes,* m'a dit une personnalité algérienne, *ni antigaullistes. Cela n'a plus de sens pour nous depuis que nous sommes sortis du cadre de la politique intérieure française. Mais pour nous, il n'y a qu'un seul interlocuteur, le gouvernement officiel de la République Française qui a légalement à sa tête le général de Gaulle. Si ce dernier est remplacé par un quelconque extrémiste, un Godard par exemple, eh bien ! nous traiterons avec Godard que nous amènerons aussi, de par la situation de fait, à négocier.* »

Le contexte de guerre

Tous mes interlocuteurs ont été unanimes sur ce point. Ils jugent que le gouvernement français, même s'il est contesté sur le plan intérieur, représente la totalité de ses ressortissants, y compris ceux qui pourraient lui être rebelles. La première raison de cette attitude est de principe. En effet, admettre qu'une catégorie de Français puisse ne pas être représentée par son gouvernement serait lui donner une autonomie de fait qui servirait de base juridique à une « israélisation » de l'Algérie. C'est donc une éventualité que le G.P.R.A., toujours pointilleux sur le plan des principes, n'acceptera jamais.

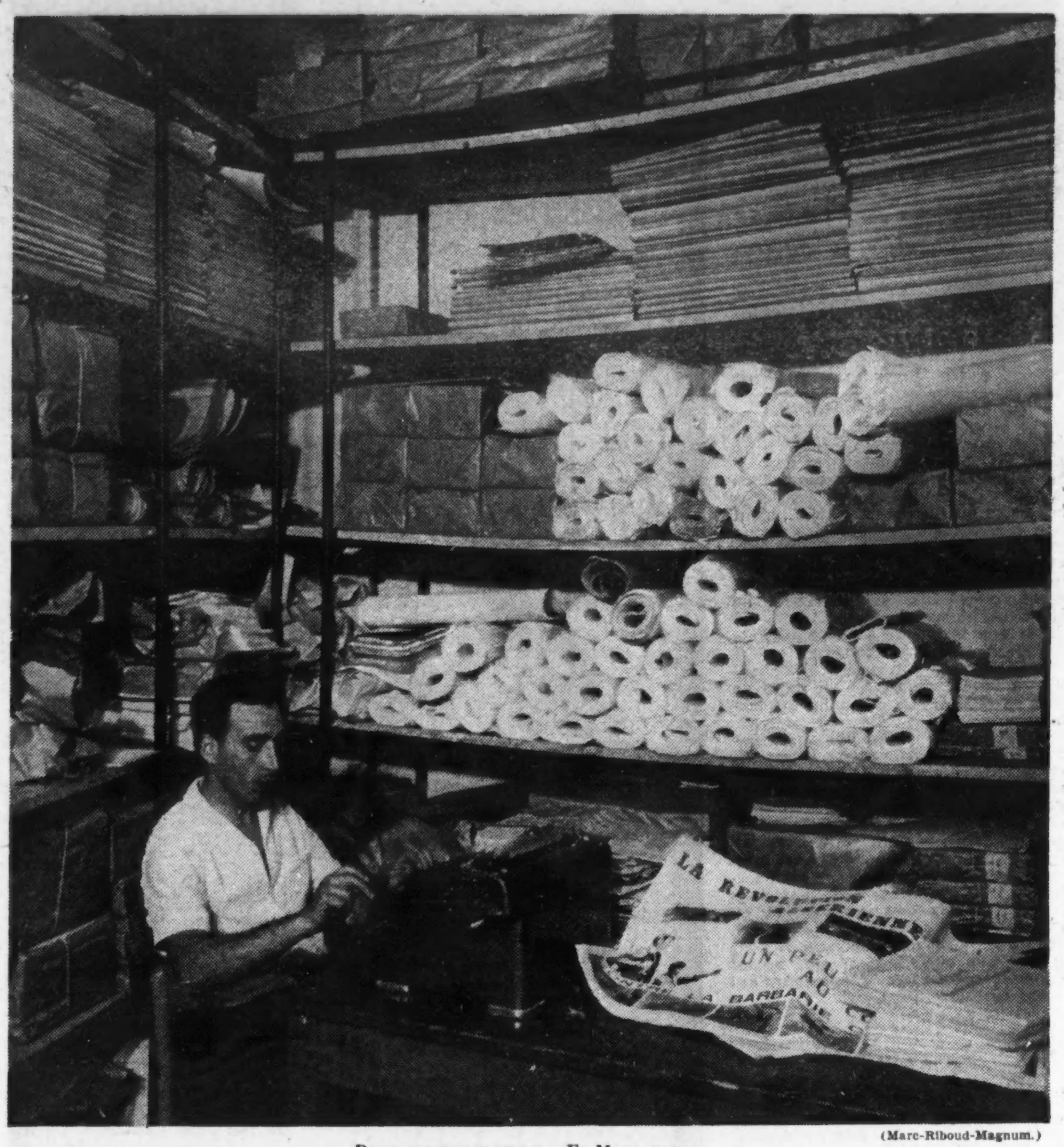
La seconde raison est, si l'on peut dire, stratégique. Elle vient de ce que le G.P.R.A. ne distingue pas, dans un contexte de guerre, le gouvernement français de l'O.A.S. ou des extrémistes. C'est ce que m'ont dit ici plusieurs responsables, tandis que « El Moudjahid » écrit :

« *L'action des commandos de Salan et celle de l'armée française d'Algérie constituent un tout et sont dirigées contre le peuple algérien qu'ils veulent maintenir sous la domination coloniale.* »

Il n'y a pas, pour les Algériens, un méchant Debré et un gentil Michelet, un bon général et un méchant colonel. Pour eux, de Gaulle utilise les différents pions de son échiquier, y compris les forces hostiles au règlement algérien, pour parvenir à « sa » conception de ce règlement. Dans cette partie l'O.A.S., que de Gaulle a laissé se développer et s'installer, joue son rôle.

L'exemple de la Corée

C'est pourquoi les Algériens entendent traiter avec la France « officielle ». A leurs yeux, un accord entre le gouvernement français et le G.P.R.A. créerait une situation juridique irréversible à partir de laquelle l'Algérie pourra se construire. Ils ont remarqué que la partition de la Corée, de l'Indochine ou de l'Allemagne était survenue chaque fois parce que « le cessez-le-feu avait précédé le règlement politique ». C'est pourquoi, entre autres raisons majeures, ils se sont toujours montrés intransigeants sur la priorité à donner à un règlement politique, clair, net, impeccable quant aux principes. Autrement dit, la guerre durera tant qu'un accord sur ces bases ne sera pas possible.



(Marc-Riboud-Magnum.)

DANS LES BUREAUX DE « EL MOUJAHID ».
Pas de bon général et de méchants colonels.

Un axe Salan-Tschombé

Que peut faire l'O.A.S. tant que la guerre dure ? Prendre le pouvoir en France ? Dans ce cas, les Algériens prennent leurs dispositions pour négocier « même avec Godard », car ils pensent que les visées métropolitaines des officiers les conduiront à lâcher l'Algérie en accusant de Gaulle de l'avoir perdue.

Deuxième éventualité : l'O.A.S. prend le pouvoir en Algérie seulement. Les délégués de Tripoli n'ont pas retenu cette hypothèse comme plausible ou du moins ils ont jugé qu'elle ne pouvait déboucher sur rien.

« *Imaginez-vous un axe Salan-Tschombé ?* », m'a demandé un de mes interlocuteurs officiels. En fait, les Algériens croient au courant de l'Histoire, aux forces d'émancipation qui animent le monde et qui, à leurs yeux, balaieront aussi bien le colonialisme portugais que les ségrégationnistes d'Afrique du Sud.

En supposant que Salan puisse s'installer au Palais d'Eté, quelles sont ses perspectives sans l'appui des moyens militaires et financiers français ? Que feront ces officiers, lecteurs de Mao Tsé Toung, qui, « *parce qu'ils sont devenus des rebelles, croient qu'ils sont des révolutionnaires* », selon le mot d'un étudiant ? S'appuyeront-ils sur Franco, alors que ce dernier retire ses troupes du Maroc ? Chercheront-ils l'alliance ou le soutien des U.S.A. au nom de la défense de l'Occident alors que les contacts entre le département d'Etat et le G.P.R.A. sont devenus quasi officiels ?

En posant ces questions, les Algériens fournissent autant de réponses : sans doute cela coûtera du sang et des larmes supplémentaires, mais une telle tentative leur paraît finalement condamnée.

Le F.L.N. considère la menace de l'O.A.S. comme un problème intérieur français que la fin de la guerre permettra aux démocrates français de régler, et non comme un problème intérieur algérien. Grâce à un accord négocié, le F.L.N. se fait fort de démontrer aux Algériens d'origine européenne que leurs véritables chances sont ailleurs. Sans doute pour l'instant un tel espoir est-il utopique, mais la paix « *peut accomplir des miracles* » et « *dessiller les yeux* », dit-on ici.

L'O.A.S. et les fellah

De la même manière, et pour les mêmes raisons, les Algériens jugent qu'ils ne pourront « coopérer » avec la France contre l'O.A.S. qu'avec la paix. Des rapports parviennent presque quotidiennement à Tunis sur les mouvements de tel chef ou de tel élément O.A.S. Dans de nombreuses régions, les fermes qui servent de relais sont repérées depuis longtemps. « *Avec les renseignements des fellah, la liquidation des éléments O.A.S. du bled serait une question de quelques jours* », m'a dit une personnalité F.L.N.

Reste évidemment les grandes villes, notamment Alger et Oran (dans les plus petites agglomérations, la minorité européenne est aisément contrôlable). Même dans ces grandes villes, le F.L.N. a déjà prouvé, en effectuant certaines exécutions, qu'il possédait parfois des renseignements que la police française ne possédait pas ou refusait d'exploiter. Mais on insiste à Tunis sur le fait que cette coopération n'a de sens qu'avec la fin de la guerre. Jusque-là, le F.L.N. se battra contre un même ennemi multiforme.

Où en est-on de ce côté ? Les déclarations du chef de l'Etat français ont favorablement impressionné le G.P.R.A. On a dit ici que ce dernier a fait sien non seulement un vocabulaire utilisé par le G.P.R.A., mais également un certain esprit, une certaine manière d'envisager une coopération future entre les deux Etats.

Négocie-t-on déjà ? Aucune indication officielle ne le précise, bien sûr. Mais plusieurs indices font penser que les contacts sont déjà pris. Après un rapide passage à Tunis, M. Boulahrouf a regagné Rome il y a quelques jours. Un net optimisme est sensible, malgré la prudence et la méfiance qui sont coutumières chez les responsables.

Il n'est pas exclu que le résultat des négociations ne soit rendu public qu'à la fin. Le G.P.R.A. demande que ces négociations soient « officielles et directes », une fois reconnu le « sérieux » des interlocuteurs français, c'est-à-dire la volonté réelle d'aboutir et l'acceptation par la France du principe de l'intégrité territoriale de l'Algérie. Il est vraisemblable, dans ces conditions, qu'un communiqué, ou des communiqués, puissent remplacer, finalement, les traditionnelles conférences de presse des deux parties.

On croit ainsi, à Tunis, voir poindre la paix à l'horizon.

CLAUDE KRIEF.

PUBLICIS
automne
élégant
et confortable
pardessus chauds
et légers - imperméables
autocoats exclusifs
HOLMES
22, av. Victor-Hugo
PARIS PAS. 57-03

EST-OUEST

« Plutôt morts que rouges »

Les Américains achètent des abris anti-atomiques ; ils croient vraiment à la guerre. Paradoxalement, raconte notre envoyé spécial à l'O.N.U. K.S. Karol, cette peur devient un élément de détente.

CETTE année, les ministres des Affaires étrangères de presque tous les pays du monde, venus assister à la session d'automne de l'O.N.U., n'ont pas reconnu New York. Il y a un an, les habitants de la plus grande ville des Etats-Unis étaient tous acquis — malgré l'agacement que suscitait chez eux la présence de M. Krouchtchev à Manhattan — à l'idée que la guerre était impossible à l'âge atomique. Aujourd'hui, on les entend évaluer calmement les chances de survie de tel ou tel pays, de telle ou ville, en cas de conflit thermonucléaire.

« *Nous avons quitté une Amérique résignée à coexister avec le monde communiste,* m'a dit M. Popovitch, le ministre des Affaires étrangères yougoslave, *et nous retrouvons un pays obsédé par la construction d'abris anti-atomiques.* » Cette phrase résume bien le choc que chaque nouvel arrivant éprouve en voyant sur les pare-brises des voitures les papillons « *Plutôt morts que rouges* » et en entendant les annonceurs publicitaires de la radio proclamer : « *Si vous voulez que votre enfant soit vivant demain, construisez dès aujourd'hui votre abri familial.* »

Un stimulant

Bien que le gratte-ciel en verre de l'O.N.U. soit un îlot exterritorial au cœur même de Manhattan, l'atmosphère politique new-yorkaise y pénètre inévitablement et pèse sur toutes les conversations. Cette atmosphère est lourde, terrifiante même, mais c'est précisément parce que la tension internationale atteint à New York son paroxysme que les délégués de tous les pays ont pris conscience de la nécessité d'apporter une solution rapide à la crise actuelle. Paradoxalement, le climat américain constitue un stimulant salutaire pour les représentants des petites et des moyennes puissances, qui ont eu trop souvent tendance à s'en remettre aux Grands du soin de régler entre eux les problèmes mondiaux.

RELIGION

Gun Thy Neighbor?

"When I get my shelter finished, I'm going to mount a machine gun at the hatch to keep the neighbors out if the bomb falls. I'm deadly serious about this. If the stupid American public will not do what they have to to save themselves, I'm not going to run the risk of not being able to use the shelter I've taken the trouble to provide to save my own family."

This kind of tough talk from a Chicago suburbanite last week had echoes all over the U.S., as the headlines spread uneasiness and the shelter business boomed. In Austin, Texas, Hardware Dealer Charles Davis stashed four rifles and a .357 Magnum pistol in his shelter and pointed out

DEFENDER DAVIS (STANDING) & FAMILY IN SHELTER
Imagine a child out there saying "Let me in."

its four-inch-thick wooden door: "This isn't to keep radiation out, it's to keep people out." Davis is also prepared in the event that some of his shelterless neighbors get into his shelter before he does. "I've got a .38 tear-gas gun, and if I fire six or seven tear-gas bullets into the shelter, they'll either come out or the gas will get them."

Swarm of Locusts. "This seems to be something that looms very large in a lot of people's minds," says Vice President Roger Culler of International Shelter Corp. Many shelter owners, for example, go to great lengths to keep their shelters secret—even to the extent of passing off shelter construction workers as furnace repairmen.

Relations between Los Angeles and Las Vegas are still recovering from a flap over a speech by Las Vegas Civil Defense Leader J. Carlton A[illegible] who pro[illegible] in the town of Beaumont that as many as 150,000 refugees from Los Angeles might stream into Beaumont if there were an enemy attack, and that all survival kits should include a pistol. "There's nothing in the Christian ethic," said Dwyer, "which denies one's right to protect oneself and one's family."

The Ethics of It All. What do the guardians of the Christian ethic have to say about the pros and cons of gunning one's neighbor as well as loving him? As more and more families made preparations last week to go underground—with or without submachine guns—various clergymen had various recommendations.

• THE REV. GEORGE W. FORELL, professor of theology at Chicago Lutheran Theological Seminary: "I certainly object to the notion of killing people to save your own life. Even if you shoot people to save your family when your family's own survival is questionable, that is the use of a certainly evil means to attain an uncertain end; it assumes you know the end. The Christian counsel here is that one tries to do what is least evil and asks forgiveness for his sin."

• THE REV. HUGH SAUSSY of Holy Innocents Episcopal Church in Atlanta: "If someone wanted to use the shelter, then you yourself should get out and let him use it. That's not what would happen, but that's the strict Christian application."

• THE REV. JOHN SIMMONS of St. Matthew's Lutheran Church in North Hollywood, Calif.: "Self-preservation is the first law of human nature. But there is a higher law—God's. Man's first concern should

UNE FAMILLE DU TEXAS DANS SON ABRI ANTI-ATOMIQUE (*).
Le réveil d'une certaine Amérique.

D'autre part, la présence des délégués de tous les pays oblige les Américains et les Russes à clarifier publiquement leur attitude, aussi bien sur la crise de Berlin que sur des problèmes à plus long terme comme ceux du désarmement, des essais atomiques et du colonialisme. A Manhattan, MM. Kennedy et Gromyko ne s'adressent plus à leurs compatriotes — pour les mobiliser — ni à leurs adversaires — pour les intimider — mais à l'ensemble de l'opinion internationale. Cela les oblige à choisir des arguments modérés pour convaincre le monde de leur bonne volonté. La session de l'O.N.U. est donc, en soi, un facteur de détente.

Un malaise

La plupart des diplomates et des observateurs avec lesquels j'ai discuté estiment que MM. Kennedy et Krouchtchev se sont conduits cet été en apprentis sorciers, chacun d'eux renforçant dans son propre pays les éléments les plus dangereux pour lui-même. « *Souviens-toi des débats télévisés qui ont opposé les deux candidats pendant la campagne électorale de l'année dernière,* m'a dit un confrère de Washington. *Nous regrettions alors que les appels de Kennedy pour un « réveil de l'opinion » ne rencontrent pas davantage d'échos. Eh bien ! avec le discours qu'il a fait à son retour de Vienne, après sa rencontre avec Krouchtchev, notre jeune président a enfin réussi à réveiller une certaine Amérique. Mais je crains que ce ne soit pas celle dont il avait besoin pour mener à bien son programme.* »

En effet, la « fermeté berlinoise » de la nouvelle administration a enhardi les éléments de la société américaine qui se sont toujours opposés à une politique de négociation et de coexistence avec l'Est. La mutation du général Walker — qui a enfreint toutes les règles de la discipline militaire en se livrant à une propagande politique active au sein de sa division et en militant ouvertement pour un groupement d'extrême-droite, la John Birch Society — a provoqué des interpellations indignées au Sénat et fait apparaître, selon le « New York Times », « *un malaise dans l'Armée* ». Le sénateur ultra-conservateur Barry Goldwater multiplie dans les grands journaux des appels à l'épreuve de force « contre les Rouges » et il est devenu depuis six mois l'une des personnalités les plus respectées et les plus écoutées des Etats-Unis. On pourrait multiplier les exemples.

Contre la montre

Le président Kennedy a fini par s'alarmer de cette poussée de l'extrême-droite. Il n'a jamais voulu, en effet, selon la formule de Walter Lippmann, « *se mettre dans une position d'où il ne pourrait plus négocier* ». Depuis une semaine, il a donc engagé une course contre la montre avec les extrémistes pour retrouver sa liberté de manœuvre et échapper aux pressions des jusqu'auboutistes civils et militaires. Il a confié habilement à un héros de la dernière guerre, le général Lucius Clay, le soin de lancer un « ballon d'essai » sur la possibilité d'une solution de compromis en Allemagne et il a rédigé son message à l'O.N.U. dans des termes raisonnables, sinon conciliants.

Tout le monde est convaincu, ici, que le président des Etats-Unis est l'élément le plus modéré de sa propre administration et qu'il cherche maintenant à faire tomber la fièvre de l'opinion américaine. Mais la presse a surtout souligné les passages intransigeants de son discours, accentuant ainsi le divorce entre le président et le pays.

M. Krouchtchev saisira-t-il la perche que lui tend ainsi discrètement son adversaire américain ? La plupart des observateurs de la politique soviétique le croient, car ils pensent que le Premier ministre de l'U.R.S.S. est lui aussi engagé dans une course contre la montre avec les « durs »

(*) Cet article du magazine « Time » est consacré à un problème que se posent certains Américains qui viennent de se faire construire un abri anti-atomique : comment se protéger, en cas d'alerte nucléaire, contre l'invasion de voisins moins prévoyants ?

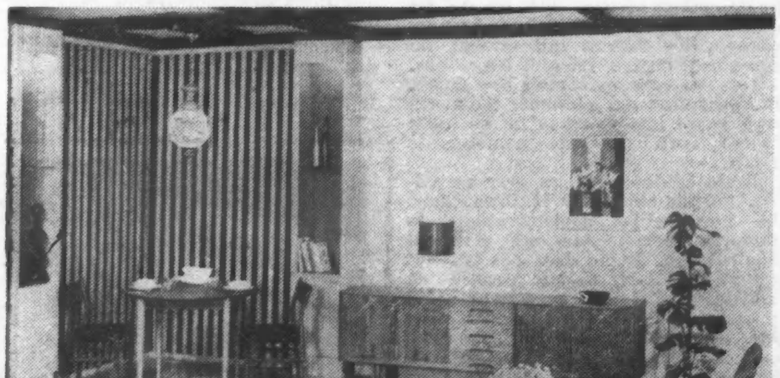
La photographie représente un commerçant d'Austin (Texas), avec sa famille, dans son abri. Il y a entreposé quatre fusils et un pistolet Magnum. Il dispose aussi, à l'extérieur, de bombes lacrymogènes pour déloger de son abri les voisins qui s'y seraient introduits avant lui.

« Aucun précepte de la morale chrétienne, a déclaré un responsable de la défense civile, n'interdit de se protéger et de protéger sa famille. »

Légende de la photo de « Time » : « Imaginez un enfant à la porte criant : « Laissez-moi entrer »

Le Bureau d'Etudes GÉRARD & PIERRE présente la nouvelle vague de meubles scandinaves de grand standing.

S'il est un domaine où l'art moderne semblait avoir pris un départ hésitant pour ne pas dire maladroit et fâcheux, c'est bien celui de l'ameublement où l'on assiste depuis quelques années à un phénomène unique dans l'histoire du mobilier.



Une nouvelle esthétique est née.

Ce style dont on ne peut nier qu'il influence actuellement toute une génération de créateurs et figure avec éclat dans toutes les manifestations internationales, est le style scandinave dont les ensembliers GÉRARD et PIERRE peuvent revendiquer le leader-ship. Actuellement, les ensembliers GÉRARD et PIERRE présentent, avec beaucoup de recherche, dans leur show room du 74, Boulevard Magenta spécialement consacré au style scandinave, toute une sélection de modèles s'adaptant aux appartements actuels.

Ci-contre : Salle de séjour

A remarquer : Le coin repas est nettement séparé du séjour grâce à la composition des lattes de bois pour le revêtement mural, l'originalité du luminaire et la finesse des chaises en bois massif matelassé cuir noir.

Documentation sur demande N° 31
Maquettes et projets complets envoyés sur plan sommaire de la pièce ou de l'appartement à meubler.

Photo COLAS

de son régime. Sans doute estime-t-il que l'influence diplomatique de la Russie dans le monde n'est pas à la mesure de sa puissance militaire et veut-il prouver que les Russes « ne sont plus des écoliers à qui le maître de la classe ordonne de se tenir tranquilles ».

Mais, malgré ses violences de langage, M. Krouchtchev est un politicien prudent. Il est convaincu, d'autre part, que le temps travaille pour lui. Qu'il se produise aujourd'hui, demain, ou après-demain, l'accroissement de l'influence mondiale de son pays est à ses yeux inévitable. Son principal problème est aujourd'hui de réussir à contrôler efficacement ceux de ses collègues qui insistent pour que la démonstration de la puissance soviétique soit faite sans tarder.

Des témoins

C'est en tenant compte de ces difficultés intérieures des deux supergrands que les autres membres des Nations Unies essayent d'apporter leur contribution à la négociation. Les quarante-sept pays neutres, en particulier, comprennent maintenant qu'ils devront être les témoins, et peut-être les garants, de tout accord russo-américain. C'est à eux que le président Kennedy a demandé d'assurer le contrôle du désarmement (malgré la violente campagne déclenchée par l'extrême-droite américaine contre les « non-alignés ») et on continue de penser que M. Krouchtchev viendra à New York pour lancer un appel analogue.

Conscients de leurs responsabilités futures, les pays neutres doivent se préoccuper pour le moment du problème très délicat que leur pose la mort tragique de M. Hammarskjoeld. Pour sa succession au secrétariat général, deux formules seulement sont en présence : celle des Américains (élection d'un nouveau secrétaire général), et celle des Russes (création d'une « troïka » composée d'un représentant de chacun des trois grands groupes de puissances). Or les neutres ne peuvent opter pour l'une ou l'autre de ces formules sans compromettre leur rôle de « médiateurs » et leur influence auprès de l'un des deux blocs.

C'est pourquoi la recherche d'un compromis se poursuit fiévreusement dans les couloirs de l'O.N.U. Personnellement, je doute qu'elle aboutisse. Les Soviétiques pourraient peut-être (ce n'est même pas certain !) accepter l'élection d'un secrétaire général intérimaire pour deux ans si l'admission de la Chine communiste leur était offerte en échange de l'abandon provisoire de la « troïka ». Mais les Américains ne veulent pas entendre parler de l'entrée de Mao Tsé Toung à l'O.N.U. S'ils ont changé de tactique et accepté que ce problème soit discuté sur le fond, c'est uniquement pour mettre la procédure de leur côté. En cas de discussion du problème par l'Assemblée générale, en effet, l'admission de la Chine ne

(O.N.U.)

M. Mongi Slim.
Peu de candidats pour un poste dangereux.

pourrait être décidée qu'à une majorité des deux tiers, actuellement impossible à réunir.

Une victoire coûteuse

A moins d'un miraculeux revirement soviétique, il faudra donc élire un secrétaire intérimaire contre la volonté des Russes, qui contesteront la validité juridique de cette manœuvre (élection directe par l'Assemblée générale, sans l'accord du Conseil de sécurité) et mettront en doute dès le premier jour l'autorité et la compétence du successeur de M. H.

On comprend qu'il y ait peu de candidats pour un poste aussi dangereux. Je suis convaincu que l'ambassadeur birman U Thant, qui aurait été personnellement acceptable pour les Soviétiques, n'acceptera pas de poser sa candidature dans ces conditions. Il reste alors M. Mongi Slim, ambassadeur de la Tunisie à l'O.N.U., et M. Boland, chef de la délégation irlandaise, qui a présidé l'Assemblée générale pendant la session de 1960. Il est probable que le premier — très sollicité par les Américains — prendrait le risque de s'asseoir dans le fauteuil de M. H.

Quel que soit l'homme finalement tiraient vainqueurs de l'opération, les deux candidats étant pro-occidentaux (M. Mongi Slim a été rapporteur dans le débat sur la révolte de Budapest, en 1956), et la formule d'un secrétariat général provisoire ayant été inventée par M. Dean Rusk. Ils pourraient souligner que les quarante-sept pays non alignés se sont rangés à leurs côtés au lieu d'appuyer la formule de la « troïka ».

Mais ils devraient ensuite payer le prix de cette victoire. Les neutres sont en effet décidés à préserver leur réputation d'impartialité. S'ils soutiennent l'Occident sur un point, ils voudront ensuite donner raison à l'Est sur un autre. Ils pourraient le faire bientôt, par exemple, dans l'affaire du Katanga.

D'autre part, si les Américains précipitaient l'élection d'un homme comme M. Mongi Slim sans tenter de nouveaux efforts pour aboutir à un accord avec les Russes, ils provoqueraient un affaiblissement considérable de l'O.N.U. Le dernier espoir semble être que les pays afro-asiatiques demandent un délai de réflexion pour mettre au point un compromis acceptable pour les Soviétiques. Mais il leur reste peu de temps, le problème de la succession de M. H. devant être résolu, de toute manière, avant la fin de la semaine prochaine.

K.S. KAROL.

FIAT
Concessionnaire
500 - 600
Les nouvelles
1.300 .... 1.500
1.800 .... 2.300
freins à disques
sont visibles à
PERSHING MOTORS
22 Bd Pershing
ÉTOILE 11-52
essai - crédit - reprise

AFRIQUE

Le prochain round

● *A Elizabethville, Moïse Tschombé savoure sa victoire sur l'O. N. U. et envisage l'avenir avec optimisme. A Léopoldville, cependant, les lumumbistes de M. Gizenga préparent leur revanche.*

Au Katanga, la guerre des communiqués a succédé à la guerre tout court. Moïse Tschombé et Ivor Mac Keown, général de l'O.N.U., revendiquent, tous deux, la victoire...

« *Le cessez-le-feu de Ndola*, dit Tschombé, *c'est la reddition sans conditions des Casques Bleus.* » « *Pas du tout*, répond le général, *les forces katangaises étaient en pleine débandade. Elles étaient essoufflées et nous aurions encore pu effectuer des sorties massives. Si nous ne l'avons pas fait*, dit le général Mac Keown, *c'est pour éviter des pertes élevées parmi la population civile.* »

Quand il entend cela, le président katangais part d'un immense éclat de rire. « *Mac Keown est fou*, dit-il, en se tordant. *Hammarskjoeld était en route pour capituler lorsque la mort l'a frappé. C'est Mahmoud Khiari qui s'est rendu au lieu fixé par moi pour signer l'armistice. Celui qui vient signer un cessez-le-feu dans l'endroit désigné par son adversaire est le perdant. La forêt de Compiègne, en novembre 1918, avait été choisie par les Français, en juin 1950, par les Allemands. Les Casques Bleus ont été bel et bien battus, et maintenant ils vont s'en aller.* »

La thèse de M. Tschombé est mille fois répétée chaque jour par Radio-Katanga, le plus puissant émetteur d'Afrique centrale installé par les Belges à la fin de 1960, et dirigé par des Européens. Ce sont les Blancs qui rédigent et lisent les slogans de victoire de M. Tschombé.

Tout, aujourd'hui, est d'ailleurs devenu une « explication » entre Blancs, car aux slogans de Radio-Katanga répond, sur les ondes d'une autre radio, un fonctionnaire français de l'O.N.U., M. Michel Tombelaine, ancien journaliste devenu haut fonctionnaire des Nations Unies à Elisabethville. M. Tombelaine, lui, n'est pas seulement le porte-parole de l'O.N.U. dans l'Etat du cuivre ; il est aussi, officiellement, celui du gouvernement central de Léopoldville puisqu'il a baptisé l'émetteur : « Station provinciale katangaise de la République du Congo ».

Guerre de communiqués, guerre des ondes.

Son pesant d'or

Ce duel oratoire n'est pas sans irriter les autorités de Léopoldville qui s'attendaient à recevoir de l'O.N.U. un joli cadeau enrubanné comme un œuf de Pâques : le Katanga, Eden conquis sans coup férir. L'O.N.U. l'avait promis, M. Hammarksjoeld l'avait confirmé à son arrivée dans la capitale congolaise il y a quinze jours. L'affaire était dans le sac. Il le fallait, pour tout le monde sans exception. Pour M. Hammarksjoeld, qui allait affronter l'assemblée générale des Nations-Unies quelques jours plus tard. Pour M. Adoula, qui avait inscrit au premier point de son programme gouvernemental la réduction de la sécession katangaise. Sans cette promesse, sans ce pacte, le gouvernement central n'aurait jamais pu être constitué.

La réconciliation entre les modérés de Léopoldville et les lumumbistes de Stanleyville s'était faite sur le dos du président Tschombé. M. Gizenga avait imposé cette condition préalable à toute participation au gouvernement. Et lorsqu'il fit, avec M. Adoula, il y a un mois, le voyage de Belgrade pour assister au sommet du tiers monde, M. Gizenga insista :

« *A notre retour, la première chose à faire, c'est de réduire Moïse Tschombé au silence. M. Tiroir-Caisse ne nous narguera plus. Vous le voyez, Cyrille Adoula, toutes les délégations de Belgrade sont d'accord avec moi sur ce point. Il faut que cesse cette comédie.* »

Le Premier ministre Adoula acquiesça, mais de méchante humeur. L'aile modérée, dont il est depuis près de deux ans le porte-parole, n'entendait pas heurter Tschombé de front. Des intérêts communs étaient encore en jeu. Un même capital (belge) tirait encore les ficelles tant à Léopoldville qu'au Katanga. Il convenait donc d'être prudent, de ne pas se fermer trop brusquement tous les portefeuilles, toutes les bourses. En outre, le plus réticent était celui qui, depuis un an, avait été l'homme fort de Léopoldville, le général Mobutu, grand ami du président katangais, et dont le dernier-né, il y a deux mois, avait d'ailleurs été baptisé Moïse. C'est aussi le général Mobutu qui avait fait libérer M. Tschombé, alors qu'il était prisonnier du gouvernement de Léopoldville, et on affirme qu'en échange, comme l'Aga Khan, Moïse Tschombé avait offert son pesant d'or.

L'oncle de Patrice

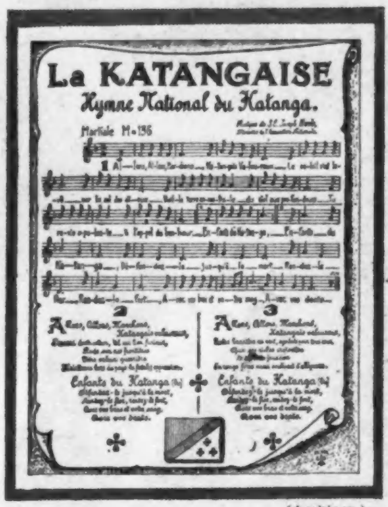
L'opération des Nations Unies au Katanga ayant (presque) sombré dans le ridicule, un brusque malaise est né à Léopoldville.

— *Puisque les Casques Bleus ont échoué, il faut y envoyer nos troupes*, a dit laconiquement le vice-premier ministre Gizenga, appuyé par tous les lumumbistes.

Perplexe, le Premier ministre a consulté le commandant en chef de son armée :

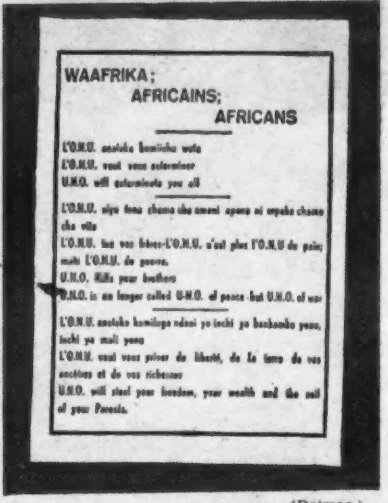
— *Si tu n'y envoies pas tes parachutistes, nous ne pourrons pas empêcher Gizenga de donner l'ordre de marche à son général de Stanleyville, Lundula, l'oncle de Patrice Lumumba, ton rival...*

C'en était trop pour Mobutu, qui sait combien sa situation est précaire. L'unification de la Nation implique la création d'une armée unique et les lumumbistes entendent que le commandant en chef en soit Lundula. Ils proposent qu'on trouve « autre chose » pour Mobutu, qu'on l'envoie par exemple poursuivre des études à



(Archives.)

L'HYMNE KATANGAIS.
Comme à Marseille.


WAAFRIKA;
AFRICAINS;
AFRICANS

L'O.N.U. veut vous exterminer
U.N.O. will exterminate you all

L'O.N.U. tue vos frères-L'O.N.U. n'est plus l'O.N.U de paix; mais l'O.N.U. de guerre.
U.N.O. kills your brothers
U.N.O. is no longer called U.N.O. of peace but U.N.O. of war

L'O.N.U. veut vous priver de liberté, de la terre de vos ancêtres et de vos richesses
U.N.O. will steal your freedom, your wealth and the soil of your Parents.

(Dalmas.)

TRACT DISTRIBUÉ A ELIZABETHVILLE.
Comme à Compiègne.

L'O.N.U. de l'élégance

Tout le monde sait que :

● Si un monsieur va à Londres, il essaie d'en profiter pour se faire faire rapidement sur place un de ces merveilleux costumes anglais qui lui donnera l'air superbe d'un jeune lord.

● Si une dame va en Italie, elle s'empressera, dans la limite de ses possibilités, de faire provision de petits pulls italiens qui, finalement sont inimitables.

● Si vous allez en Autriche, vous essaierez d'en ramener de gros pulls, ou un loden, etc.

Cela dit, la période des vacances étant terminée, vous pouvez vous limiter à un voyage plus rapide jusqu'à la station de métro Sèvres-Babylone, à Paris, où **MEN-SPORT** présente sa boutique internationale pour hommes et dames (16, rue de Sèvres. LIT. 20-21).

Vous y trouverez :

● **Venant d'Autriche :** de très beaux lodens à partir de 195 NF ; des pulls, des écharpes, de somptueux articles de cachemire pour hommes et femmes.

● **Venant de Hollande :** des pardessus et manteaux sport « SPANDON » en cachemire et poil de chameau pour hommes et femmes.

● **Venant d'Italie :** une gamme extrêmement variée de pardessus sport et habillés à partir de 225 NF ; des pull-overs, des vestes, des costumes, et une nouveauté pratique et amusante : l'imperméable de nylon ciré doublé de velours avec le chapeau assorti (pour hommes et dames).

● **Venant d'Angleterre :** toute une collection de flanelles et de très riches tissus (Sportex, Tonic, Shetland) pour la mesure ; des vestes Harris-tweed à partir de 175 NF ; des pardessus à partir de 245 NF.

● **Venant de France :** la plus importante collection de daim (agneau glacé et velours), des blousons, vestes et les célèbres 7/8 (à partir de 495 NF) ; des vestes pour dames (à partir de 250 NF).

...des représentants de l'élégante assemblée...

Des costumes, des pantalons, des tailleurs dans tous les velours.

Au rayon chemiserie, tous les modèles anglais, américains et français (CARDIN, FATH, etc.), toutes les cravates (FATH, CARVEN, CARDIN, DESSES, Bernard CHAIX, etc.) et tous les foulards FATH, MAGGY ROUFF.

POUR LES MESSIEURS : l'un des meilleurs tailleurs de Paris coupera leurs costumes dans tous les tissus (à partir de 385 NF dans les tissus français et de 450 NF dans les tissus anglais).

POUR LES DAMES : LE SPORT COUTURE.

Il est rare que l'on trouve des vêtements de sport bénéficiant de la qualité couture. C'est le cas chez Men-Sport où vous trouverez entre autres :

- La collection d'articles de peausserie fine la plus variée de tout Paris ; elle est signée Mac Douglas, Maggy Rouff, etc.
- Au rayon couture, la diffusion des modèles Jacques ESTEREL Boutique.
- Au rayon Prêt à porter : les plus grandes marques ; manteaux tailleurs, robes et notre nouveau rayon de jupes, pantalons, pull-overs.

Retenez bien l'adresse :

Men-Sports, 16, rue de Sèvres (LIT. 20-21)

Parking gratuit garage de l'Abbaye, 30, bd Raspail

Communiqué.

(Dalmas.)

LES « AFFREUX » DU KATANGA.
Les ponts sont coupés.

Saint-Cyr ou à Sandhurst. Il convient donc de louvoyer. Dans la balance de Mobutu, Tschombé cette fois a pesé moins lourd que la menace de Lundula. Le général de Léopoldville a lancé un appel à son armée, appel suivi par une déclaration du ministre de l'Information, l'ancien président du conseil, Joseph Iléo :

— *Nous ne reconnaissons pas le cessez-le-feu de Ndola. Nous utiliserons la force pour ramener le Katanga au bercail. D'ici quelques heures, nous instaurerons la censure de la presse.*

La capitale d'en face

En même temps, les autorités de Léopoldville bloquaient le trafic avec Brazzaville, la capitale d'« en-face », où l'abbé Youlou continuait à manifester bruyamment en faveur de son allié et bailleur de fonds, le président katangais. Le président du Conseil de la République du Congo-Brazzaville a tout à perdre en cas de disparition de Moïse Tshombé. Tous les ponts sont rompus : à cause de lui, il s'est brouillé avec son cousin, le président Kasavubu, et avec la plupart des leaders nationalistes africains. Si la sécession katangaise réussit, Youlou aura tout l'argent qu'il désire — et même plus. Elisabethville financera la construction du barrage du Kouilou-Niari, et bien d'autres travaux encore, qui apporteraient enfin la prospérité à la République. C'est pourquoi le petit abbé, vassal de la France, a aussi fait acte d'allégeance à Tschombé. Sa collaboration a été active, car il y va de son salut sur terre. C'est de Brazzaville que les espions katangais pénètrent à Léopoldville. C'est là qu'on recrute quelques-uns des mercenaires français et des conseillers comme le célèbre Delarue (1). C'est par la capitale de l'abbé Youlou enfin que s'achemine le matériel de guerre de fabrication française, débarqué plus ou moins clandestinement à Pointe-Noire. Aujourd'hui cependant, un lourd chargement d'armes, parmi lesquelles des mortiers, est bloqué. L'O.N.U. a découvert le pot-aux-roses grâce, paraît-il, à la dénonciation d'un Français... qui dirigerait une autre filière pour la livraison d'armes, italiennes celles-là.

Car l'armement n'a cessé d'affluer au pays du cuivre. L'O.N.U. n'a jamais réussi à s'emparer vraiment de l'aérodrome de Kolwezi, actuellement la base de départ de l'unique chasseur à réaction Fouga-Magister, et surtout le point d'arrivée des armes de provenance belge et italienne.

Les onze mille soldats katangais, grâce à cet approvisionnement continu, sont armés jusqu'aux dents. Ils disposent de mitraillettes Vigneron et Beretta, les armes les plus modernes — beaucoup plus modernes et plus perfectionnées que le pauvre matériel que manient les Casques Bleus. De Brazzaville également, chose étonnante, ils ont reçu des armes belges mises « en sécurité » chez Youlou au lendemain de l'émeute de Léopoldville en juillet 1960...

Le général Mobutu, qui a pu inspecter l'armée katangaise alors qu'il était l'invité de son ami Tschombé il y a deux mois, est parfaitement conscient du fait que son armée aura à faire face à des adversaires puissamment armés. Ils l'ont d'ailleurs prouvé contre les soldats de l'O.N.U. C'est bien pourquoi il a lancé un appel *« à ses frères katangais »* pour qu'ils se débarrassent de leurs officiers étrangers, pour qu'ils *« refusent d'obéir aux mercenaires »*.

C'est sa seule chance de gagner la bataille sans trop d'effusion de sang. Il le sent.

La villa Susini

Mais Léopoldville ne doit pas se faire trop d'illusions. Les mercenaires n'ont pas capitulé ; ils se battront jusqu'au bout, et ils ont réussi à insuffler aux soldats katangais un enthousiasme certain et une discipline de fer. Ils sont deux cents encore, venus de la moitié des pays d'Europe, mais surtout de Belgique et de France. Ils ont coupé les ponts avec Paris et Bruxelles. Ce sont des desperados, souvent des repris de justice — des hommes sans conscience mais regorgeant de courage. Pour les soldats katangais, ils sont des espèces de dieux, que l'on craint et qu'on admire.

La vie du mercenaire est, sans aucun doute, une vie exaltante. Il se bat, il boit, il aime. Un des plus durs parmi eux est un « ancien » de Dien-Bien-Phu, le commandant Faulques. Ami de Challe et du colonel Trinquier, il est impliqué dans la disparition du jeune savant Maurice Audin. On doit en reparler ces jours-ci à Rennes où seront sans doute évoqués les interrogatoires tristement célèbres qui ont eu lieu à la villa Susini pendant la bataille d'Alger.

A Elisabethville, Faulques fait régner l'esprit para. A ses côtés, un autre Français, le capitaine Lasimone, « ancien » de Bir-Hakeim et du 1^er^ Bataillon de Choc, qui avait servi (au Sud-Kasaï) le roi Albert Kalonji, l'homme qui a mangé vivants six de ses adversaires lumumbistes, dont deux ministres. Le climat étant devenu impossible dans la capitale de Kalonji, le capitaine Lasimone envisageait de rentrer en France il y a trois semaines. En route pour Paris, il débarqua à Elisabethville au moment où commençait la grande bagarre contre les casques bleus. Faulques l'enrôla aussitôt, prouvant par là que le recrutement des « affreux » n'est pas fini, contrairement à ce qu'affirme l'O.N.U...

Contre des chefs pareils, que peut faire l'armée de Mobutu ?

A première vue, pas grand-chose. Et la bataille pourrait être particulièrement sanglante. A moins qu'une fois l'opération engagée, les Casques Bleus reprennent une nouvelle fois leur action dans les centres katangais, qu'ils jouent au cheval de Troie sous le prétexte — d'ailleurs éminemment valable — que c'est la seule façon d'éviter une gigantesque effusion de sang. Quoi qu'il en soit, il faudra agir avec énormément de doigté, car à supposer même que les mercenaires soient tous rapatriés, il y aurait toujours la population civile, onze mille Blancs, dont mille au moins sont mûrs pour être francs-tireurs, et pour prendre la place des « affreux » chassés par l'O.N.U.

Comme le Français d'Algérie, le Katangais blanc est maintenant un pied noir à part entière, prêt à mourir les armes à la main.

Les armes, il les a déjà. Il en a même à revendre.

PIERRE VINCENT.

(1) Delarue, adjoint de l'ex-commissaire Dides et de l'ex-préfet de police Baylot qui préside justement aujourd'hui le groupe de l'amitié franco-katangaise à l'Assemblée nationale.

AMÉRIQUE DU SUD

Le cœur à gauche

● ***La vague de fond qui balaye l'Amérique latine n'épargnera pas le Mexique. « Mais pour ce pays-là, écrit K. S. Karol, je suis plus optimiste que pour les autres » (1).***

« RÉVOLUTION... Révolution.... Croyez-vous que les Russes ou Castro ont inventé quelque chose dans ce domaine ? Nous autres Mexicains, avons fait notre Révolution dès 1910 ! » C'est un ministre mexicain qui s'est ainsi exprimé devant moi. Il n'est pas le seul à parler avec fierté des traditions révolutionnaires de son pays. A entendre les Mexicains, on a souvent l'impression qu'ils revendiquent le brevet d'invention des révolutions du XX^e^ siècle.

Cette réthorique est séduisante, surtout lorsqu'on arrive d'autres pays latino-américains où il est dangereux de prononcer le mot même de révolution. Mais elle est aussi un peu suspecte. Au Mexique, en effet, tout le monde se proclame révolutionnaire, même les nouveaux riches qui se vantent de leurs gains faciles et de leur vie mondaine.

Il n'est pas difficile, d'autre part, de constater que la révolution mexicaine, qui a coûté un million de morts et déchiré le pays pendant de longues années, n'a pas établi le règne de la justice sociale et de la prospérité.

Les fondations

Rien ne m'a plus impressionné, pendant tout mon voyage en Amérique latine, que le village indien du Michoacan où j'ai dû m'arrêter un soir. Il était tard mais il faisait encore très chaud. Toute la population était dans les rues, à peine éclairées par des lampes à pétrole, et le spectacle était celui d'une fourmilière humaine misérable. Les quatre plaies du Mexique étaient apparentes dans ce tableau : surpeuplement, lassitude, insuffisance des débouchés, pauvreté des ressources.

A voir la détresse des habitants du Michoacan, on est tenté de conclure que la révolution mexicaine a fait beaucoup de victimes pour apporter le bonheur à bien peu de gens.

Le tableau est cependant plus complexe. Le Mexique ressemble à la charpente d'un splendide bâtiment dont la construction aurait été abandonnée en cours de travaux. Mais les fondations sont là, et cela fait déjà une grande différence entre le Mexique et les autres pays d'Amérique du Sud.

Ici, les chaînes du féodalisme ont été définitivement brisées et il n'y a plus de ces latifundiaires qui, comme au Guatemala, étalent des titres de noblesse obtenus à l'époque de la colonisation espagnole.

La révolution a également donné à la majorité des Mexicains une conscience nationale, le sentiment d'avoir une identité propre et une culture originale. On se flatte, ici, d'être les héritiers de l'époque précolombienne, d'avoir assimilé à la fois le passé indien et celui des conquérants. Une bourgeoisie nationale a surgi des tourments de la révolution et elle a une conscience jalouse de la souveraineté mexicaine.

L'emprise des capitaux étrangers se heurte à des résistances considérables et elle est donc moins visible que dans des pays comme le Venezuela. On trouve, d'autre part, au Mexique, de magnifiques réalisations, comme les cités de la sécurité sociale, avec leurs logements ouvriers à bon marché, et les écoles ouvertes à tous. L'armée a été réduite à une force symbolique et elle reçoit beaucoup moins de crédits que le ministère de l'Education nationale.

Pour toutes ces raisons, on peut affirmer que les fondements d'une na- →

(1) Nous concluons ici la publication de l'enquête effectuée par K.S. Karol pendant les mois de juillet et d'août en Amérique du Sud. (Cf. « L'Express » n^os^ 532, 533, 534 et 536.)

art et cheminée
30 rue d'estienne d'orves montrouge seine • ale. 03-68
Visitez notre exposition permanente

costumes et imperméables de jack Romoli
exclusivités masculines
38, AVENUE VICTOR-HUGO
197, bd SAINT-GERMAIN

SOYEZ STENO en 8 SEMAINES
100 mots-minute
Speedwriting
LEÇON D'ESSAI GRATUITE
53, RUE DE RIVOLI, PARIS - GUT. 44-88

TRADUCTEURS A DOMICILE

Le CENTRAL OFFICE OF INFORMATION, service de l'Administration britannique, recherche des traducteurs à domicile pour textes techniques et spécialisés, payés au nombre de mots.

Les candidats, dont la langue maternelle doit être le français, devront posséder une excellente connaissance de l'anglais, de bonnes notions de technologie, de science et des sujets économiques et savoir dactylographier leurs traductions.

Les textes anglais à traduire en français traitent de sujets variés dont l'électronique, le textile, la mécanique, l'agriculture, la sociologie et les finances et sont destinés à la presse quotidienne ainsi qu'à diverses revues.

Adresser les demandes accompagnées du curriculum vitae et, le cas échéant, de références à

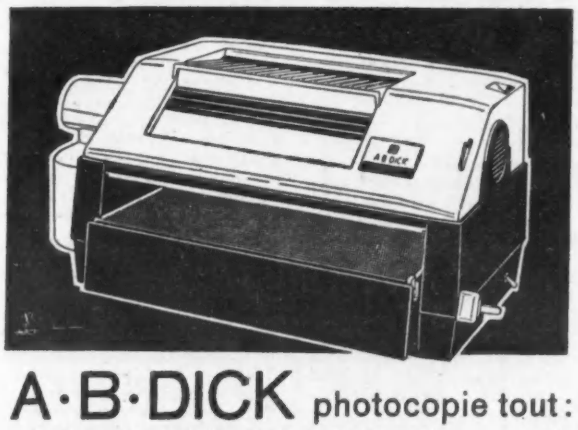
INFORMATION SERVICE
Ambassade de Grande-Bretagne
35, rue du Faubourg-Saint-Honoré
PARIS (8e)

Il sera répondu à toutes les demandes et les candidats retenus seront informés. Les entrevues seront organisées à Paris.

Communiqué.

UN ARÔME UNIQUE !

LA PREUVE *par la* COPIE !



A·B·DICK photocopie tout :

TOUT ce qui est imprimé, dactylographié, manuscrit, dessiné, photographié, tiré au duplicateur (feuilles volantes ou pages reliées)...

TOUTES les couleurs d'encres, de crayons, de stylos à bille de toute origine, de rubans machine...

ET ses copies sont d'un noir intense permanent, sur un fond franchement blanc : plus de copies brunes, jaunâtres, fades, illisibles.

A·B·DICK = copies totales et durables !

Démonstration gratuite et sans engagement :

Y. A. CHAUVIN
Concessionnaire exclusif pour la France
4 bis et 6, rue aux Ours, PARIS (3e)
TURbigo 84-35 +

Demandez la CARTE-TEST A·B·DICK/YAC

SALON INTERNATIONAL DE L'EQUIPEMENT DE BUREAU
Niveau 3 : stand N° 3-C-230
Niveau 4 : stand N° 4-D-434

tion moderne existent au Mexique. Si son évolution révolutionnaire a été partiellement bloquée, c'est que les bâtisseurs de ce pays modèle ont un jour décidé de reprendre à leur compte le mot d'ordre de Guizot : « Enrichissez-vous ». Des cadres révolutionnaires, est alors sortie une nouvelle bourgeoisie plus intéressée à son propre bien-être qu'au progrès du pays.

Un parti unique — dont le nom, Parti Révolutionnaire Institutionnel, est à lui seul un programme — gouverne le pays et fait élire le président. Celui-ci, dont le mandat est de six ans, détient des pouvoirs pratiquement illimités.

Il existe également un parti catholique d'opposition, le P.A.N., qui possède même, au centre de la capitale, un grand immeuble sur lequel il affiche ses doléances à l'égard du régime. On l'appelle le « mur des lamentations » et on y prête peu d'attention. « De toute façon — m'a-t-on dit — ce sont les hommes au pouvoir qui font le décompte des voix lors des élections, et ils y sont très habiles ! »

Un simple citoyen

Une autre opposition, plus sérieuse, se manifeste au sein même du parti gouvernemental et a des ramifications dans les milieux universitaires. Elle groupe les hommes qui pensent que c'est l'absence d'une doctrine précise qui a conduit les révolutionnaires mexicains à abandonner leurs objectifs idéalistes pour rechercher des bénéfices personnels immédiats. Ils souhaitent que la révolution trouve son « second souffle » et reprenne, là où elle a été interrompue, la construction d'un pays égalitaire et moderne. Ces hommes ont le regard tourné vers le leader qui a fait la réforme agraire et a exproprié les compagnies pétrolières, l'ancien président du Mexique, Lazaro Cardenas.

Le général Cardenas, c'est à la fois la Jeanne d'Arc et le Robespierre du Mexique. Il a sa légende d'homme du peuple qui a marché pieds nus jusqu'à l'âge de seize ans pour accéder ensuite à la première magistrature du pays, et qui a défendu l'honneur du Mexique devant les étrangers tout en maintenant sa tradition révolutionnaire. Sur les bancs des écoles, les petits Mexicains apprennent que l'indépendance politique de leur pays a été assurée le 15 septembre 1810 par Hidalgo, et son indépendance économique le 18 mars 1938 par Lazaro Cardenas.

Je suis allé voir cet homme légendaire dans sa retraite du « Rancho Galeana », près d'Apatzingan, dans la région des Indiens tarasques. J'ai pris le risque de ce voyage de 1.000 kilomètres en voiture bien que des amis m'aient averti que Cardenas ne se livrait pas facilement.

Le président du Mexique des années 1934-1940 a toujours été célèbre pour la façon dont il savait écouter les doléances des autres. Il disait : « Les gens de mon peuple ont besoin de tant de choses que je peux au moins leur donner ma patience ». Il continue toujours à voyager à travers le pays pour maintenir ce dialogue un peu unilatéral avec ses compatriotes, surtout avec les paysans.

Mais Cardenas est également connu pour sa modestie et sa discrétion. Il est resté fidèle à sa réputation en me disant d'emblée : « Je suis un simple citoyen mexicain, et je n'ai aucune compétence particulière pour vous parler des affaires de mon pays ».

J'ai pensé un moment que j'avais fait un déplacement pour rien, sinon pour le plaisir de rencontrer un homme impressionnant par sa stature et la beauté de ses traits indiens, mais le problème cubain nous a heureusement fourni un sujet de discussion sur lequel l'ancien président était prêt à s'étendre.

Jusqu'en 1959, le général Cardenas a rigoureusement observé la règle selon laquelle un ancien président du Mexique ne doit jamais chercher à se faire réélire ou à peser sur la vie politique du pays. Il n'est sorti partiellement de sa réserve que pour manifester sa solidarité avec Fidel Castro.

Je lui ai fait remarquer qu'il était considéré aux Etats-Unis comme le plus formidable allié de la révolution cubaine et que la presse américaine le critiquait sévèrement.

« Ce n'est pas la première fois », a-t-il répondu.

Je lui ai raconté alors ma récente conversation, à Washington, avec un conseiller du président Kennedy qui m'avait affirmé que les Etats-Unis n'étaient pas hostiles aux nationalisations, qu'ils avaient établis de très bons rapports avec la révolution mexicaine et qu'ils ne s'opposaient au régime de Castro que parce qu'il était communiste.

Le général Cardenas a reposé lentement sa tasse de café et a demandé à son fils, qui nous servait d'interprète, de retraduire ma dernière phrase. Il n'en croyait pas ses oreilles. Puis, tout en gardant son attitude réservée, il m'a dit : « Je n'aime pas remuer le passé et je ne donne jamais d'interview sur mon expérience personnelle au pouvoir. Mais si on vous a dit à Washington que la révolution mexicaine a été acceptée de bon cœur par les Etats-Unis, il faut que je vous raconte la véritable histoire de la nationalisation du pétrole dans mon pays.

> ● « Si l'on vous a dit à Washington que les Etats-Unis avaient accepté de bon cœur la révolution mexicaine, il faut que je vous raconte la véritable histoire de la nationalisation du pétrole dans mon pays. »

Le dernier poulet

« Je n'avais pas l'intention, au moment de mon arrivée au pouvoir, d'exproprier les compagnies pétrolières étrangères. J'étais surtout préoccupé par la réforme agraire et par l'introduction d'une législation sociale favorable aux travailleurs urbains. Or les compagnies pétrolières ont refusé de négocier une convention collective avec les syndicats. Il m'a fallu plusieurs fois demander aux ouvriers de patienter et de ne pas se mettre en grève, ce qui aurait paralysé cette industrie primordiale pour notre pays. Puis, le conflit a été soumis aux tribunaux d'arbitrage qui ont tranché en faveur des syndicats.

« Les compagnies ont fait appel à la Cour suprême du Mexique, mais, lorsque celle-ci s'est à son tour prononcée contre elles, elles ont déclaré qu'elles n'appliqueraient pas les décisions de la justice mexicaine. C'est alors que j'ai pris la décision de les exproprier, pour défendre à la fois notre indépendance économique et notre dignité nationale.

« Je peux vous assurer que l'immense majorité de mes compatriotes a approuvé mon discours du 18 mars 1938. Les compagnies pétrolières ne pouvaient pas ignorer les sentiments populaires à leur égard. Si elles ont lancé un défi au gouvernement et à la nation mexicaine, c'est qu'elles comptaient sur leurs puissants protecteurs dans les capitales occidentales et surtout à Washington.

« Elles n'avaient pas tout à fait tort. Bien que le président Roosevelt fût alors au pouvoir aux Etats-Unis et que son ambassadeur à Mexico, M. Daniels, fût mon ami, les Américains nous ont envoyé une sorte d'ultimatum exigeant le paiement intégral des compensations pour les biens expropriés. Ils ont suspendu également l'achat de l'argent mexicain et se sont souvenu des dettes que nous avions envers des propriétaires terriens américains touchés par la réforme agraire.

« Je me suis engagé à payer jusqu'au dernier sou. Mon peuple m'a approuvé. Tous, même les plus pauvres, ont apporté leur contribution pour que nous puissions rembourser nos voisins du Nord. Les paysans venaient pieds nus à Mexico pour apporter leur dernier poulet, leurs dernières économies. Mais ce n'était pas notre argent que voulaient les compagnies pétrolières. Elles voulaient garder leurs propriétés.

Une affaire de gros sous

« La presse américaine nous a présentés comme une bande de voleurs. Au Congrès des Etats-Unis, on a affirmé que, le Mexique étant insolvable, seule une intervention militaire pouvait protéger les biens des ressortissants américains. Nous avons été l'objet d'une campagne de menaces et de dénigrement qu'aucun Mexicain n'oubliera jamais. Ce n'était pas question d'idées ; c'était une simple affaire de gros sous.

« Les compagnies pétrolières nous ont d'ailleurs annoncé cyniquement qu'elles nous laisseraient nous noyer dans notre propre pétrole, en nous empêchant de le vendre à quiconque et en nous interdisant d'acheter quoi que ce soit aux Etats-Unis. Et elles en sont vite venues des paroles aux actes.

« J'ai été toute ma vie une antifasciste convaincu. J'ai largement ouvert les portes du Mexique aux victimes du fascisme européen. J'ai été le premier à aider l'Espagne républicaine contre Franco. Aussi, l'idée de m'adresser aux pays totalitaires pour rompre le blocus des compagnies pétrolières me répugnait-elle profondément. J'ai donc fait appel au gouvernement français. Il s'est d'abord montré favorable à ma demande mais il a vite cédé aux pressions des compagnies pétrolières et j'ai essuyé un refus.

« C'est alors que j'ai signé un accord avec Hitler et que je lui ai vendu le pétrole mexicain. Je n'avais pas d'autre choix, à moins de capituler et d'accepter que mon pays soit la colonie d'un consortium de marchands sans cœur ni conscience.

« Ce n'est que quelques semaines après l'arrivée des premières fournitures allemandes au Mexique que le général Pat Hurley, de la Sinclair Oil Compagny, est venu me voir pour m'annoncer que les compagnies pétrolières étaient prêtes à négocier sur la question des compensations.

« Je crois vous en avoir dit assez pour vous faire comprendre de quelle façon et pourquoi les Etats-Unis se sont « accommodés » des nationalisations mexicaines. »

Le statu quo social

Pendant tout son exposé le général Cardenas n'avait pas élevé la voix une seule fois. Il était pourtant évident que ce souvenir l'avait marqué pour toujours. A ses yeux, Fidel Castro a été victime de pressions aussi immorales que celles qui s'étaient exercées contre le Mexique vingt ans plus tôt. J'ai senti, à l'écouter, qu'il considérait Castro comme son successeur spirituel, comme un compagnon de malheur obligé d'aller plus loin qu'il ne le désirait initialement, parce qu'aucune alternative ne lui était offerte.

Me faisant l'avocat du diable, j'ai dit au général Cardenas que l'administration américaine avait révisé ses anciennes conceptions et qu'elle était prête à venir en aide à l'Amérique latine.

« Fidel Castro est décidément le bienfaiteur de notre continent, a-t-il répondu, puisque c'est grâce à lui que les Américains se sont aperçus que leurs voisins étaient pauvres. Mais le problème est plus compliqué que cela. On ne peut aider efficacement que des amis, et l'amitié suppose une confiance réciproque. Croyez-vous qu'un Latino-Américain puisse faire confiance aux Etats-Unis alors qu'ils poursuivent une lutte impitoyable contre une minuscule République sœur qui s'appelle Cuba ? S'il est vrai, comme on vous l'a dit à Washington, que les Etats-Unis sont vraiment devenus désintéressés et réellement prêts à accepter des nationalisations en Amérique latine, pourquoi ne se réconcilient-ils pas avec Castro ? Les Cubains ont toujours affirmé qu'ils étaient prêts, pour leur part, à payer des indemnités aux Américains pour les biens saisis. Pourquoi M. Kennedy refuse-t-il leur offre ? »

Le général Lazaro Cardenas.
Un mélange de Jeanne d'Arc et de Robespierre.

(Hardy.)

J'ai répondu qu'il était peut-être difficile pour les Etats-Unis d'accepter ouvertement un échec de leur politique et qu'il s'agissait d'un problème plus psychologique qu'économique.

« Nous autres, Mexicains, avons accepté beaucoup d'échecs dans nos rapports avec les Etats-Unis. Ils nous ont amputé de la moitié de notre territoire et cela ne nous a pas empêché d'être de bons voisins. »

Puis, Cardenas a enchaîné : « Contrairement à ce qu'on vous a dit, les Américains veulent nous aider à condition que nous maintenions le *statu quo* social dans nos pays, que nous laissions faire leurs compagnies privées et que nous leur abandonnions Cuba. S'ils nous donnent de l'argent, c'est pour apaiser notre sentiment de culpabilité, car ce qu'ils nous demandent de faire est immoral. Même si leur aide économique devait être efficace — ce que je ne crois pas — ce serait un crime contre la morale que de permettre à un puissant pays d'étrangler à nos portes un minuscule voisin. Personnellement, je crois que ce qui est immoral est inefficace et, si j'étais M. Kennedy, je n'espérerais même pas beaucoup de son « Allianza Para Progresso ».

Auprès des peuples

J'ai fait remarquer que les gouvernements du continent latino-américain avaient accepté le plan du président des Etats-Unis. Le général Cardenas a souri : « C'est auprès des peuples que M. Kennedy devrait d'abord faire une enquête pour savoir ce que les Latino-Américains pensent de son « Alliance pour le progrès » et de sa politique à l'égard de Cuba. Je ne vois pas à quoi lui servent les signatures des gouvernements. Les dirigeants ne peuvent rien s'ils ne sont pas suivis par leur opinion publique. Je vous assure que l'argent américain ne réglera aucun problème aussi longtemps que les Etats-Unis ne se réconcilieront pas avec Castro et ne retrouveront pas la confiance de ceux qu'ils prétendent vouloir aider. »

J'ai interrogé ensuite le général Cardenas sur l'influence de l'Eglise, très hostile à Castro et fortement enracinée dans les campagnes.

« L'Eglise ne distribue pas de terres, m'a-t-il répondu. Les paysans sont peut-être très croyants mais ils savent que Fidel Castro a réussi une magnifique réforme agraire et c'est vers lui qu'ils se tournent, non vers leur évêque, lorsqu'ils veulent en faire autant dans leur propre pays.

— N'ont-ils donc pas peur du communisme ?

— Que signifie le mot « communisme » en Amérique latine ? Faire des coopératives agricoles, est-ce du communisme ? Faire du commerce avec la Russie, est-ce du communisme? Croyez-vous que nous quatre réunis dans cette pièce, nous puissions soudain proclamer le communisme en Amérique latine ? Je ne comprends pas pourquoi les Américains s'obstinent à coller l'étiquette « communiste » à toute tentative de réforme sociale. »

En me raccompagnant vers la voiture, le général Cardenas m'a assuré qu'il considère toujours la réforme agraire comme le problème numéro un du continent latino-américain, confirmant ainsi qu'il restait fidèle à sa vocation de leader paysan.

A mon retour à Mexico, j'ai été assailli de questions sur ma visite au rancho Galeana. Qu'il le veuille ou non, Cardenas pèse d'un poids singulier sur la vie politique mexicaine. Tout le monde sait dans ce pays que s'il sortait de sa réserve, s'il lançait un nouvel appel au peuple, comme le 18 mars 1938, le pays tout entier se rangerait derrière lui.

Le président actuel, M. Lopez Mateos, qui est un homme de gauche modéré, oscille donc entre la nouvelle élite du pouvoir, favorable au maintien du *statu quo*, et les descendants spirituels du général Cardenas qui réclament une nouvelle réforme agraire et une nouvelle déclaration d'indépendance économique à l'égard des Etats-Unis. C'est ainsi qu'il a défendu Cuba aux Nations Unies, qu'il a nationalisé l'électricité, et qu'il a repris la distribution des terres dans certaines régions du Mexique.

Un pont

Mais, en même temps, il a brisé et réprimé sévèrement la grève des cheminots ; il empêche la résurrection de véritables syndicats ouvriers et permet une campagne de presse aussi hystérique qu'inefficace contre Cuba. Enfin, il est obligé à tout moment de « rassurer » les Etats-Unis car le budget mexicain ne se laisse équilibrer que grâce aux dollars qu'apportent les touristes américains (700 millions par an), aux prêts et aux investissements ouverts ou camouflés des Américains du Nord.

C'est un équilibre difficile à maintenir et la situation actuelle ne réjouit pas cette élite intellectuelle mexicaine qui prend à la lettre la rhétorique révolutionnaire des créateurs et des dirigeants du Mexique moderne. Aussi, malgré le calme apparent, le vent qui a soufflé jadis sur le Mexique peut se lever à nouveau du jour ou lendemain. Or le Mexique, c'est le plus grand pays de langue espagnole en Amérique latine, et le pont entre les Etats-Unis et ses voisins du Sud.

L'Amérique latine est à la veille de graves secousses politiques. Les Etats-Unis le savent et ce n'est pas par hasard que tous les grands journaux new-yorkais redécouvrent ce continent oublié. Le Mexique ne sera pas épargné par cette vague de fond. Pour ce pays-là, cependant, je suis plus optimiste que pour les autres, car il a une tradition qui n'est pas facile à renier, il dispose de cadres intellectuels magnifiques et il a conservé ce qu'on appelle « le cœur à gauche ».

K. S. KAROL.

HÉRITAGE

- Cher ami, quel plaisir j'ai à te revoir. Depuis si longtemps... Mais quelle silhouette, quel chic, quelle allure ! Tu as fait un héritage ?
- Exactement, mon bon ami, j'ai hérité d'un conseil inestimable. Désormais, des pieds à la tête, je m'habille dans un magasin sérieux (un peu sévère mais très sérieux). A Old England, je trouve dans des matières premières de la plus haute qualité, avec un éventail de prix et de choix très étendu, et en exclusivité :
- pardessus, gabardines, costumes Ready Made, d'une classique élégance, coupés par les tailleurs anglais aux noms prestigieux : Rodex, Chester Barrie, etc...
- complets et vestons sport et ville importés d'Italie (d'Avenza), d'un style un peu plus fantaisie, des Etats-Unis pour ceux qui aiment avant tout la liberté dans la souplesse (Royal Award),
- et bien entendu un rayon de tailleurs sur mesures,
- enfin, tout ce qui complète l'élégance masculine (du chapeau à la chaussure), en passant par les plus beaux bagages. Et le tout sous le signe de Quality First (qualité d'abord) qui est la devise de

Old England

12 boulevard des Capucines
(angle de la rue Scribe)

Quality First... et pas plus cher... au contraire.

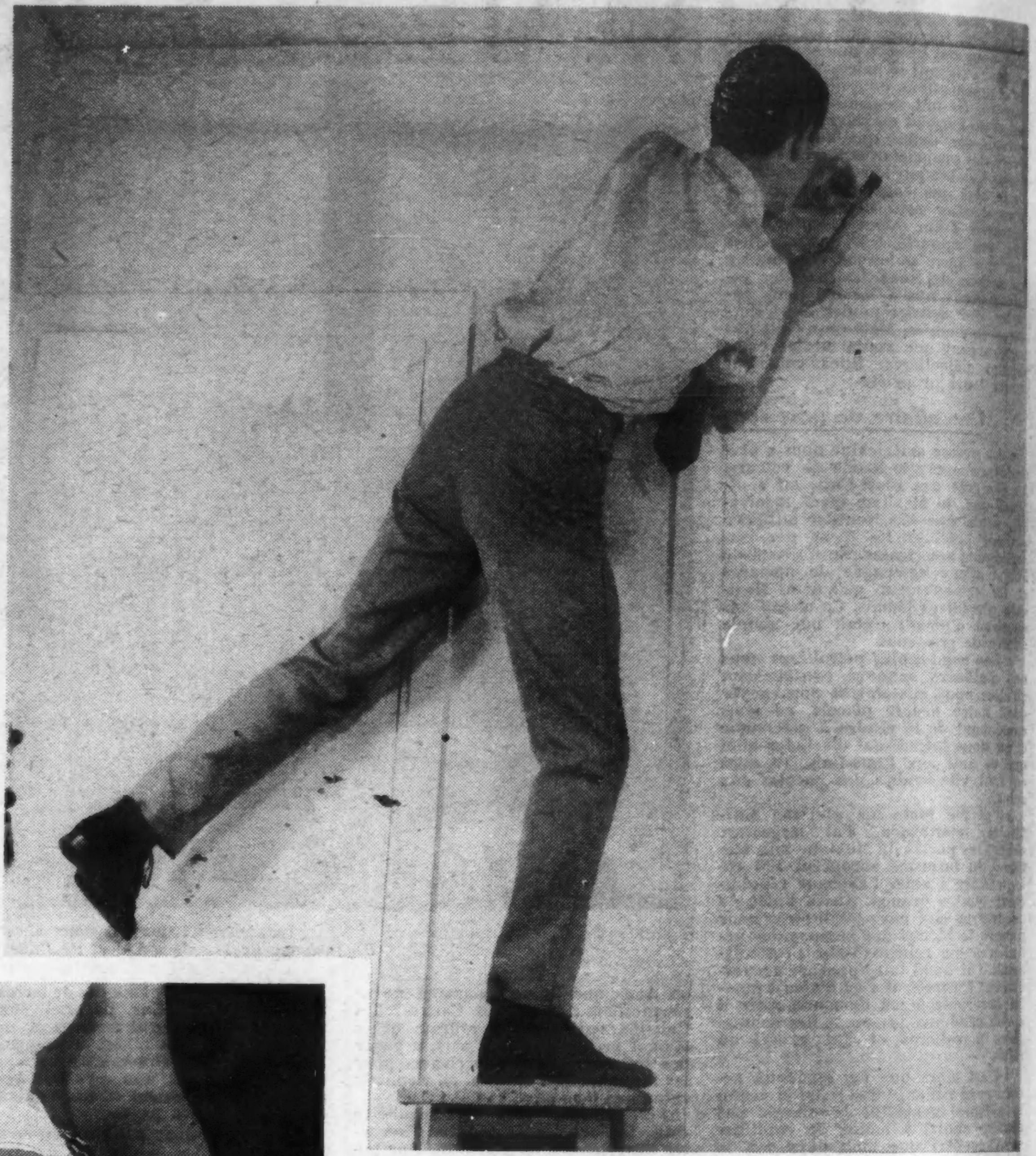
Quality First

Le marchand de bonheur

FRAGILE la femme ? Oui. Forte ? Aussi. Fidèle ? Souvent. Capricieuse ? Rarement. Volontaire ? Toujours... ou presque. En effet, il est un domaine où la femme la plus résolue se mue en créature anarchique et velléitaire : celui de sa ligne et de sa beauté.

A-t-elle quelques kilos (ou quelques grammes) en trop ? Elle jeûne pendant huit jours puis, avec une délicieuse mauvaise conscience fait une cure de gâteaux et de plats en sauce. Elle va chez le coiffeur, soit ; mais elle oublie de soigner son visage desséché par le soleil d'août (ou de septembre). Elle surveille les ongles de ses mains, mais martyrise tout l'hiver ses pieds dans des escarpins et ne les confie que rarement au pédicure. Elle nage comme une sirène pendant trois semaines mais néglige d'entretenir sa forme pendant quarante-neuf autres semaines !

Quant à l'homme, son cas est plus grave encore. Les temps sont proches où il ressemblera au portrait que brossent de lui les romanciers d'anticipation : une grosse tête sur un petit buste atrophié. Il vit assis : au bureau, à table, dans le métro, dans sa voiture, au cinéma, au bureau, etc. Homme et femme d'aujourd'hui, lisez cette histoire, elle vous concerne : c'est celle du « Marchand de Bonheur ».



(Rapho.)

LE MASSEUR-MAÇON.
Pourquoi pas ?

UN ROYAUME FONCTIONNEL.
Toutes les mains sont expertes.

Comme un joueur

Il était une fois un jeune professeur d'éducation physique, brun et passionné. Après la guerre, il a repris ses études, s'est spécialisé, est devenu kinésithérapeute. Et puis, il s'est mis à travailler et à attendre... Un institut, deux instituts. Au troisième, il s'est fixé, pour dix ans, sans cesser de rêver... et d'attendre.

Son rêve était simple, mais combien difficile à réaliser : il voulait *son* institut à lui.

Comme un joueur qui compte ses atouts, Jacques Olivié énumérait ses chances de gagner ce pari qu'il s'était juré de tenir : *« J'ai des idées à revendre, j'ai des clients fidèles, j'ai une volonté qui ne faiblira pas, j'ai peut-être aussi un peu de chance... mais je n'ai pas de local... et un local à Paris. »*

Enfin, le moment est venu. Il troque ses livres de chevet contre les pages de petites annonces et cherche : « Hangar à Courbevoie », NON ! « Garage à Nanterre », NON ! « Pavillon à Pantin », NON ! « Usine au Jardin des Plantes », pourquoi pas ?

Il s'y rend. Le jardin est bien là, calme et fleuri ; en face, la fameuse usine désaffectée, en ruines.

Il hésite... hésite, et se lance à corps perdu dans la grande aventure.

Des architectes ? Il n'en veut pas. Il dessine des plans, engage des ouvriers dont il sera le contremaître. Charly, un grand garçon sympathique, devient son bras droit, son second lui-même. Comme lui, pendant de longs mois, il se fera masseur-maçon. Ils abattent des cloisons, gâchent le plâtre, mouillent le ciment et, de leurs mains habituées au talc et aux onguents, manient truelles, marteaux et rabots. Ils plantent des milliers de clous, étendent des kilos de peinture. Dès qu'un salon est (ou presque) terminé, ils accueillent leurs premiers clients qui, compréhensifs, n'hésitent pas à venir malgré les gravats, échangent le bleu de travail contre la blouse blanche, épuisés, heureux, sûrs déjà de leur réussite.

Des idées, des idées...

Aujourd'hui, l'Institut d'Esthétique Moderne fête ses dix-huit mois. Ce royaume astucieux et fonctionnel mérite d'être visité : six cabines de douches, dix-sept vestiaires, un salon pour les soins du visage, un salon de pédicure, une salle d'épilation et paraffine, trois salles de massage, une salle de mécanothérapie, une immense salle de gymnastique, etc.

Et partout, à chaque détour des couloirs clairs, dissimulées derrière chaque mur luxueusement recouvert d'acajou, des idées, des idées, encore des idées :

- **L'Institut est entièrement climatisé, frais l'été, chaud l'hiver.**
- **Chaque salle de soins dispose d'un appareil d'oxygénation, étrange masque bleu qui dispense de délicieuses vapeurs sylvestres. Les bouteilles d'oxygène communiquent d'une salle à l'autre, afin que tous les masques puissent *toujours* se trouver alimentés.**
- **Partout également des petits ventilateurs sont prêts à rafraîchir les gymnastes échauffés.**
- **Les lampes à ultra-violets sont montées sur des rampes orientables et réglables ; ainsi elles « ensoleillent » tout ou partie du corps et se replient sans tenir aucune place.**
- **Les tables de massage s'escamotent pour permettre d'utiliser si besoin est la surface « au sol » pour des cours particuliers d'éducation physique.**
- **Dans chaque vestiaire, on trouve une pochette contenant une brosse à habits, une brosse à chaussures, un chausse-pied, un peigné, *deux* paires de mules (grande et petite pointure), une plaque *transparente* destinée à recevoir bijoux et montres et à révéler leur présence aux distraits, ainsi qu'une prise de courant pour rasoir électrique, lequel est fourni si besoin est.**
- **La chaufferie qui dispense en permanence l'eau chaude est équipée d'un mitigeur thermostatique : l'eau est toujours à la température voulue, ni trop froide, ni bouillante.**
- **Et les prix ? E n c o r e plein d'idées ! Un exemple : le massage général coûte 12 NF, linge, douche et pulvérisation d'eau de Cologne (parfum au choix) compris ! Les traitements médicaux sont évidemment remboursés par la Sécurité sociale.**

L'I.E.M. (31, rue Buffon, KEL. 54.74) est animé par sept personnes (cinq hommes, deux femmes, dont Mme Olivié) qui n'en font qu'une. C'est une équipe unie, indissociable. Les clients ne demandent jamais tel masseur plutôt que tel autre ; ils savent que rue Buffon toutes les mains se valent : elles sont toutes expertes, et fortes et bonnes. Des médecins sont d'ailleurs des adeptes fervents et assidus.

De l'usine à la rose

Les activités de l'Institut sont multiples, esthétiques et médicales : massages, rééducation, acrobatie, escrime, culture physique, sudation, pédicure, manucure, soins du visage, épilation... Conséquence : les rendez-vous sont pris tous les jours de 7 h. 30 du matin jusqu'à 20 h. 30 et se prolongent souvent jusqu'à 22 heures !

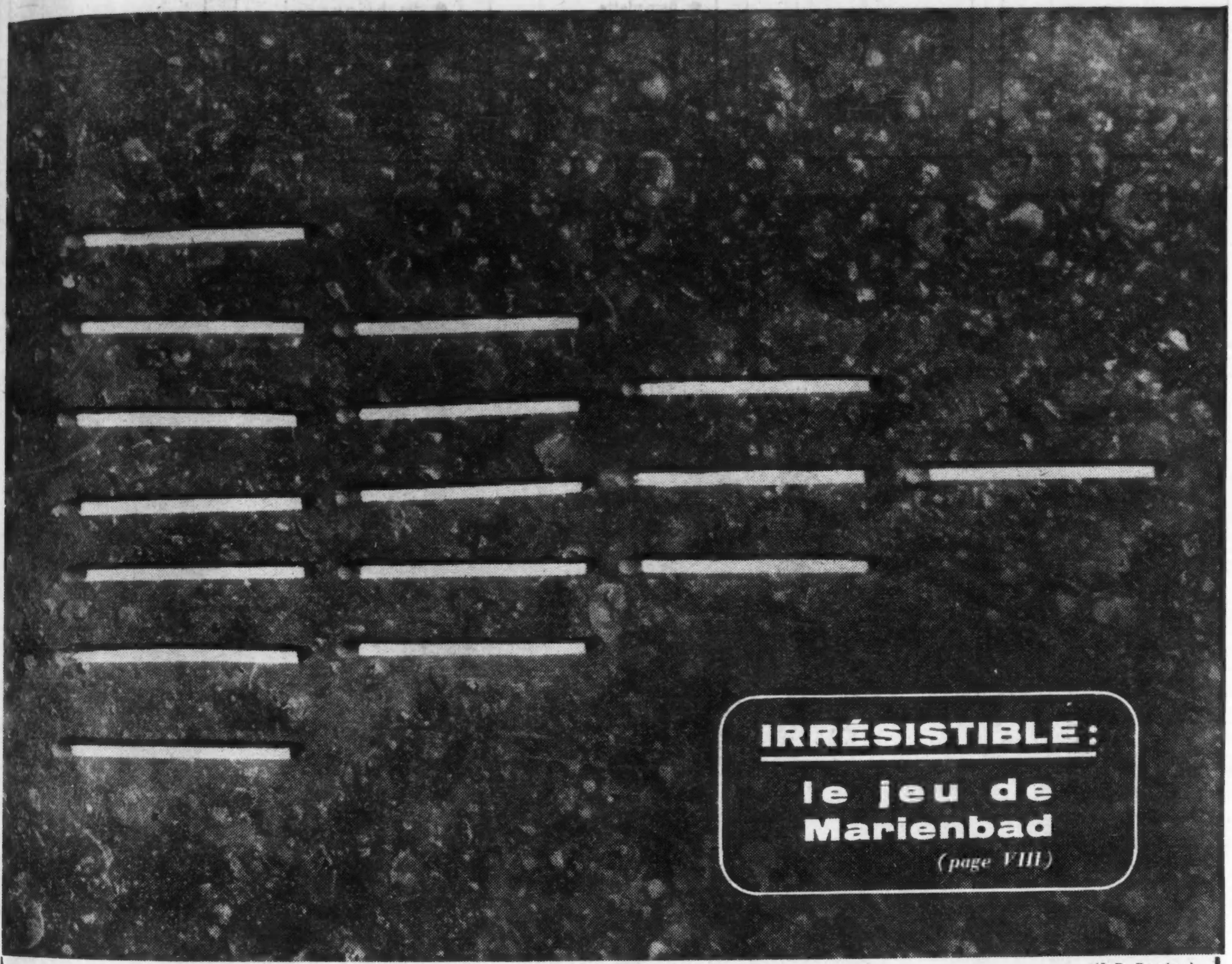
Mais la fatigue importe peu pour l'équipe de l'I.E.M. puisque leur métier, leur vocation, leur joie, c'est de soulager la fatigue des autres.

Que de chemin parcouru depuis la petite annonce : « Usine désaffectée... » ! Les clients sont là, fidèles, de l'autre côté de la calme rue Buffon (où l'on trouve toujours de la place pour garer sa voiture), le jardin des Plantes est tout doré par l'automne.

Sur un mur de l'entrée de l'Institut, on remarque une très belle gravure : elle représente une immense rose incarnat. Image parfaite de la plus parfaite des fleurs, symbole pour Jacques Olivié de la plus parfaite des femmes, celle que chaque jour il modèle, il crée, en vrai « Marchand de Bonheur ».

Une page spéciale
PUBLI-EX

MADAME EXPRESS



(J.-R. Roustan.)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***réussi*** enfin, à mettre sans bavures de l'eye-liner (liquide brun, noir, bleu, vert ou gris destiné à remplacer le crayon pour souligner le contour de la paupière) grâce à un truc que lui a donné François, le visagiste de Revlon. Sa méthode : au lieu de se regarder face à une glace, ce qui oblige à passer le pinceau derrière la barrière des cils, poser pour se maquiller le miroir sur une table. Les yeux, forcément baissés, les cils ne sont plus un obstacle.

● ***soupiré*** de soulagement en assistant à la présentation d'un nouvel appareil qui changera la vie de toutes les femmes qui conduisent (et aussi de bien des hommes qui ne considèrent pas le changement d'une roue comme un sport très amusant). Il s'agit d'une bombe, remplie d'un mélange de butyl et de plastique qui obture n'importe quelle crevaison, regonfle le pneu et permet de rouler pendant 500 kilomètres. Il suffit d'adapter la bombe à la valve du pneu crevé par un raccord souple, de tenir l'appareil vertical pendant deux minutes, pour voir le pneu se regonfler à une pression normale. Il est recommandé de rouler immédiatement, fût-ce de quelques mètres, pour assurer une bonne répartition de l'air. On peut ensuite aller tranquillement au garage de son choix faire réparer le pneu. La bombe fonctionne sur les pneus pleins ou à chambre à air, peut effectuer deux réparations sur des voitures de taille normale, trois ou quatre sur les petites voitures et se conserve indéfiniment. D'origine américaine, elle ne sera en vente que fin octobre, chez les garagistes et dans les stations services, mais Madame Express a découvert qu'il existait une bombe du même genre déjà vendue en France : le gonfleur express Ceoflex, qui coûte 60 NF mais peut servir également d'extincteur. (Airfix-Bomb, prix de vente annoncé : 39 NF.)

● ***lu*** dans une revue d'amateurs radio une précision capitale au sujet de l'éventuelle adaptation des récepteurs de télévision à la future deuxième chaîne. Il ne faut pas confondre en effet les postes « multicanaux » (permettant de capter des émissions différentes à condition qu'elles soient diffusées sur la même définition) et les postes prévus pour la deuxième chaîne. Celle-ci sera, on le sait désormais de façon certaine, sur 625 lignes, alors que la première conservera le 819 lignes. Seuls pourront capter les deux chaînes, sans avoir à faire des transformations coûteuses, les postes équipés en U.H.F. (ultra haute fréquence) qui commencent à être vendus actuellement. Ces récepteurs nécessiteront tout de même l'adaptation d'un dispositif de commutation U.H.F. 819/625 lignes (mais qui ne sera pas ruineux) et l'installation d'une antenne spéciale, également U.H.F. Il faut donc être prudent avant d'acheter en ce moment un poste qui risque de se révéler très décevant à brève échéance.

● ***découvert*** l'Octopus. Il ne s'agit ni d'un médicament miracle ni d'une nouvelle danse, mais d'une rondelle de matière plastique souple dont les deux faces sont tapissées de petites ventouses. Adhérant à toute surface plane et retenant le pain de savon, même mouillé, il est plus spécialement destiné aux murs de la douche ou de la salle de bains (2 NF 50, Galeries Lafayette).

● ***noté*** l'ouverture, en octobre prochain, de la première «Finishing School» française. Destinée aux jeunes, désemparés après avoir raté leur bachot, l'école accepte aussi ceux qui veulent avoir une formation pratique tout en poursuivant leurs études. On peut également préparer de nouveau le baccalauréat, mais c'est facultatif. Un enseignement accéléré permet d'accéder aux métiers d'aide-relationiste, d'aide-interprète, attaché de presse ou aide-psychologue. Les études durent deux ans, des stages ont lieu en cours de formation et l'école se charge du placement des élèves. (Finishing School de l'I.D.E.S., 76, rue d'Assas, LIT. 20-18.)

VOULEZ-VOUS JOUER AVEC NOUS?

LA mode 1962 vous conviendra en fonction de votre personnalité. Pour vous aider à la définir et à trouver le style qui vous siéra, un spécialiste de l'habillement féminin a mis sur pied le test ci-dessous et choisi un modèle correspondant à chaque réponse.

Cinq minutes, un crayon et un peu de lucidité vous suffiront pour être bien habillée cet hiver.

Notez simplement l'initiale de votre réponse (A ou B ou C ou D) dans la case correspondante.

Votre tenue favorite c'est :

- le pantalon (A) ___
- la petite robe (B) ___
- la jupe et le pull-over (C) ___
- le tailleur (D) ___

Vous allez au cinéma pour voir :

- les westerns (A) ___
- les comédies (B) ___
- les histoires d'amour (C) ___
- les films de la nouvelle vague (D) ___

Vous voudriez ressembler à :

- Brigitte Bardot (A) ___
- Bernadette Lafont (B) ___
- Annie Girardot (C) ___
- Michèle Morgan (D) ___

Vos accessoires habituels sont :

- des foulards noués et des ceintures (A) ___
- des bijoux fantaisie (B) ___
- des sacs et des parapluies (C) ___
- des « bibis » des gants longs (D) ___

La voiture de vos rêves c'est :

- la Triumph (A) ___
- la Floride (B) ___
- la D.S. (C) ___
- la Mercedes (D) ___

(Derly.)

A — LES GETS. Ensemble fine peausserie velours.

B — JANINE. Robe de shetland.

C — SNICO. Manteau loden.

D — BLONCO. Tailleur en drap cocher.

Si en totalisant, vous avez trois initiales semblables ou plus, vous correspondez à un des quatre types bien définis ci-dessous (A, B, C, D). Sinon, vos amies et votre mari ont de la chance, car vous êtes tout à la fois :

Type A : SPORTIVE.

Vous n'arrivez pas à adopter les cheveux longs et les talons hauts. Vous affectionnez particulièrement la souplesse des vêtements de peau qui ont une part importante dans les collections de cette saison. Vous aimez le footing au Bois, le soleil dans l'œil, et Just Fontaine.

Pour vous : cet ensemble de fine peausserie velours, tous coloris, 459 NF. LES GETS (vente exclusivement en gros), 6, rue Jean-Pierre-Timbaud (11e).

Type B : DESINVOLTE.

Vous adoptez très vite et portez avec beaucoup d'allure les dernières nouveautés de la mode. L'ampleur vous ravit, qui souligne la silhouette et féminise la démarche. Vous aimez les petits bistrots, le jazz, et Jean-Pierre Cassel.

Pour vous : cette robe de shetland fin, à ampleur virevoltante sous les hanches, vert et rouge, 169 NF, JANINE (vente exclusivement en gros, 5, rue des Filles-Saint-Thomas, Paris (2e).

Type C : NATURELLE.

Ce qui compte pour vous, quelle que soit la mode, c'est de vous sentir à l'aise dans ce que vous portez. La vogue des tissus rustiques et des formes mouvantes est faite pour vous plaire. Vous aimez... la vie, le vent dans les cheveux, et François Périer.

Pour vous : ce manteau de loden ceinturé, de forme sport, doublé écossais, tous coloris, 340 NF. SNICO (vente exclusivement en gros), 68, rue de Cléry, Paris (2e).

Type D : RAFFINEE.

Toujours impeccable en toute circonstance, vous mettez un point d'honneur à n'adopter de la mode que ce qui vous sied. La mesure, le classicisme de cette année vous séduisent. Vous aimez les antiquaires, Le Touquet, et José-Luis de Villalonga.

Pour vous : ce tailleur en drap cocher à jupe évasée, et veste droite, pure laine, vert, brun, beige, noir, rouge, 279 NF. BLONCO (vente exclusivement en gros), 18, r. des Petites-Ecuries, Paris.

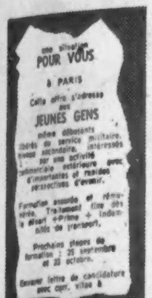
Ces modèles sont en vente chez ELDA, 48, Chaussée-d'Antin, Paris-1er
RIVOLI CHIC, 51, rue de Rivoli, Paris-1er. ELDA, 84, rue du Gros-Horloge, Rouen.
SVP, 47, rue Jean-Jaurès, Brest. CLAUDE, 89, rue de Siam, Brest.

Une page spéciale PUBLI-EX

ENQUÊTE

Face au sergent-recruteur

● *Une situation ne se trouve pas. Elle se cherche, et se gagne.*



« I*MPORTANTE firme demande secrétaire BILINGUE* »... « *Important organisme cherche SECRETAIRE* »... « *Siège social important société demande...* »

Des centaines d'annonces de ce genre paraissent tous les jours, et, dans un style elliptique, promettent des avantages sociaux, des cantines, des vacances, des primes, de bons salaires.

Qui se cache derrière ces annonces ? Qui les rédige ? Et, quand il s'agit de firmes sérieuses, comment s'opère ensuite la sélection ?

Madame Express a voulu répondre à cette dernière question ; elle a cherché, et trouvé : Mme Gauthier, « sergent-recruteur » pour une grande firme internationale.

Mme Gauthier est toute petite, toute vive, jeune et volubile ; mariée, mère de deux enfants, rédactrice en chef de la revue de l'entreprise, public-relations... active, active !

Elle boit trop de café pendant la journée, prend trop de somnifères le soir mais adore son métier, le connaît bien, en parle bien. Voici, selon elle, comment il faut chercher une situation... et la trouver.

(J.-R. Roustan.)

NICOLE GAUTHIER.
« Osez, osez tant que vous voudrez, mais ne l'écrivez pas... »

L'idéal existe

PREMIÈRE ÉTAPE : ne cherchez pas *du* travail mais un travail qui réponde non seulement à vos capacités mais aussi à vos goûts. Vous consacrez les deux tiers de votre existence à votre vie professionnelle, essayez de ne pas la gâcher.

Du travail, on en trouve toujours (l'année dernière, 80 % des candidatures reçues par Nicole Gauthier étaient rejetées au premier tri, cette année, ce chiffre est tombée à 50 %...), l'important est de se dire que le poste idéal existe, qu'il est vacant et que si vous savez lire il vous est sûrement proposé « entre les lignes » des petites annonces.

Attention à « ...poss. avanc. »

DEUXIÈME ÉTAPE : sachez lire les petites annonces. Il n'est pas besoin d'être grand psychologue pour déduire à la vue d'une offre de cinquante lignes fourmillante de lettres majuscules que : 1° l'annonceur a les moyens ; 2° s'il consacre autant d'argent à rechercher une sténo-dactylo (ou un aide comptable), c'est qu'il compte bien la trouver.

Mais il faut davantage de perspicacité pour déceler les pièges que peut contenir une offre. Les pilules trop dorées sont sujettes à caution. Attention aux « possibilités d'avancement » (poss. avanc.), elles cachent souvent une certitude de piétinement. Sachez que les mots « Importante », « Dynamique », « d'envergure » s'appliquant aux entreprises ne sont parfois que les facettes d'un grand miroir aux alouettes. En revanche, si l'annonce spécifie que la société connaît « un grand développement ou qu'elle est en pleine expansion », c'est assez bon signe, et en général vrai !

Si une proposition vous « accroche », si vous avez flairé le poste d'élection, la grande aventure commence. Vous allez envoyer un ambassadeur au futur employeur : votre réponse.

Bilingue sans langue

TROISIÈME ÉTAPE : sachez répondre. Et surtout pas à côté ! Nicole Gauthier est stupéfiée du nombre de lettres qui commencent par ces mots : « *Bien que je ne réunisse pas toutes les conditions requises* » (alors, pourquoi écrivez-vous ?) et de réponses à une demande de sténo-dactylo bilingue où elle lit : « *J'ai quelques notions d'anglais, mais je n'ai jamais appris la sténo.* »

La lettre de candidature est un acte de vente. Présentez bien ce que vous avez à proposer : vos qualités. N'employez surtout pas de papier à lettre fantaisie (parfumé, mauve pâle, etc.), ni de papier d'une qualité par trop médiocre qui boive l'encre et soit maculé de taches. N'utilisez jamais non plus le papier à en-tête de la maison qui vous emploie actuellement. Cette faute est, paraît-il, fréquente, et assez grave. Nicole Gauthier l'explique : « Bien sûr, nous savons que neuf fois sur dix vous écrivez de votre bureau, mais, preuves en main, nous sommes tentés de penser qu'il est dans vos habitudes d'y faire aussi votre correspondance personnelle... ou que vous cherchez à économiser les frais d'achat d'un bloc. »

« Je suis votre homme... »

La lettre de candidature idéale doit comporter : un « curriculum vitæ » dactylographié rédigé en style télégraphique et quelques lignes manuscrites d'accompagnement où vous rappelez la référence de l'annonce, apportez quelques précisions et, éventuellement, fixez vos prétentions. C'est tout.

Que votre lettre ne soit pas arrogante (« *Je suis votre homme* »), mais encore moins servile : « *Suite à votre annonce, je prends la liberté de vous écrire et me permets de soumettre ma candidature à votre haute bienveillance, j'ose espérer...* », etc.

« Osez, osez, tant que vous voudrez, mais ne l'écrivez pas », supplie Nicole Gauthier, qui ajoute : « Evitez de dresser le « curriculum vitæ » de toute votre famille, même si vous estimez que ses mérites peuvent rejaillir avantageusement sur votre personne. Rien n'indispose plus un chef de recrutement que les C.V. de ce style :

« Mlle Marie-Geneviève Dupont, fille de M. Gaston Dupont, de l'Institut, nièce de M. Charles Dubois, professeur de l'Académie des Sciences occultes, arrière-petite-cousine de M. Dupuis, astronaute, six frères et quatre sœurs (suit généralement la liste des positions occupées par les six frères et les trois beaux-frères, ainsi que : « Ma jeune sœur n'est pas encore mariée et poursuit ses études à Sciences Po »). Quelle voulez-vous que soit la réaction de l'employeur (éventuel) ? Il rejettera la candidature, et les qualifications de la prolixe Marie-Geneviève cadraient pourtant rigoureusement avec les exigences du poste à pourvoir... »

Jamais de timbre

Dernier conseil : ne joignez jamais à votre lettre de candidature un timbre pour la réponse. Vous feriez bien peu d'honneur à l'annonceur soit que vous pensiez qu'il ne dispose pas de 0,25 NF pour vous convoquer, soit que vous le fassiez avec l'intention de le contraindre à vous répondre.

« En revanche, recommande Nicole Gauthier, vous aurez toujours avantage à envoyer une photo d'identité (surtout si vous y êtes flattée). La photo d'amateur, en pied, n'est excusable qu'en période de vacances si vous écrivez de votre lieu de villégiature... Et encore ! J'en reçois parfois d'ahurissantes : photo de groupe avec une croix (x, « *Je suis là* »), photo prise avec votre mari ou votre boy-friend (coupé, mais dont la main traîne encore sur votre épaule). Tout ceci, ce sont les gaietés du recrutement... »

Si vous avez passé le cap du « parcours écrit » de votre course à l'emploi, vous êtes convoquée. D'autres obstacles se dressent.

Brièveté, clarté

QUATRIÈME ÉTAPE : sachez prendre rendez-vous. Là encore, brièveté et clarté sont les deux mamelles de la réussite. Contentez-vous de : « *Ici Jacqueline Untel. Votre lettre du tant m'invite à prendre rendez-vous avec vous. Quand pouvez-vous me recevoir ?* »

On vous fixe un jour, une heure. Très souvent surgit ici une petite difficulté : vous n'êtes pas libre au moment voulu, ou bien vous prétendez être reçue en dehors de vos heures de travail.

Dans ce cas, votre insistance conduit souvent la personne chargée du recrutement à renoncer pendant tout le temps que durera sa « campagne » à ses repas de midi, à ses avant-dîners en famille et à ses samedis. Si elle refuse de renoncer à tout cela (à quoi elle a droit autant que vous)... elle renoncera à vous.

Il faut jouer le jeu. Il y a toujours une possibilité de ménager dans votre horaire l'échappée qui vous permettra de vous rendre au rendez-vous. A vous de demander à votre employeur actuel l'autorisation de sortir un peu plus tôt. Nous laissons le choix du motif à votre imagination...

Enfin, l'entrevue

CINQUIÈME ÉTAPE : l'entrevue. Arrivée à ce point (le plus important de l'enquête), Madame Express laisse la parole à Mme Gauthier :

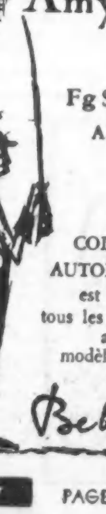
« Le plus important pour nous est de combattre le fameux « complexe du candidat ». « Comment ? En lui donnant confiance dès le début de l'entrevue. Confiance dans la maison qui va l'employer, mais surtout confiance

→

Si vous désirez à titre absolument
GRATUIT
un *Réfrigérateur « BENDIX »*
CONSULTEZ POUR VOTRE LISTE DE CADEAUX DE MARIAGE
MARIN
29, Faubourg-Saint-Honoré, PARIS-8e
Toutes marques de Porcelaine
Cristal - Orfèvrerie

SOYEZ DANS LE VENT-SOYEZ DANS LE VENT-SOYEZ DANS LE VENT-SOYEZ DANS LE VENT-SOYEZ DANS LE VENT
UTILISEZ
BRUMAIRE
teeny
ATOMISEUR UNIVERSEL A GAZ
Transforme tout liquide, eau de cologne, parfums, aftershave, brillantine, désodorisant, etc... en une brume impalpable la plus fine du monde.
PRIX : 25 NF
LA DERNIÈRE CRÉATION
Marcel Franck
Plus économique, plus pratique, plus facile d'emploi
(se recharge comme un briquet à gaz).

STARMY
Amy Linker
46
Fg St-Honoré
ANJ. 75-99
LA COLLECTION AUTOMNE-HIVER
est présentée tous les jours à 15 h. avec les modèles exclusifs
Bettina



en lui. Plus que l'autorité ou l'impartialité, la grande qualité d'un chef du personnel, c'est la bonté... C'est la « sympathie » dans l'acception philosophique du terme et je le répète volontiers : pour faire du recrutement, il faut beaucoup d'amour. C'est pourquoi aussi, je prétends que le métier de « sergent-recruteur » est un métier de femme... l'intuition !... »

« S'il fallait que je donne la « recette » de l'entrevue réussie à une candidate ?...

« Soyez exacte, bien sûr. N'oubliez pas d'apporter tous les documents que vous devrez produire (photocopies de diplômes, certificats, etc.). Remplissez avant de venir le questionnaire adressé par l'employeur avec beaucoup de soin et d'honnêteté (pas de bluff... enfin, pas trop).

« Votre tenue vestimentaire ! Ah ! parlons-en ! Ne soyez ni débraillée (une candidate sur cinq), ni endimanchée (trois candidates sur cinq).

Ni blouson noir, ni vamp

« Pas d'extravagances ! Ne vous couvrez pas de bijoux de famille, n'empruntez pas le manteau de fourrure d'une amie, ne vous déguisez ni en blouson noir, ni en Sophia Loren. Votre coiffure, votre maquillage seront traités avec le même souci de discrétion : un bureau n'est pas un salon. Pensez-y. Autre détail important : les ongles, surtout pas de vernis écaillé !

« En somme, soyez « bon genre », soyez naturelle. Et ne vous laissez pas paralyser par un sentiment d'infériorité qui peut vous rendre muette ou volubile, humble ou agressive. Vous avez sans doute besoin de moi... mais j'ai aussi besoin de vous.

« Donc, soyez décontractée (dans la mesure du possible), sachez écouter mais sachez questionner aussi. Rien de plus déprimant pour un employeur que d'avoir devant lui un soliveau.

« Personnellement, j'aime beaucoup la candidate qui est venue avec des questions toutes prêtes — soit dans sa tête, soit notées par ordre d'importance sur un petit calepin.

« Mais parmi tous les écueils qu'il faut savoir éviter au cours d'une course au travail, il en est un qui mérite une mention spéciale : les « prétentions ».

Au seul mot...

Les chefs du personnel ont en commun une petite manie : ils vous posent toujours la question fatidique : « Que voulez-vous gagner ? » (même s'ils savent pertinemment ce qu'il sont disposés à vous donner). Ici comme ailleurs ne tombez pas dans deux erreurs dangereuses :

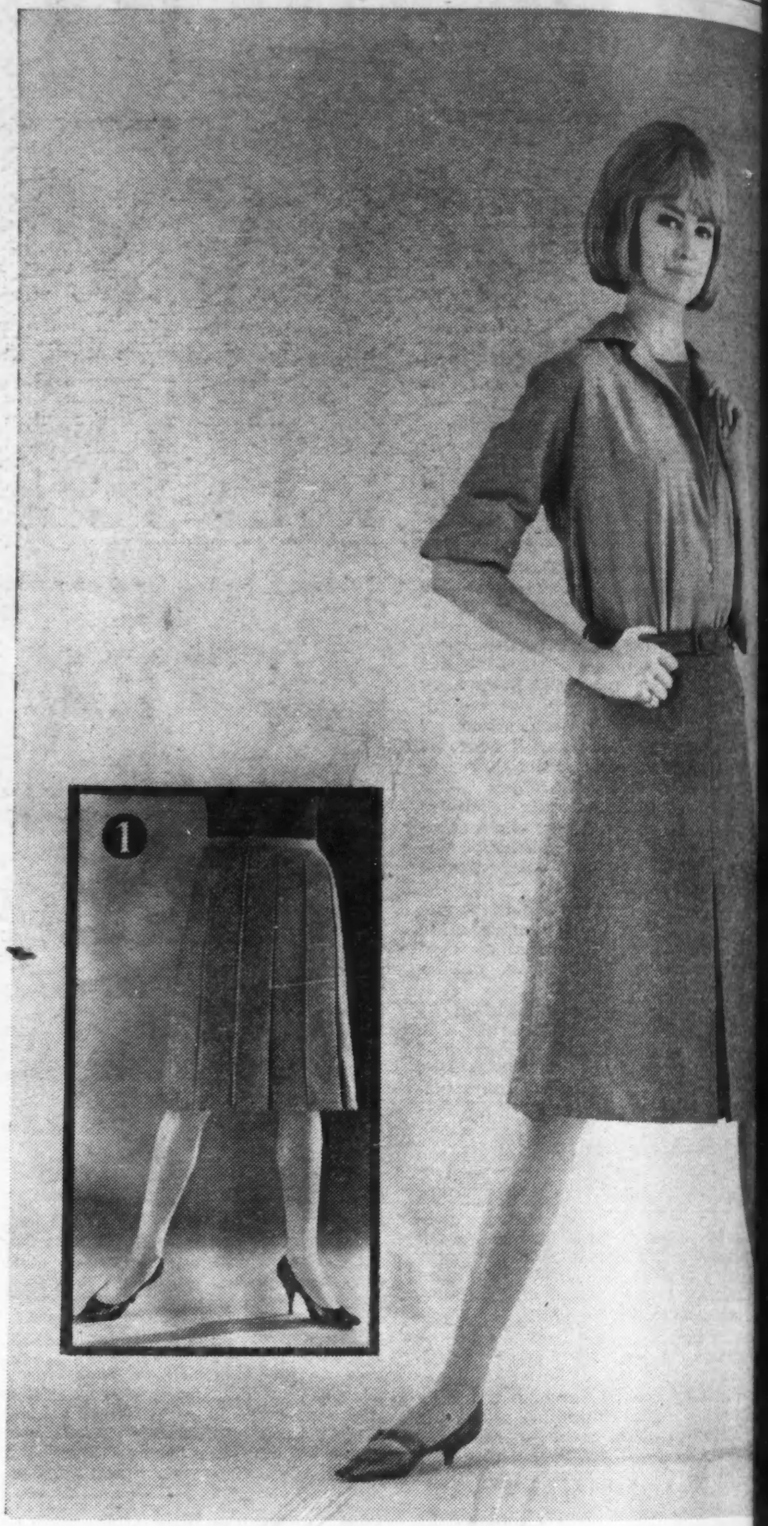
1° Pas de fausses pudeurs à discuter salaire ;

2° Pas de marchandages éhontés.

Combien de candidates, au seul mot d'« appointements », se mettent à bafouiller et à se tortiller sur leur siège, combien aussi font preuve d'une inconcevable âpreté, discutant pied à pied pour 10 NF de plus par mois. Vous devez donc avoir le sens réel de votre valeur (ni plus, ni moins). Pour fixer votre chiffre, tenez compte de l'importance du poste que l'on vous propose. Si, après avoir longuement développé la gravité de vos futures responsabilités, un chef du personnel vous indique une rémunération moins que moyenne, ne craignez pas de suggérer — avec tact — que si la fonction est aussi importante qu'il le dit, c'est la déprécier que de la rémunérer si peu...

Ne vous dépréciez pas non plus vous-même en acceptant de travailler au rabais sous prétexte que vous voulez être « la moins chère » de toutes les candidates. Des prétentions trop basses sont aussi suspectes que des prétentions trop élevées.

Voilà, Madame Express espère que ces conseils pourront vous aider... Il ne lui reste plus qu'à vous souhaiter de tomber sur une Mme Gauthier, charmant, lucide, humain « sergent recruteur » : vous auriez alors sûrement une chance de plus de réussir.



NERVURÉE (1) OU A PLIS CREUX (2).

RECETTES

CORDON BLEU

Sauce italienne

6 tomates, 3 oignons, 3 poivrons, 2 cuillerées à bouche de farine, 3 décilitres de vin rouge, ail, persil, thym, laurier, huile (d'olive si possible).

Préparation : 10 minutes.

Cuisson : 40 minutes.

Pour relever les viandes chaudes ou froides, bouillies ou rôties, les pâtes, etc. Vous faites chauffer de l'huile dans la poêle et vous y jetez l'ail et 2 oignons hachés, le persil, du thym, puis les tomates coupées en quartiers. Laissez cuire. D'autre part, vous faites revenir dans une casserole et dans l'huile chaude un oignon émincé, les poivrons, ajoutez thym et laurier. Puis saupoudrez avec la farine et laissez prendre couleur. Mouillez ensuite avec le vin rouge. Laissez réduire un peu. Passez le contenu de la poêle dans la casserole, écrasez les tomates et laissez mijoter doucement. Salez et poivrez.

Croquettes au fromage

Une béchamel très épaisse, du fromage, sel, poivre, de la chapelure.

Préparation : 15 minutes. — Cuisson : 5 minutes.

Vous faites une béchamel très épaisse et vous la laissez refroidir. Quand elle est froide et solide, vous lui incorporez soit du gruyère ou du parmesan râpé, soit du camembert ou tout autre fromage de ce genre bien écrasé. Salez peu, poivrez bien. Prenez ce mélange par petites cuillerées que vous passez dans la chapelure. Puis vous jetez à la friture bouillante.

SUZANNE et HENRIETTE.

POUR DEVANCER LA GUERRE CIVILE

Document

par PIERRE MENDÈS FRANCE

« L'Express » publie ici le texte intégral de la déclaration politique faite, lundi, par Pierre Mendès France devant la presse française et étrangère.

LA crise politique française qui se confirme, le grippage des moteurs qui commandent les décisions politiques, créent une situation intérieure qui va conduire le pays, si nous ne trouvons pas le moyen d'y remédier rapidement, à des oppositions, à des divisions, à des déchirements de plus en plus violents.

Nous avons tous le devoir de lucidité : la menace qui commence à se profiler à notre horizon, c'est la menace de la guerre civile. Cela se place sur un tout autre plan que les péripéties dont les afficionados ont beaucoup parlé ces temps-ci, les réunions épisodiques d'une Assemblées qui n'a aucun pouvoir — qui le sait, les motions de censure qui n'ont pas l'ombre d'une chance d'être adoptées, les menaces de dissolution dont chacun sait qu'elles ne seront pas suivies d'effet, l'abrogation de l'article 16 que le chef de l'Etat peut remettre en vigueur à chaque instant et de sa seule volonté, les doctes discussions sur le sens de telle ou telle disposition de la Constitution alors qu'un seul homme a le monopole de son interprétation...

• Le danger de guerre entre Français, nous ne pouvons malheureusement plus l'exclure.

Il est vraiment impossible de se passionner pour cela, et l'opinion ne s'y trompe pas. C'est même le caractère factice de ces petits jeux presque innocents qui pousse tant de gens à chercher d'autres moyens de se faire entendre.

Dans le désordre des pensées, des faits et des actes, dans la contradiction des tendances qui s'affrontent et qui s'entrechoquent, dans l'absence d'un système institutionnel qui permette à chaque famille spirituelle comme à chaque groupe professionnel de s'exprimer efficacement, devant l'ajournement continuel de la solution des problèmes les plus aigus, certains en viennent à recourir à des méthodes d'action de plus en plus anarchiques. Et c'est le vide institutionnel que cherchent à remplir les hommes du plastic qui croient ainsi poser leur candidature !

Ils se sont convaincus que la gravité même des enjeux leur fait un devoir d'utiliser n'importe quel moyen, et que la force et la violence peuvent et doivent être mises au service des causes et des buts qui leur paraissent conformes à l'intérêt du pays tel qu'ils le conçoivent.

Sincèrement persuadés qu'ils sont avant tout des patriotes, ils proclament que la fin justifie les moyens, qu'ils poursuivront leurs objectifs contre vents et marées et que rien ne les arrêtera. Ils entendent dans une première étape paralyser le pouvoir, — et ils y parviennent assez bien ; et dans une seconde étape, le remplacer par un autre qui adoptera leur politique aussi bien en Algérie que dans la métropole — et même s'il le faut, contre la volonté de la majorité.

Ainsi, l'avenir semblerait livré aux colonels heureux qui se trouveraient à un certain moment du bon côté de la mitraillette ! Chacun des comploteurs — car ils pullulent — croit avoir sa chance. Chacun fourbit ses armes.

Peut-être n'iront-ils pas jusqu'au bout des projets qu'ils publient, mais ils créent de telles tensions, de tels désordres, ils peuvent amener un tel chaos qu'on verra quelque jour proposer — avec ou sans de Gaulle — soit l'intervention ouverte de l'armée pour exercer ce qu'on appelle « son arbitrage », soit une prétendue union nationale pour persister dans les ornières — et tout d'abord celle de la guerre d'Algérie — prétendue union nationale qui couvrirait en réalité la toute puissance de la fraction activiste de l'Armée.

Certains se bernent de l'espoir qu'ils installeront ainsi, sans trop de difficultés, un régime fasciste en France. Mais, de même qu'on redoute par moments qu'une guerre internationale — dont personne ne veut, ni à l'Est, ni à l'Ouest — n'éclate un jour parce que l'un des deux camps se serait mépris sur l'autre et aurait sous-estimé sa volonté et sa capacité de résistance, de même on peut craindre sur le plan intérieur que les activistes se méprennent sur la volonté et sur la capacité de résistance qu'ils auraient éventuellement à affronter. Car il y a dans ce pays — à gauche et à l'extrême-gauche — contrairement à ce qu'ils croient ou à ce qu'ils souhaitent — des hommes qui ne se laisseraient pas maîtriser aussi aisément.

Il y aurait, ou tout de suite, ou à très brève échéance, de vives réactions. Là aussi — le précédent de la violence ayant été créé — le recours à l'insurrection serait la seule réponse possible, car sur la violence on ne peut semer que la violence.

Que les ultras ne se méprennent donc pas sur le silence actuel du pays et qu'ils ne fondent pas sur lui trop d'illusions et trop d'espoirs ! Déjà les grandes centrales syndicales ont été d'accord pour annoncer qu'en face d'une tentative fasciste, la grève générale serait proclamée. Je le sais — parfois on est sceptique à ce sujet. La grève générale, on n'y croit pas. On a tort, car nous avons tous vu — par exemple en août 1953 dans un moment où vraiment personne ne s'y attendait — ce que peuvent être l'ampleur et la soudaineté des réactions ouvrières. En cas de danger fasciste précis, on verrait bien vite la classe ouvrière, la jeunesse, tous ceux qui en ont assez de la guerre d'Algérie, tous ceux qu'excèdent les agitations persistantes, les complots et les attentats, se dresser ensemble pour s'y opposer, même s'ils paraissent pour le moment mal organisés ou indécis.

Ainsi la France se diviserait en deux camps dont l'antagonisme ne pourrait se vider que par la force.

On dira peut-être que ce tableau est poussé au noir. Mais non ! Chaque matin déjà, les journaux nous rapportent des faits — des règlements de compte, des attentats au plastic, des trafics d'armes aux frontières — qui, il y a un an ou deux, nous auraient bouleversés. Nous en avons pris l'habitude. Personne n'a même été surpris d'apprendre qu'un attentat criminel avait été dirigé contre le chef de l'Etat et qu'il avait failli réussir.

Nous entrons donc pas à pas, lentement mais avec une dramatique régularité, dans un cycle de violences chaque jour accrues sans même en prendre vraiment conscience.

Nous savons d'ailleurs — par une expérience qui remonte maintenant à pas mal d'années — que l'évolution qui se produit en Algérie se prolonge ensuite, avec seulement quelques mois de retard, dans la métropole. Ce qui s'est fait en Algérie — les attentats terroristes, les camps de concentration, les prétentions de certains militaires à s'emparer du pouvoir — tout cela qui a commencé là-bas est apparu ici quelque temps après.

Or, nous voyons maintenant à Oran, à Alger, l'horreur de la violence se déchaîner, se gonfler de plus en plus ! Nous voyons la civilisation craquer, deux communautés s'opposer les armes à la main ; elles s'entre-déchirent de plus en plus sauvagement, et leurs surenchères, leurs représailles indéfinies rendent de plus en plus difficile le règlement auquel il faudra tout de même en venir à la fin.

Des images nous hantent : la chasse à l'homme dans les rues, cette poursuite de l'homme qu'on ne connaît pas, mais que l'on va tuer avec férocité parce qu'il est d'un autre camp, d'une autre race ; un commis-

→

→ saire de police assassiné chez lui, un autre en plein rue parce qu'ils ont commis le crime de faire leur devoir ; une bombe qui éclate dans un mess d'officiers, une autre dans un grand magasin ; des commandos qui détruisent des pylônes de la télévision !

Deux populations s'abandonnent aux délires les plus hallucinants, orchestrés tantôt par les you-you des femmes musulmanes, tantôt par le concert burlesque des casseroles et des klaxons ! Il n'y a plus de service d'ordre capable de séparer les deux communautés. Chacune prend maintenant à peu près librement ses décisions d'agression, de défense ou de pause, selon sa propre tactique.

Dans certains quartiers d'Alger, dans certains bleds plus ou moins lointains, ni la police, ni l'armée, ni l'administration française ne pénètre plus. Ce sont comme des îlots d'une Algérie F.L.N. déjà indépendante. Et dans certaines villes de l'intérieur, les éléments de l'armée, infiltrés ou dominés plus ou moins par l'O.A.S., ont conservé ou repris en main tout le quadrillage, sans que la Délégation générale ou l'administration y exerce le moindre contrôle : ce sont comme des îlots d'une Algérie française O.A.S. échappant totalement au contrôle du gouvernement. Il n'y a plus d'Etat, ou bien ce qui en reste est chaque jour bravé, bafoué, impuissant, discrédité.

Or, ce que nous voyons avec consternation et douleur aujourd'hui au-delà de la Méditerranée, c'est ce qui risque de se produire ici, peut-être un jour prochain.

Le danger de guerre entre Français, nous ne pouvons donc plus l'exclure ! Je vais plus loin : si une pareille calamité venait à se produire, les deux camps en présence chercheraient évidemment à l'extérieur l'aide nécessaire pour l'emporter. Etant donné la situation géographique de la France, il est exclu que des désordres, des convulsions prolongées n'y suscitent pas d'interventions étrangères très actives de part et d'autre. Nous deviendrions le champ de bataille de tous. Nous avons vu cela en Espagne, et 25 ans plus tard l'Espagne en porte encore les terribles cicatrices !

Notre devoir le plus impérieux, celui qui pour le moment prime tous les autres, c'est d'éviter cela à la France. Et c'est pour vous parler de cette grave situation que je me suis permis de vous demander de venir ici aujourd'hui.

Beaucoup de nos compatriotes croient que le régime actuel, la tutelle d'un homme exceptionnel qui a déjà rendu à la France des services exceptionnels les protègent contre les risques. En 1958, beaucoup se sont ralliés à ce régime et à cet homme par peur de l'Armée et de la force. Et trois ans après la même menace existe, plus pressante encore ! Ce régime n'aurait-il donc été qu'un entracte avant que le rideau se lève sur un dénouement dramatique ?

Un homme ne tient pas lieu d'État à lui seul.

• *Au XXe siècle, un peuple n'assume pas son destin par procuration.*

J'ai eu l'occasion, dès 1958, de dire que le chantage appelle toujours le chantage. Qui a cédé une fois s'est d'avance assujetti à un chantage futur. Jamais celui qui subit le chantage n'y échappe en transigeant, en cédant plus ou moins. Pour se dégager du chantage, dans la vie publique comme dans la vie privée, il n'y a qu'un moyen : y résister avec une résolution tellement nette, tellement déterminée que l'auteur de la menace le plus souvent renonce de lui-même à y donner suite. Du jour où de Gaulle rendit hommage à Salan, son « féal », on ne pouvait plus douter que les prétoriens s'enhardiraient et que son pouvoir, absolu dans les petits papiers de M. Michel Debré et de M. Léon Noël, ne serait jamais en réalité ni effectif, ni respecté.

Et cependant il y a des Français, nombreux encore, qui croient trouver auprès de De Gaulle et de son régime la paix civile et la sécurité. Il en est même qui, souhaitant de profondes transformations dans notre politique algérienne ou dans notre politique sociale, agricole, scolaire, internationale, font taire leurs aspirations et se résignent à l'état de choses présent parce qu'ils redoutent qu'un changement politique entraîne des désordres et des troubles graves. Ma conviction très ferme, c'est qu'ils se trompent. C'est la prolongation de l'état de choses actuel qui conduit à des situations de plus en plus troubles, de plus en plus tendues, de plus en plus dangereuses. C'est parce que ce régime ne peut résoudre les problèmes — voyez l'Algérie — que la situation se dégrade entre ses mains, que la désobéissance se perpétue, que les pires tentations se répandent.

La première mission d'un gouvernement, d'un régime, quel qu'il soit, c'est de fournir des procédures pacifiques, acceptées par tous, pour dénouer les antagonismes et les oppositions. C'est un fait que la Ve République n'a pas rempli cette mission et qu'elle la remplit de moins en moins. Pourquoi ? Parce qu'elle s'est privée de la seule force qui, dans ce siècle, permet de surmonter toutes les résistances : la force de l'opinion, celle des masses.

En 1961, une politique qui est privée de cette force, une politique à laquelle le peuple est étranger, n'est pas une politique viable. Or la France n'a aucune part à ce qui se passe. La France des ingénieurs et des ouvriers, des paysans et des professeurs, des syndicalistes et des étudiants, la France qui peine et qui produit, elle est conviée tout au plus à contempler de loin et sagement les délibérations des princes qui voudraient bien nous gouverner et à écouter les messages du chef de l'Etat, ces messages qui jalonnent une sorte de politique de l'impromptu, une politique d'improvisations successives dont le pays, paraît-il, n'a pas besoin de connaître les justifications.

Tout a été fait, depuis des années, pour faire oublier aux Français leurs responsabilités civiques. Toute la propagande invite à une adhésion passive, à une démission permanente, et c'est apparemment cette adhésion, mais cette démission, ce « silence dans les rangs », que le général de Gaulle appelle « la cohésion nationale ».

Mais plus la politique s'isole du pays, plus les Français se retranchent dans les préoccupations de leur métier, dans les soucis de leur vie privée ; l'Etat se détache ainsi de la Nation et ne l'exprime plus ; la Nation en retour tient l'Etat pour une puissance extérieure à elle, simple destinataire des revendications particulières.

Un homme, quels que soient ses services passés, son prestige, ne tient pas lieu d'Etat à lui seul, tout comme le sens de la formule, le style, l'appel à la grandeur ne tiennent pas lieu de politique. Un Etat moderne, efficace, comporte des institutions équilibrées dont une au moins traduit la volonté du peuple et est chargée de l'exprimer et de la faire prévaloir. Si tel n'est pas le cas, si tous les droits légaux sont délégués à un homme, aussi illustre soit-il, il ne peut pas à lui seul imposer aux résistances et aux oppositions le respect dû à la loi et à l'intérêt général. Le contact entre le pays et le régime n'est pas assuré lorsque le chef de l'Etat se contente de chercher dans les provinces l'approbation passive ou les acclamations d'hommes et de femmes qui, en dehors de cela, ne sont aucunement consultés sur les décisions qui commandent l'avenir du pays et le leur.

Sous la IVe République, les chefs politiques, les candidats, sollicitaient des suffrages pour réaliser tel programme qu'ils oubliaient au lendemain même de l'élection. Du coup ils se privaient de la confiance et de l'appui populaires et se trouvaient débiles, vulnérables, face aux oppositions, aux égoïsmes et aux intérêts. Le jour venu, d'un coup d'épaule on a pu les chasser sans que personne se lève pour les défendre.

La Ve République nous offre désormais un processus très semblable. Son chef, en empêchant l'opinion d'exercer sa pesée, sa pression pour la solution des difficiles problèmes en litige, s'est privé de la force dont il aurait eu besoin pour résister aux factions et pour faire avancer les affaires en suspens. Démobiliser le pays, ou, comme on le dit, le « dépolitiser », l'encourager à croire que tout sera résolu sans son intervention pourvu qu'il soit sage, c'est donner aux activistes de l'extrême-droite une chance inespérée, c'est les protéger de la seule puissance qui soit susceptible de les intimider et de les faire reculer, celle d'un pays dressé pour se faire entendre et pour se faire respecter.

En fait le blanc-seing confié au pouvoir n'a permis de régler aucun problème. Il aboutit à l'échec non parce qu'on s'est trompé sur le choix d'un homme et parce qu'un autre homme aurait pu faire mieux, mais plus profondément, parce qu'au XXe siècle, un peuple n'assume pas son destin par procuration. Les régimes de pouvoir personnel, en France comme à l'étranger, se sont toujours terminés par des crises douloureuses, parfois tragiques. Toujours la guerre civile les menace.

Pour tous, l'heure du courage politique.

Eh bien ! la guerre civile, il faut la devancer ! Il ne faut pas prolonger l'expérience en cours mais organiser dès maintenant une transition vers une situation politique fondamentalement transformée.

A cet égard, je veux l'affirmer d'abord, rien ne se fera d'utile sans le pays lui-même. C'est aux Français qu'il appartient d'intervenir de nouveau pour défendre leurs intérêts essentiels et avant tout la paix au dedans et au dehors. Du jour où le pays s'exprimera de nouveau, sa force sera irrésistible. Irrésistible d'abord pour les pouvoirs publics, car, quels que soient le régime et ses forces légales, dans un pays comme la France et au XXe siècle, aucun gouvernement ne peut ignorer la volonté populaire lorsqu'elle se manifeste avec puissance et avec force.

On pourrait le prouver par de multiples exemples. Je n'en mentionnerai qu'un que j'ai vécu : la guerre d'Indochine a pu se prolonger pendant huit ans parce que l'opinion s'en est longtemps désintéressée. Ce que mes amis et moi disions n'avait alors que peu d'écho. Du jour où le pays a pris conscience de l'erreur criminelle dans laquelle on s'obstinait, du jour où il a exigé la paix, la paix était certaine et assurée. Ce n'est pas Dien-Bien-Phu comme on le dit parfois qui a entraîné la fin de la guerre. Avant même Dien-Bien-Phu le réveil du pays s'était manifesté et MM. Laniel et Bidault eux-mêmes étaient obligés d'en tenir compte. Ils ont été obligés d'annoncer qu'ils allaient chercher enfin un règlement, et ils suscitèrent plusieurs mois avant Dien-Bien-Phu la convocation de la conférence de Genève. C'est l'opinion nationale, et elle d'abord, qui avait donc déclenché le mécanisme de la paix.

Mais ce n'est pas tout. Une opinion publique clairement et vigoureusement manifestée ne s'impose pas seulement au gouvernement ; elle s'impose aussi à ces minorités turbulentes, toujours tentées de recourir à la force et à la violence. Je pense particulièrement à

• Tous ceux qui s'interdisent de défendre leur opinion la mitraillette au poing ont quelque chose d'essentiel en commun.

certains éléments de l'armée. Je pense à beaucoup de ces officiers qui risquent par moments, dans leur désarroi, parce qu'on les a tant trompés, bernés, de se laisser entraîner par les enragés mais qui répugneraient, sans aucun doute, à provoquer une opposition sanglante entre la nation et son armée. Pour ceux-là, l'armée doit être l'expression du pays ; elle doit faire corps avec le pays. La guerre civile leur fait horreur. Ils ne tourneront pas contre la Nation, si sa volonté se fait entendre avec intensité, les armes et les jeunes hommes que la Nation leur a confiés.

Le 13 Mai 1958, ils ont compris que le pays se détournait de ses institutions et de ses représentants légaux ; alors ils n'ont pas eu de scrupule à traduire, même d'une manière illégale, un sentiment qui était très généralement répandu. Que le pays se taise, inerte, silencieux, il en est, de ces officiers, qui, au nom de l'unité de l'armée, se laisseront de nouveau entraîner par des extrémistes. Mais que les sentiments du pays s'expriment hautement et vigoureusement, et ce sera pour beaucoup d'officiers patriotes une indication déterminante, décisive, sur ce que doit être leur devoir.

Ainsi donc c'est du pays, et du pays lui-même, que dépend largement la persistance ou la fin de cette pression qui s'exerce sur lui depuis des années et qui paralyse toute notre vie publique. Seulement beaucoup de Français ne voient pas par quels moyens ils pourront exercer leur action et peser sur les décisions. Normalement, c'est aux partis républicains et démocratiques qu'il appartient d'intervenir. En fait, l'influence des partis traditionnels est aujourd'hui réduite. Leurs erreurs passées expliquent une perte de crédit qui les prive du moyen de jouer le rôle d'animation qui leur reviendrait en d'autres temps. Qu'on le regrette ou qu'on s'en réjouisse, ce ne sont donc pas les partis traditionnels qui peuvent, à eux seuls, réaliser ce redressement.

Mais il n'est pas une femme, il n'est pas un homme dans ce pays qui ne puisse contribuer, pour sa part et de sa place, à la formation et au développement du grand mouvement politique qui est devenu nécessaire. Le salut ne viendra pas d'en haut, d'un homme, d'un groupe d'hommes, de partis, même si beaucoup d'entre eux, comme il est bien souhaitable, apportent leur contribution et participent à l'effort.

Contre la résignation, le fatalisme et la crainte, l'heure est venue pour tous du courage politique. Tous ceux qui récusent la violence comme un moyen acceptable pour surmonter nos divisions et régler nos problèmes, tous ceux qui s'interdisent de défendre leur opinion la mitraillette au poing mais qui sont tout aussi déterminés à l'interdire aux autres et à leur faire face en cas de besoin, tous ceux-là ont quelque chose d'essentiel en commun, ils doivent agir en conséquence.

Sans prétendre prévoir bien entendu toutes les péripéties de l'avenir, je voudrais dire pour l'essentiel comment cela pourrait se faire.

Bien sûr, il n'y a pas une recette toute simple — simple comme une prescription médicale. Je n'ai pas la prétention de délivrer une ordonnance qui, si elle était fidèlement observée, guérirait aussitôt de tous les maux. Mais il y a une responsabilité qui pèse sur chacun d'entre nous, particulièrement sur ceux qui détiennent une influence, qui peuvent informer, réunir leurs concitoyens — une responsabilité qui pèse sur les syndicalistes et sur les industriels, sur les représentants de l'agriculture et sur les dirigeants des organisations religieuses, sur les mouvements de jeunesse, sur la presse et les hommes politiques.

Tous savent qu'il y a une alternative : ou bien les Français acceptent, par lassitude, que leurs dissentiments trouvent leur solution finale dans une guerre fraticide ; ou bien ils refusent, et alors ils veulent recréer des procédures démocratiques pour trancher leurs désaccords — et ils imposent à tous le respect de ces procédures.

Devant la guerre civile qui nous menace, il faut d'abord qu'une résolution générale se forme pour l'interdire. Comment cette résolution pourra-t-elle s'exprimer ? On le verra. Si elle existe, elle suscitera à coup sûr ses moyens d'expression, et elle trouvera, comme toujours en pareil cas, une organisation qui la traduise.

Chacun aurait, bien sûr, le droit de conserver ses convictions en face de tous les problèmes. Chacun les défendrait ensuite dans le cadre d'une situation politique assainie et pacifiée. Mais le seul fait qu'une ferme, et virile, et vigoureuse résolution de condamner et de combattre la guerre civile émanerait du pays d'une manière irrécusable transformerait aussitôt l'équilibre des forces et des probabilités dans tous les domaines.

La menace de putsch est singulièrement dévalorisée dès lors que l'engagement est pris solennellement par tous d'y opposer aussitôt la grève générale et un refus total de coopération à tous les échelons de la société — des transports, de l'organisation économique, de l'administration et, bien sûr, de l'armée (le contingent a montré en avril ce que cela signifiait).

Celui qui voudra prendre le pouvoir la mitraillette à la main ne pourra rien appréhender parce qu'il n'y aura plus d'électricité, plus de téléphone, plus un train qui roule, plus un ouvrier qui travaille, plus un soldat du contingent qui obéisse. Et alors, il n'y aura pas de putsch !

La paix en Algérie elle-même devient aussi beaucoup plus facile (j'y reviendrai d'ailleurs), dès lors que chacun sait — chez les ultras, chez les militaires comme chez les civils — que le pays l'exige, qu'il se dressera tout entier contre ceux qui entendraient la prolonger encore, que cette volonté générale, le pays l'a infusée à ses enfants sous l'uniforme, et qu'on ne peut en aucun cas compter sur eux pour forcer la Nation à persister là bas dans une entreprise définitivement condamnée.

Enfin la mutation politique, le passage de la V[e] République à ce qui doit lui succéder sont singulièrement facilités aussi, si partout l'opinion, les hommes qui parlent en son nom — la presse qui la traduit — exigent que devant l'usure accélérée du régime soit préparée dès maintenant par tous ceux qui exercent une influence ou occupent une fonction politique, syndicale ou autre, la transition vers l'avenir, c'est-à-dire la constitution d'un gouvernement de transition chargé d'une mission brève et limitée, sur laquelle j'ai des propositions précises à faire.

Il faut organiser la transition.

• Deux séries de tâches incomberont au gouvernement intérimaire constitué pour deux mois.

Tous ceux qui veulent cela doivent militer et intervenir. Ils doivent combattre les timidités, les hésitations, les peurs. Ils doivent constituer de véritables réseaux d'hommes et de femmes qui veulent se jeter au devant de la menace de division nationale, rétablir l'ordre et la paix dans la rue comme dans les esprits, et préparer les nécessaires et prochaines évolutions.

Il ne s'agit pas de créer une nouvelle formation politique. D'abord, parce que pour le moment il n'y a pas de politique au sens moderne, au sens démocratique, et qu'il s'agit seulement d'en rétablir les conditions préalables. Ce qu'il faut, c'est recréer des conditions minima d'une vie politique libre, dans laquelle ensuite chacun défendra ses propres thèses. Cela, un socialiste ou un libéral, un laïque ou le dirigeant d'un mouvement confessionnel doivent l'admettre ensemble. Je dirai plus : ils doivent l'exiger ensemble.

Il existe à travers la France d'innombrables groupes, formations, institutions, des syndicats, des organisations professionnelles, des associations religieuses, des groupements de jeunesse, des coopératives, des corps locaux ou régionaux, des ligues, etc. Bien entendu, il y a aussi la presse.

Beaucoup de ces pôles d'influence, de ces groupements, de ces organisations déclarent qu'ils ne font pas de politique. C'est une mauvaise dérobade. Tous en effet doivent d'une manière ou d'une autre être au service de l'intérêt public, de l'intérêt supérieur de la patrie. Or, c'est de cela qu'il s'agit aujourd'hui, et nul n'a le droit de dire que, pour sa part, il s'occupe d'autre chose.

Tous ceux qui font partie de ces associations, de ces groupements, de ces syndicats doivent donc exiger qu'ils adoptent les règles de conduite que je viens de proposer — uniquement parce que ce sont les garants de la paix civile. Ils doivent combattre les mots d'ordres ou les propagandes qui s'y opposent et rappeler inlassablement à tous que seule l'intervention des Français sur une pareille base tirera la France d'affaire sans de nouvelles et inutiles désillusions, sans de nouvelles et inutiles souffrances.

C'est ainsi seulement qu'ils peuvent préparer entre hommes de bonne foi, qui affronteront leurs responsabilités, comme je veux le faire moi-même, sans sectarisme, sans rancune, sans controverses désormais sans intérêt sur un passé récent — c'est ainsi qu'ils peuvent préparer les moyens de la transition pour qu'elle s'opère dans les meilleures conditions et le plus vite possible. Transition qui pourrait prendre la forme d'un gouvernement intérimaire ayant une large assise, constitué pour une durée limitée — par exemple deux mois — qui aurait pour tâche principale de ramener ce pays vers une vie politique normale, et pour cela de régler les conditions mêmes de la paix civile, c'est-à-dire les préalables qui doivent être levés d'abord.

Il ne peut pas y avoir de malentendu. Il ne s'agit évidemment pas de refaire ce genre d'union nationale très classique, une de ces combinaisons équivoques entre hommes fondamentalement opposés sur l'essentiel, mais d'accord seulement pour l'immobilisme — une de ces coalitions qui ont fourni tant de fois à ceux qui y participaient dans le passé un alibi commode pour ne rien faire, pour laisser pourrir les choses.

Ce qu'il nous faut aujourd'hui, c'est tout autre chose. C'est même le contraire ! C'est un gouvernement de mouvement, vigoureux, animé par la foi et l'impatience d'un peuple auquel on aura rendu la parole et l'espoir.

Puisqu'il s'agit de rendre enfin possible un véritable départ de ce pays vers un renouveau politique, ce gouvernement devra avancer très rapidement, très hardiment, vers la solution des affaires qui constituent de véritables préalables. C'est pourquoi deux séries de tâches incomberont à ce gouvernement provisoire, l'une qui a trait à l'Algérie, l'autre aux institutions politiques futures du pays.

En deux mois, ces problèmes peuvent être transformés d'une manière irréversible.

D'abord l'Algérie.

Il faut, et on peut, sans autres délais, faire la paix en Algérie. Les bases de cette paix ne sont vraiment plus très difficiles à déterminer car huit ans de guerre ont conduit à une situation qui est devenue parfaitement claire et qui ne laisse plus guère d'alternative.

Tout le monde sait aujourd'hui que l'Algérie sera indépendante. Tout le monde sait que l'Algérie sera gouvernée par le F.L.N. Tout le monde sait que le Sahara sera algérien et que son pétrole, exploité avec notre concours ou par nous, sera vendu en France. Tout le monde sait que la nouvelle république algérienne ne pourra pas ne pas avoir avec la France des relations d'une nature particulière et qui seront déterminées beaucoup plus par des nécessités profondes qui découlent de l'histoire, de la géographie, de la culture, des intérêts, que par les dispositions même tatillonnes et minutieuses du futur traité.

Les relations entre l'Algérie de demain et la France ne seront évidemment pas du même type que celles qui peuvent exister entre la Belgique et l'Italie ou entre la Norvège et le Canada ; elles dépendront dans une large mesure d'ailleurs de ce que sera notre politique dans l'avenir. Tout le monde sait tout cela, et même — en dehors d'une minorité agressive et peu nombreuse — tout le monde au fond est d'accord pour cela.

Un seul point reste à débattre avec le G.P.R.A. — un point, à vrai dire très important et même douloureux : les conditions d'existence et de travail des Français d'Algérie qui participeront demain à la vie du nouvel Etat algérien. Il est d'ailleurs étrange que dans le passé, au cours des conversa-

→

tions, tant de préalables aient été soulevés, tant d'obstacles — saharien ou autres — aient été accumulés, et puis rapidement abandonnés, alors que cette question-là, la plus sérieuse de toutes, la plus importante, la plus grave n'était jamais utilement abordée par nos représentants. Mais ce problème, ce n'est pas la poursuite de la guerre qui lui donnera une solution ! C'est seulement un accord, c'est-à-dire une négociation. Raison de plus pour aborder cette négociation. Ce n'est pas seulement l'intérêt des Français de la métropole ; c'est aussi l'intérêt des Français d'Algérie.

On peut comprendre à la rigueur que des nationalistes algériens extrémistes ne soient pas pressés de signer la paix. Le temps, ils le savent, joue pour eux. Mais nous, qu'avons-nous à gagner à prolonger le conflit, à faire traîner les solutions. Parmi les ultras les plus déterminés, il en est beaucoup qui savent dès maintenant qu'en toute hypothèse ils ne peuvent revenir sur une situation irréversible, qu'ils n'empêcheront pas l'indépendance de l'Algérie.

Il est vrai qu'il en est parmi leurs chefs pour qui l'Algérie n'est qu'un prétexte, un instrument politique. C'est la métropole qu'ils visent. Ils savent bien qu'ils ne régneront finalement pas à Alger. C'est à Paris qu'ils veulent régner.

La seule manière de faire échec à leurs plans, c'est de faire la paix.

Mais une question se pose. Si demain un accord intervenait entre un gouvernement français et le G.P.R.A., comment le ferait-on accepter et respecter par tous ? Comment en imposerait-on l'application à ceux qui proclament qu'ils se dressent contre un arrangement quel qu'il soit, s'il ne traduit pas purement et simplement la politique de l'Algérie française ?

J'ai sur ce point une conviction et une réponse catégoriques.

Si le pays se réveille maintenant, s'il exige vigoureusement la paix, s'il soutient de toutes ses forces les efforts qui seront faits pour un règlement négocié, personne ne pourra en fait s'y opposer. Que pourra faire une poignée d'ultras, même armés, contre tout un pays, tout entier dressé, pour exiger la solution du drame qu'il subit depuis 7 ans ? Et combien d'officiers patriotes, qui s'abandonnent aujourd'hui à des rêveries romantiques y renonceront quand ils verront clairement en face d'eux un gouvernement et un pays soudés dans une résolution définitive d'imposer la paix ! Combien reculeront devant la responsabilité de déchaîner ici la guerre civile !

Si le gouvernement actuel est bravé, nargué, c'est parce que tout le monde le sait faible. C'est parce qu'il a constamment cédé et compromis, et aussi — il faut bien le dire — parce qu'il a trompé à la fois ceux qui l'ont hissé au pouvoir, ceux qui lui ont fait confiance et ceux qui attendaient de lui une politique droite et généreuse servie par un Etat fort. Et les déceptions des uns et des autres expliquent ces colères, ce chaos qui règne en Algérie, et cette dissolution de l'Etat, cette dissolution qui, n'en doutons pas, s'étendra de plus en plus à la métropole.

Mais un gouvernement solide, interprète authentique de la volonté du pays, serait respecté, et finalement obéi même par beaucoup de ceux qui rêvent aujourd'hui d'aventures et de rébellion.

Il est possible de bâtir une république moderne.

• *Je me déclare prêt à discuter avec tous ceux que cela angoisse.*

Je conclus sur ce point, sur l'Algérie. La paix en Algérie est une nécessité impérative et préalable pour que ce soit permise la renaissance d'une vie politique saine et indépendante en France. Dans le cadre de la rénovation politique, l'Algérie devra donc faire l'objet des décisions prioritaires du gouvernement intérimaire. Si l'opinion le soutient dans son combat, le règlement pourra intervenir rapidement et il en résultera aussi une brusque décongestion de la situation politique du pays.

Mais il y a une seconde nécessité, de caractère préalable aussi, et qui devra être affrontée en même temps : il faudra préparer pour la France un régime normal et efficace qui assurera au pays le moyen d'orienter lui-même désormais sa politique et d'arrêter souverainement les solutions à apporter aux difficultés, au dedans comme au dehors.

Ce que la IVe République n'a pas su faire — c'est bien pourquoi il faut en éviter coûte que coûte une réédition, — ce que la Ve République n'a pas su faire non plus, nous devons le réaliser enfin. Il n'y aura pas demain d'effort national de longue haleine dans ce pays, même la guerre d'Algérie terminée, sans un Etat, un Etat dynamique et juste, c'est-à-dire expression d'un peuple tout entier attaché à bâtir son destin. Il n'y aura pas de croissance économique plus soutenue, pas de politique agricole à long terme, pas de réforme des structures sociales, pas de démocratisation de l'enseignement sans un Etat rénové. L'heure est venue de réunir tous ceux qui veulent hâter le processus qui nous donnera enfin ces chances.

Le gouvernement de transition devra donc, dans le même délai de deux mois, saisir le pays de propositions précises pour la réforme de ses institutions. Il est possible de bâtir une république moderne, dans laquelle l'exécutif, parce qu'il reste fidèle à son origine démocratique, jouit d'une autorité, d'un pouvoir dont il a cruellement manqué en France dans le passé, alors que d'autres pays ont su choisir des institutions démocratiques efficaces ; nous pourrons nous inspirer de leur exemple.

Il n'est pas vrai que les Français soient plus difficiles à gouverner que d'autres, mais à une condition : qu'ils soient honnêtement informés, avertis ; qu'ils soient associés à l'action et que leur volonté ne soit pas continuellement ignorée ou bafouée par ceux qui gouvernent.

C'est intentionnellement d'ailleurs que je n'entre aujourd'hui dans les détails pas plus sur les procédures et les modalités selon lesquelles les républicains de ce pays peuvent se mettre ensemble au travail le plus vite possible sur ces thèmes, que sur ce que devraient être à mon avis les futures institutions de la France et les moyens par lesquels les forces vives de la nation, le monde des travailleurs et des producteurs, pourraient y trouver une participation plus efficace que par le passé.

J'ai naturellement beaucoup réfléchi sur ces points. Je me déclare prêt à en discuter avec tous ceux que cela intéresse ou préoccupe. Je suis persuadé que la coopération, sous le contrôle de l'opinion publique, des hommes de bonne volonté auxquels je fais appel doit permettre l'effort nécessaire. Mais ce n'est ni le jour ni le lieu pour étudier les modalités et pour entamer des dialogues, car les événements vont vite et nous ne pouvons pas dès maintenant prévoir avec exactitude les circonstances et ce qu'elles exigeront, le jour venu.

D'autre part, parce que je souhaite confronter et concilier mes préférences personnelles avec celles que d'autres hommes ou groupes d'hommes voudront mettre en avant, il serait prématuré de faire aujourd'hui des suggestions trop détaillées. L'essentiel, c'est que l'on accepte les principes fondamentaux et simples que j'ai suggérés, parce qu'ils justifient et légitiment la coopération entre hommes de bonne volonté, entre patriotes également angoissés par l'avenir de leur pays.

Syndicalistes, universitaires, militants, officiers, élus, professionnels ou politiques, journalistes, fonctionnaires, jeunes, tous peuvent et doivent participer à l'élaboration des propositions qui prépareront le travail du gouvernement provisoire de demain.

A personne je ne demande de renoncer à des convictions sincères, aux exigences de sa conscience, et bien sûr je ne renonce à aucune des miennes. Mais je ressens intensément dans cet instant où nous sommes, où il n'est pas encore trop tard, la nécessité de tout faire pour que nous sortions vite, très vite, des impasses et pour que nous puissions enfin aborder les vrais problèmes, les problèmes permanents du pays, ceux de l'avenir.

La France, j'en suis sûr, ne restera plus longtemps spectatrice passive de son destin. A un certain moment, qui est sans doute prochain car les premiers signes apparaissent déjà, l'apathie et le scepticisme disparaîtront. Mais si le réveil est certain, il pourrait, par malheur, venir trop tard. Il pourrait venir de l'affreuse mobilisation qu'imposerait la guerre civile. Il pourrait venir dans le déchaînement même des violences n'offrant alors que le choix entre ces excès opposés qui s'engendrent mutuellement, dans la ruine globale de la nation que l'on se disputerait. Mais ce réveil, il peut venir aussi d'une volonté lucide enfin dressée d'éviter le malheur à la France et de ramener les factions à leur importance, qui serait vite insignifiante en face d'une nation qui se serait reprise.

Les rapprochements qu'exige le salut du pays.

La démocratie exige que chaque homme et chaque femme de France sente aujourd'hui que lui incombe une part dans la responsabilité du pays. Que chacun sente qu'il est vraiment trop bête de laisser ce pays, avec ses chances magnifiques de prospérité matérielle et de grandeur morale, devenir le champ clos de luttes d'un autre âge; bête, criminellement bête; il n'est pas d'autre mot au regard de l'avenir, et de ce que nous devons à nos enfants.

Partout désormais, dans les partis, dans l'administration, dans les organisations syndicales et professionnelles, les préoccupations doivent dépasser le cercle qui les limite normalement. Partout on doit œuvrer pour mettre un terme aux errements et aux faiblesses actuels. Devant l'éventualité d'un chaos très proche, la volonté nationale doit resurgir. De partout doit venir la revendication d'un Etat rénové et démocratique sans lequel il n'existe pas de réconciliation, pas d'unité, pas de communauté nationale.

En résumé, je m'adresse à tous ceux qui prennent conscience des périls dont nous sommes menacés pour qu'ils les devancent en préparant dès maintenant la transition vers une situation politique assainie.

Un gouvernement provisoire de deux mois, expression de l'impatience de l'opinion, peut reprendre et conclure la négociation algérienne d'une part et d'autre part proposer au pays les bases d'une constitution moderne et démocratique. Pour exiger une pareille procédure, les patriotes, quelles qu'aient été leurs positions antérieures, doivent s'unir par un pacte simple, clair, ouvert à tous ceux qui mettent leur pays au-dessus de leur fanatisme.

Je veux, pour ce qui me concerne, prendre ma place dans cet effort urgent et collectif pour le renouveau national. A partir du milieu du mois prochain, je me rendrai dans un certain nombre de villes et de départements, et je mettrai à la disposition de tous ceux qui désireront discuter de ces problèmes avec moi, avancer des suggestions et contribuer d'une manière ou d'une autre aux confrontations et aux rapprochements qu'exige maintenant le salut du pays.

(Dambler.)

A TAILLE BASSE (3) OU « LISERON » (4).

l'intérieur, les genoux se devinent, les ceintures réapparaissent.

quête sur le sujet vous livre ses conclusions.

CE QU'IL Y A DE CERTAIN :

● La jupe 1962 n'est pas droite. Elle est en forme, à plis (plus Chanel, s'il vous plaît), à nervures, à godets vliselinés, à panneaux. Tout, en somme, sauf droite.

● Elle convient à toutes les femmes si elle a une ampleur mesurée, partant des hanches. Elle est interdite aux femmes petites lorsqu'elle est très ample ou à ampleur basse (pour la même raison que les redingotes cintrées : elle raccourcit).

● La longueur est inchangée par rapport à l'année dernière. On devine les genoux.

● La flanelle grise et de couleur, le shetland uni ou à dessins demeurent les tissus les plus employés. Si vous les choisissez de bonne qualité, il n'est pas nécessaire de les doubler, mais indispensable, en revanche, de porter un jupon droit dessous.

CE QU'IL Y A DE PROBABLE :

● Les bretelles et la taille basse volées aux pantalons de cet été resteront réservées aux juniors et très jeunes femmes.

● Les pull-overs et les chemisiers (les premiers sous les seconds) commenceront à se porter dans la jupe et peut-être même les ceintures serrées referont-elles leur apparition ?

Vu à Paris :

● A pli creux devant et derrière. Shetland pied-de-poule fondu (à dominante rose, beige, vert ou bleu). Coulants et ceintures : 75 NF (*Petite boutique des coordonnées au Printemps*). (Photo n° 2.)

● A trois panneaux évasés et trois coutures surpiquées. Flanelle (gris, rouge, vert beige). Se fait aux mesures : 79 NF. (*Florence, 14, avenue Victor-Hugo.*)

● A taille basse ceinturée, quatre coutures surpiquées. Gros lainage. Tous coloris (sur échantillon et aux mesures) : 80 NF. (*L'Atelier, 1, cité du Retiro*). (Photo n° 3.)

● En forme de liseron à quatre coutures. Fin shetland (beige, marron, vert, noir) : 120 NF aux mesures (*Henriette Ithurbide, 6, rue du 29-Juillet*). (Photo n° 4.)

● A nervures surpiquées, en lainage à fins chevrons (beige, marron, vert aux mesures) : 158 NF (*Au Colombier, 19, rue du Vieux-Colombier*). (Photo n° 1.)

● A tranches évasées du bas et ampleur tourbillonnante (en shetland rouge, vert, marron) aux mesures : 166 NF (*Yolande Claudie, 2, rue Franklin*).

MAISON

Le jour où le froid viendra

● ***Radiateurs, poêles, ou réchauds, tout dépend du combustible.***

LES maîtresses de maison qui ne veulent pas se retrouver, un triste soir, grelottantes et démunies dans une maison sans feu, doivent dès maintenant songer à leurs problèmes de chauffage. Octobre ne tiendra pas éternellement les promesses de septembre.

Pour celles qui bénéficient d'un chauffage collectif, il suffit de trouver un appareil d'appoint, qui permettra d'attendre la mise en service de la chaudière de l'immeuble. Pour les autres, s'il est trop tard pour envisager l'installation du chauffage central individuel, il est encore temps, en revanche, de réviser ou d'installer poêles et radiateurs.

Voici ce qu'il faut savoir à propos de chaque combustible, et des appareils les plus récemment mis au point pour leur utilisation.

L'ÉLECTRICITÉ : c'est le combustible idéal. Aucune manipulation, sécurité et propreté parfaites, réglage commode, approvisionnement sans problèmes.

→

LORÈNE
COLLECTION D'AUTOMNE
66, AV. VICTOR HUGO
PARIS
PAS. 43-33

Se parfumer

UN ART QUI S'APPREND

(suite)

Première leçon. - Votre premier pas dans l'art de se parfumer, votre mère vous l'a fait faire il y a longtemps, avant même votre véritable premier pas.

Bien sûr il s'agit des eaux de Cologne. WORTH a décidé de faciliter votre apprentissage puisqu'il vous propose pour cette première leçon une formule simple qui va insensiblement vous familiariser avec le monde des parfums.

IL Y A « EAU DE COLOGNE »...

Rappelons d'abord que WORTH fabrique une eau de Cologne très fraîche aux essences naturelles à 90° et une eau de Lavande également à 90° qui ont leurs places sur toutes les tables de toilette.

... ET EAU DE COLOGNE !... »

C'est par les eaux de Cologne « parfumées » que commencera votre véritable initiation. Les utiliser rationnellement permet de découvrir (sans faire de folie) quel parfum vous convient le mieux. Elles existent dans toute la gamme des parfums WORTH : *JE REVIENS, VERS TOI, DANS LA NUIT, IMPRUDENCE, REQUETE.*

Elles sont présentées dans des flacons élégants et originaux : le flacon boule constellé d'étoiles (19 NF) et les flacons plats, grands et petits (de 9 NF à 87 NF). (A suivre)

Trois déménagements valent un incendie...

dit-on. C'est possible mais non prouvé. Au contraire, un déménagement peut et doit être l'occasion de sauvegarder ce réel capital que représentent aujourd'hui vos tapis et vos moquettes. Un tapis de prix voit souvent sa durée et sa valeur réduites de moitié faute d'avoir été nettoyé et dépoussiéré régulièrement et à fond. Qu'arrive-t-il en effet ? La poussière se loge dans la laine d'où l'aspirateur est impuissant à la déloger complètement. Cette poussière acide ronge la laine, la décolore. Et s'il y a la moindre tache, les mites s'y mettent et dévorent les tapis. Profitez de votre déménagement pour « assurer beauté et longue vie à vos tapis ». Consultez votre tapissier, votre maison de tapis, votre décorateur ou tout magasin porteur du label :

SYNDICAT DES BATTEURS DE TAPIS

Enlèvement et livraison à domicile.

VODÈS

le fourreur de la Parisienne

24, RUE JEAN MERMOZ

PARIS

VISONS

ASTRAKANS

CASTORS

Renseignements sur demande

ESSAYAGE EN PROVINCE

CONDITIONS DE PAIEMENT

Camping Gaz International

présente

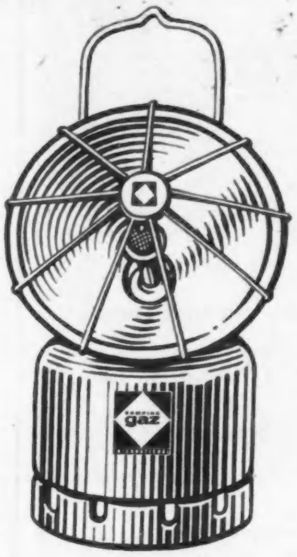
BABY-R

nouveau radiateur portatif au butane.

Chauffage par radiations infrarouges sans flamme extérieure.

Il se monte sur tous les réservoirs Camping Gaz (l'heure de chauffage : 0,12 NF), 50.000 points de vente en France et à l'étranger : distributeurs Butagaz, Articles de sport, Grands Magasins.

Un vrai chauffage d'appoint pour 39,50 NF (sans réservoir).



qui dit mieux !

skip

FAIT SPÉCIALEMENT POUR TOUTES LES MACHINES A LAVER. Grâce à la "mousse dosée" de Skip, votre machine ne déborde plus... jamais encrassée, elle tourne rond ; votre linge, lavé fil à fil, sans écume, sans dépôt, SE RINCE TOUT SEUL : il est propre et souple... comme vous l'aimez ! SKIP MOUSSE PEU POUR LAVER MIEUX.

En vente partout.

KP - 167-226/2

→

Parfaite pour le chauffage d'appoint, l'électricité peut également être utilisée d'une façon continue, à condition de posséder un appareil à accumulation de chaleur.

Son seul inconvénient : un prix de revient élevé, même si l'on bénéficie, comme c'est le cas la plupart du temps, de la 3e tranche des tarifs appliqués par l'E.D.F. A Paris, le prix du kilowatt varie de 0,33 NF pour la 1re tranche à 0,72 NF pour la 3e. Un appareil à accumulation consomme 24 kW/h maximum.

Mobile et plat

Si vous achetez un radiateur électrique, choisissez un appareil à bi-tension qui peut convenir au 110 et au 220 V.

Derniers modèles :

- Un radiateur grand comme un poste de radio, qui se pose ou s'accroche. Son souffleur à double turbine lui donne un rendement très important. Il s'arrête automatiquement lorsque la température souhaitée est atteinte. (*Turbo* 61, 125 *NF.*) (1)
- Un radiateur mobile, qui chauffe de loin (en s'approchant, on ne sent aucune chaleur), et est muni d'une lampe-témoin qui s'allume lorsque la température désirée est atteinte. (*Radial*, 439,50 *NF.*)

Si vous avez besoin de renseignements concernant votre installation, vous pourrez les obtenir au bureau E.D.F. de votre quartier ou en téléphonant à EUR. 59.99.

Le gaz de ville : presque les mêmes qualités que l'électricité : facilité d'approvisionnement, propreté, réglage facile, chauffage instantané. Il a aussi le même gros défaut : un prix de revient élevé. (Tarif dégressif : Binôme B0, 44,88 NF de 420 à 1.050 m3 (prix forfaitaire plus 7,30 NF par thermie). Binôme B1,

Le charbon :
Economique mais salissant.

143,40 NF au-dessus de 1.050 m3, plus 5,10 NF par thermie. Consommation moyenne d'un appareil chauffant 100 m3, de 1.350 à 1.650 m3 pour 180 jours, soit 2 à 3.000 millithermies. En outre, il nécessite une installation préalable (cheminées, conduits d'évacuation ou ventouse [2]), et un contrôle régulier.

(1) Tous les modèles cités sont en vente au B.H.V. ou dans les magasins spécialisés.

(2) La ventouse, incorporée à certains appareils, supprime le conduit d'évacuation, mais doit s'encastrer dans la maçonnerie. L'autorisation du propriétaire est donc nécessaire.

Le pétrole :
Economique mais dangereux.

Le gaz butane permet d'atteindre un prix plus raisonnable (une bouteille coûte 11,50 NF et dure 80 heures minimum). Mobile, avec bouteille incorporée, le radiateur à gaz butane ne nécessite aucun conduit d'évacuation. Il est cependant à déconseiller dans une chambre d'enfants.

Derniers modèles :

- Un radiateur à convection, thermostat incorporé, qui permet l'évacuation des gaz brûlés par l'arrière ou les côtés ; cela facilite le raccordement à la cheminée. (*Francolam, 595 NF pour* 150 *m3.*)
- Un petit modèle où la chaleur est diffusée par des déflecteurs portés au rouge. Chauffe rapidement une petite pièce ou une salle de bains. Fonctionne au gaz de ville, au gaz naturel ou au butane. (*Godin* 71, 650 *NF.*)
- Un radiateur mobile avec contrôle permanent de l'atmosphère. Si l'air ne répond plus aux besoins normaux, ou si la veilleuse s'éteint accidentellement, il s'arrête automatiquement. (*Rolgaz Briffaut*, 169 *NF, pour* 75 *m3.*)
- Au gaz butane, un modèle avec bouteille incorporée, et dispositif de contrôle atmosphérique. (*Cyclone Auer*, 349 *NF.*)
- Un appareil à catalyse par oxydation lente du gaz, avec thermostat spécial, et dispositif de préchauffage électrique. Le dégagement de gaz carbonique est insignifiant, et la consommation très réduite. Pour un chauffage d'appoint. Tous gaz. (*Catalor*, 550 *NF, le modèle pour* 3 000 *calories.*)

Renseignements : au bureau Gaz de France de votre quartier, ou à EUR. 59-99.

Tirage parfait

Le mazout : il chauffe agréablement, et d'une façon très souple. Il a également l'avantage majeur d'être économique. (Un poêle chauffant 200 m3 consomme un demi-litre à l'heure. 100 l coûtent moins de 200 NF.) Ses inconvénients : il nécessite une cheminée à tirage parfait. L'appareil doit être périodiquement nettoyé. S'il est haut, son remplissage peut être pénible. Enfin, malgré les perfectionnements apportés, ce combustible dégage encore une légère odeur.

Derniers modèles :

- Un poêle pourvu d'un système de pompe, qui supprime la corvée du remplissage. Un pot brûleur pivotant facilite la mise en température immédiate. Réglage automatique de l'arrivée d'air. (*Saturn, pompe incorporée*, 700 *NF.*)
- Un poêle avec brûleur à trois couronnes, assurant une gazéification intégrale. Allumage par starter, réglage

→

Les 20 ans se rebiffent contre l'ameublement fonctionnel : ils lui reprochent sa froideur, et lui préfèrent un mobilier d'inspiration plus chaleureuse, plus « vivante ». Ils recherchent les mélanges de styles, de couleurs, de matériaux, et veulent humaniser l'ambiance dans laquelle ils vivent. L'Exposition Maîtrise 20 Ans (Galeries Lafayette, 4e étage) vous permettra de comprendre pourquoi ils ont raison.

Communiqué.

automatique de l'arrivée d'air. (*Supra Oranier*, 634 *NF*.)

● On trouve maintenant dans le commerce des pompes de remplissage qui peuvent s'adapter à un modèle ancien. (*Copomatic*, 66 *NF*.)

Renseignements : au Centre du Mazout, 51, bd de Courcelles, Paris, WAG. 49.24.

LE CHARBON : le plus classique des combustibles. Il assure un chauffage agréable et régulier ; il est économique : un poêle à feu continu, chauffant une pièce de dimensions moyennes, revient à environ 200 NF pour 180 jours de chauffage. Ses inconvénients sont également classiques : approvisionnement pénible (surtout si l'on habite au sixième étage d'un immeuble sans monte-charge), manipulations salissantes. A noter que certains charbonniers livrent maintenant en sacs de papier fort ou en jerricans.

DERNIERS MODÈLES :

● Un poêle à radiation et convection (assis devant l'appareil, on se chauffe également le dos). Thermostat d'ambiance. Réglage par manette unique. (*Arthur Martin*, 545 *NF, pour* 215 *m3*.)

● Un modèle combiné cuisinière-chauffage central-eau chaude, alimentant jusqu'à six radiateurs. Pour un petit appartement ou une maison de campagne. (*Ladiv* 3 *fonctions*, 1 000 *NF*.)

Renseignements : Centre d'Information du Charbon, 11, avenue Delcassé, ELY. 74.76.

LE PÉTROLE, L'ESSENCE, L'ALCOOL DÉNATURÉ : ont le même emploi : dans un petit poêle mobile ; le même avantage : un prix de revient assez bas (de 0,80 à 0,95 NF le litre ; un appareil consomme environ un quart de litre à l'heure), et les mêmes inconvénients : une légère odeur, et, surtout, les risques de brûlure ou d'incendie, si l'on renverse l'appareil (ce qui en interdit l'usage dans un lieu où vivent des enfants).

Aucun modèle nouveau.

Renseignements : à la Fédération des dénatureurs d'alcool, 60, rue Pierre-Charron, ELY. 21.19.

LE BOIS : il sent bon, il chauffe bien, il est peu coûteux, surtout à la campagne ; c'est le chauffage d'appoint le plus esthétique, si l'on possède une bonne cheminée. Il peut également alimenter un poêle à feu continu, mais dans ce cas, attention : avez-vous la place suffisante pour constituer un stock important ?

DERNIER MODÈLE :

● Un feu continu, vieillot et charmant, en tôle noire décorée de lys, qui peut chauffer un atelier, une salle de séjour rustique ou un grand vestibule. (*470 NF. Modèle B.H.V.*)

Enfin, Madame Express vous donne un dernier conseil : choisissez toujours un modèle portant l'estampille NF (3) Charbon, NF Mazout, NF Gaz, ou NF Use Appel (pour les appareils électriques). Ce label garantit la bonne qualité des appareils.

(3) Signifie dans ce cas : Normes Françaises.

LE BOIS :
Economique, mais difficile à stocker.

DANGER

Les fous au volant

● ***Certains psychiatres assimilent les accidents involontaires à la criminalité volontaire.***

— C'est l'homme responsable pour plus de 80 % des accidents de la circulation qui doit être l'objet d'une étude aussi complète que possible.

Cette phrase est extraite d'une conférence du professeur G. Heuyer, de Paris : « Les accidents de la route, point de vue d'un psychiatre », qui vient d'être publiée avec d'autres communications sur des thèmes analogues dans un ouvrage intitulé : « La psychologie des accidents », sous la direction de trois des plus éminents représentants de la Société Française de Médecine Psychosomatique, les docteurs P. Aboulker, J. Chertok, M. Sapir.

L'étude à laquelle le professeur Heuyer, éminent psychiatre, fait allusion ne doit pas se borner comme c'était le cas jusqu'ici au domaine strictement organique (étude de la vision, des réflexes, etc.), mais être complétée par des examens psychiatriques. Selon les spécialistes, la plupart des accidents, en effet, seraient imputables à des causes d'ordre psychologique tenant à la nature profonde du sujet.

Tendance à la malignité

Certes, l'alcool, les drogues (amphétamines : doping, méprobamates : tranquillisants) jouent un rôle nocif en perturbant les fonctions psychomotrices, mais il y a souvent à l'origine un déséquilibre qui pousse à boire ou à se droguer. C'est ce déséquilibre qu'il faut dépister, car c'est lui le fauteur d'accidents : par exemple l'hyperémotivité peut aboutir soit à des réactions impulsives non contrôlées, soit à une sidération (1) catastrophique.

Parmi les déséquilibres psychiques constitutionnels qui prédisposent à des troubles habituels du comportement, deux surtout sont générateurs d'accidents : les dispositions paranoïaques et les tendances à la malignité. Les premières entraînent par exemple le refus pour l'automobiliste de rester en seconde position, ce qui l'amène à effectuer des dépassements dangereux, ou le refus de se laisser doubler, ce qui le conduit à des accélérations spectaculaires.

Leur tendance à faire du mal pousse les représentants de la seconde catégorie à enfreindre les règles qui permettent la vie communautaire pour beaucoup de ceux-ci, en tant qu'automobilistes, « l'autre », sous l'aspect du conducteur est l'ennemi qu'il faut gêner, et, s'il résiste, abattre.

Connus des tribunaux

Une enquête a été faite aux U.S.A. en 1949 sur un groupe de chauffeurs professionnels ayant eu plus de quatre accidents. Ces sujets comparés à d'autres individus, pris dans des groupes différents, se caractérisaient par une hostilité manifeste, dès l'enfance, vis-à-vis de toute autorité. Ils se révélaient agressifs. Ils rentraient dans le groupe des déséquilibrés, instables, plus ou moins pervers, en tout cas asociaux.

Philippe Gravel, auteur d'une étude sur la psychologie du mauvais conducteur, cite une autre enquête dont les résultats confirment ceux de la précédente :

● 66 % des conducteurs accidentés sont connus d'un ou plusieurs services (sociaux ou hospitaliers) contre 9 % des autres.

● 96 % des accidentés sont connus au crédit municipal contre 6 % des autres.

● 14 % des accidentés sont soignés pour maladie vénérienne contre 0 % des autres.

● 34 % des accidentés sont connus des tribunaux (en dehors des affaires de circulation) contre 1 % des autres.

Ces chiffres sont démonstratifs. Ils assimilent, selon les spécialistes, les accidents dits involontaires à la criminalité volontaire.

Est-il nécessaire de faire intervenir, se demande le professeur Heuyer, les notions psychanalytiques de culpabilité, de frustrations pour expliquer le comportement d'un automobiliste qui

(1) Sidération : blocage des réflexes qui prive le sujet de réactions face à un obstacle.

→

MOQUETTES - VOILAGES
TISSUS et
TOUT CE QUI CONCERNE
L'AMEUBLEMENT
* Installation d'appartements
* Confection et pose de rideaux, voilages
* Pose de tringles
* Devis et conseils gratuits
Un spécialiste vous attend à TEXTILAM
Magasins ouverts du lundi au samedi
de 9 heures à 19 heures sans interruption
Conditions spéciales aux lecteurs de « L'Express »
TEXTILAM
NOUVELLE DIRECTION
3, rue Richelieu (à 20 m. du Th. Français)
RIC. 00-45

PAIN
le plus formidable chauffage mobile du monde.
Fonctionnant au butane, il est muni en grande exclusivité pour la France du merveilleux **panneau radiant Schwank**, triomphe de l'**Infra-rouge total**, et reproduit réellement :
- à toute heure
- à la minute
- à l'endroit choisi, la chaleur intense, saine, rayonnante du Soleil de vos Vacances.
Documentation sur demande :
S. A. V. A. M. - Lipsheim - Bas-Rhin
Magasin d'exposition :
42, boulevard Richard-Lenoir - PARIS (XI°)

SIPEP-SINCLAIR
gaine
Anticellulite
du docteur Edw. Pyllers
avec le procédé breveté P.55
Vente dans les bonnes maisons ou écrivez :
Dr Edw. PYLLERS, Service EX. 49, rue Réaumur
PARIS 3e - TURbigo 25-69 qui vous communiquera
l'adresse du dépositaire le plus proche
la seule au monde !
PYL

→ provoque ou subit un accident ? Il est certain que beaucoup des envies de « foncer » correspondent à des pulsions agressives et sadiques enfouies dans l'inconscient. Le psychanalyste René Meld, raconte que certains de ses clients en cours de traitement psychothérapique ont pleine conscience de la montée agressive qui se fait en eux dès qu'ils sont au volant. L'un raconte qu'il a envie de conduire en zigzag pour rattraper les piétons « comme des lapins », sans en rater aucun.

Un autre se rend compte qu'il est tellement exaspéré au moment de ralentir à un passage clouté que son vrai désir serait, alors, de foncer dans le tas.

Tuer ou se tuer

Sans en arriver à ces cas un peu extrêmes, il est des états beaucoup plus courants qui ne laissent pas d'être également dangereux. Les déprimés légers (ils sont légion) en phase dépressive se « laissent aller ». Pour peu qu'ils soient sous tranquillisant, ils auront d'autant plus de chance de tuer ou de se tuer. A l'autre pôle, le simple « excité » négligera parfois de prendre les précautions les plus élémentaires de la conduite.

Tout ceci est à la fois fort intéressant et fort inquiétant. Car enfin quels enseignements peut-on en tirer sur le plan pratique de la prévention des accidents ? Faut-il envisager de ne laisser conduire que les personnes parfaitement équilibrées sur le plan psychique ? (encore faudrait-il posséder les critères, pour l'instant mal définis, de l'équilibre en ce domaine). Comment pourra-t-on déceler rapidement avant le permis ces déséquilibres psychiques quand on sait combien long et délicat est le moindre examen psychologique ?

Quel argument donnera-t-on à ceux qui ne satisferont pas à cet examen pour leur interdire le volant ? Et que leur offrira-t-on en échange de cette frustration, si, précisément la conduite automobile compense, comme beaucoup de psychologues l'ont démontré, certains troubles de leur personnalité ? Le problème ne semble pas près d'être résolu, pas plus d'ailleurs que le problème plus général de l'hygiène mentale préventive auquel il se rattache. S'il est passionnant de le soulever en ce qui concerne le point particulier des accidents de la circulation qui sont en passe de devenir un des fléaux les plus meurtriers, sa solution pratique ne semble pas pour demain. Au moins chaque conducteur peut-il essayer de prendre, en toute bonne foi, la mesure exacte de ses nerfs et de son équilibre personnel.

- **A voir**
- **A écouter**
- **A savoir**

(Voir page 50)

(Archives.)

LES DEUX JOUEURS DE MARIENBAD.
Un lion d'or, et une idée fixe.

PASSE-TEMPS

Le jeu de Marienbad :

● ***Il suffit de 16 allumettes et d'un polytechnicien...***

LE film d'Alain Resnais, qui a reçu le Lion d'Or au Festival de Venise va sortir ces jours-ci à Paris. Madame Express a eu l'occasion d'assister à une projection privée, et elle en est ressortie avec une idée fixe (1). Jusqu'à une heure du matin, elle a joué avec des amis au « jeu de Marienbad ».

Un matériel limité

Dans le film, à plusieurs reprises, les deux protagonistes de l'histoire s'affrontent dans une partie pleine de silences et de sous-entendus. Il est certain que chaque spectateur deviendra, cet automne, un joueur de Marienbad. Voici la règle de ce jeu. Essayez. A moins d'un miracle, vous y passerez plusieurs heures dans les semaines qui viennent.

❶ Joueurs : 2.

❷ Matériel : 16 éléments faciles à manipuler : allumettes, jetons, morceaux de sucre, peu importe (nous parlerons d'allumettes pour faciliter la compréhension).

❸ Disposer sur une table, les unes sous les autres :

- 1 rangée de 7 allumettes ;
- 1 rangée de 5 allumettes ;
- 1 rangée de 3 allumettes ;
- 1 rangée avec une seule allumette.

(Voir photo page I.)

❹ Chaque joueur, à son tour de jouer, a le droit de retirer autant d'allumettes qu'il le désire, *mais dans une seule rangée à la fois.* Le joueur perdant est celui qui ramasse la dernière allumette.

A première vue c'est simple. Mais prenons un exemple pour mieux saisir toute la subtilité de la chose.

Un exemple

S'il reste deux rangées de deux allumettes, le joueur qui se trouve face à cette situation est sûr de perdre. Pourquoi ?

a) S'il retire une rangée, son adversaire enlève une des deux allumettes restantes : il en reste une ;

b) S'il retire une seule allumette d'une rangée, son adversaire enlève l'autre rangée de 2 allumettes, reste une... C.Q.F.D.

Il y a ainsi mille pièges subtils, que l'on découvre peu à peu. Il paraît que ce jeu est fondé sur le principe de la numération binaire (2). Nous n'en doutons pas !

Un bon conseil : si vous avez un polytechnicien dans votre entourage, demandez-lui le « truc », il est paraît-il infaillible (3).

(1) Il ne s'agit pas d'un jugement de valeur sur le film. Ce sujet étant du domaine de Morvan Lebesque.

(2) *Dixit* « L'Express » du 7 septembre.

(3) Madame Express sera reconnaissante au lecteur qui le lui indiquera.

Ce cahier de Madame Express
a été réalisé par
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Arlette Royer, Rosie Maurel, Marie-Louise Pittors, Suzanne et Henriette.
Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.
(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

« LE COURS D'ASSAS »
76, rue d'Assas - PARIS (6e)
(Face au Luxembourg)
BAB. 49-01 LIT. 30-18
organise des cours en très petits effectifs dirigés vers des débouchés **utiles :**
Première-/Philo- avec options : Interprétariat - Relations publiques - Psychologie - Journalisme.
I. D. E. S. : cours en très petits effectifs pour la préparation aux concours de **HEC** - Ecole Supérieure de Commerce H.E.C. - J/F.
Directeur : Denis Huisman

ÉCONOMIE

Le S.M.I.G. des paysans

● *Le gouvernement a augmenté le prix du lait, comme le voulaient les agriculteurs. Mais, dit Michel Bosquet, on aurait mieux fait de créer un office du lait.*

« *LE gouvernement a encore besoin des agriculteurs, ne serait-ce que pour défendre la pseudo-République.* »

Deux jours après que Marcel Bruel, secrétaire général de la F.N.S.E.A., eut prononcé ces paroles, le gouvernement faisait aux agriculteurs une concession empoisonnée : il leur donna entière satisfaction sur le prix du lait, fixé la semaine dernière à 0,38 NF au lieu de 0,365 NF.

Cette concession devait apporter un apaisement et un mieux-être immédiat au million et demi de producteurs de lait français, parmi lesquels se trouve une grande masse (600.000) de petits paysans pauvres. Pour ceux-ci, qui exploitent moins de dix hectares et moins de cinq vaches, la vente du lait représente la ressource essentielle du ménage.

Un relèvement du prix du lait est ainsi pour les petits paysans ce qu'est un relèvement du S.M.I.G. pour les petits salariés. En apparence, c'est une mesure sociale par excellence. Mais, en réalité, il en va autrement.

Le gros exploitant normand, avec sa centaine de vaches sur soixante hectares, tire au moins 4.000 litres de lait par an de chacune de ses bêtes. Le dernier relèvement du prix lui procurera, en année pleine, un supplément de ressources de 6.000 NF. Grâce à quoi il pourra améliorer encore sa productivité, abaisser ses prix de revient, racheter peut-être des terres voisines.

Le petit exploitant du Centre ou du Sud-Ouest, en revanche, avec quatre vaches sur cinq hectares de prés maigres, tire 1.800 litres de lait par an (et souvent moins) de chacune de ses bêtes. Pour lui, le relèvement du prix du lait se traduira, en année pleine, par une rentrée supplémentaire de 108 NF, soit à peu près 8 NF de plus pour chacun des cinq mois de l'hiver. De quoi acheter quelques conserves et, peut-être, des souliers à l'un des enfants.

Ainsi, le relèvement uniforme du prix du lait non seulement ne permettra pas aux petites exploitations de devenir viables ; il accentuera au contraire le retard des petits sur les grands, tout en incitant ces derniers — qui seuls en ont les moyens — à développer encore une production déjà largement excédentaire tant en France que dans l'ensemble de l'Europe des Six (1).

Les jeunes

Ce résultat peu brillant sera obtenu en échange d'une dépense supplémentaire de 34 milliards d'anciens francs en année pleine, de la part des acheteurs de lait. La même somme aurait pu financer 100.000 bourses pour fils ou filles d'agriculteurs ; ou 34.000 prêts d'un million à des individus ou des groupes ; ou encore une aide conditionnelle ou une retraite supplémentaire de 50 NF par mois aux 600.000 exploitants marginaux qui en ont réellement besoin.

Il est vrai que ce genre de mesures est difficilement compatible avec une économie libérale, qu'il suppose la création d'un office du lait, ainsi qu'un encadrement agronomique, économique, zootechnique, scolaire, coopératif que la France ne possède pas encore. Or il est la condition d'une politique agricole. C'est pourquoi, à la différence des gros exploitants et agrariens, les jeunes paysans ne se font plus guère d'illusions sur l'efficacité d'une politique des prix ; c'est une politique agricole qu'ils réclament ; et ils vont jusqu'à remettre en question le principe de la propriété terrienne.

Ces jeunes, guère apaisés par la hausse du lait, se sont au contraire émus de ce que le gouvernement, pour des raisons idéologiques et politiques, refuse d'accorder aux sociétés d'aménagement foncier les pouvoirs très étendus que les jeunes paysans réclamaient.

Un nouveau servage

L'évolution de cette avant-garde se trouve assez bien reflétée dans le dernier numéro, consacré à « l'Intégration », de l'excellente revue « Paysans » (2). On y trouve affirmé que « *l'exploitation individuelle est morte* » ; que « *la liberté du producteur isolé est une utopie* » ; que le passage de l'agriculture artisanale à l'agriculture industrielle, avec division du travail sur de grands ensembles et avec installations collectives (720 vaches par exploitation laitière, 240 vaches par salle de traite sont citées comme un optimum), est inévitable. Et qu'il n'y a pour les petits paysans d'autre alternative que celle-ci : ou bien la mise en commun, la « collectivisation » volontaire de leur travail et de leur production, au sein de coopératives armées pour faire respecter la discipline de groupe ; ou bien le passage de l'agriculture sous le contrôle du grand capitalisme agraire et de firmes industrielles imposant aux exploitants un nouveau servage.

Bien que ce soit l'un ou l'autre, tous ne pourront être sauvés. Le nouveau ministre de l'Agriculture, M. Pisani, l'affirmait lui-même lorsqu'il était sénateur : « *Nous n'avons pas le droit*, disait-il, *au nom du respect monstrueux que nous vouons à ce qui est petit, de maintenir en esclavage des familles dans des exploitations qui ne pourront jamais les nourrir.* »

Il reste à voir si le nouveau prix du lait, beaucoup trop haut pour pouvoir être durable, est une mesure dilatoire, en attendant une vraie politique agricole, ou une mesure traduisant l'embarras gouvernemental face à l'impatience paysanne.

M. B.

(1) La France a 60.000 tonnes de beurre en stock (plus de trois mois de consommation) et aura dépensé cette année 60 milliards d'anciens francs pour soutenir le prix des produits laitiers.

(2) « Paysans », n° 31, 14, rue Saint-Benoît, Paris (6e).

(A.D.P.)

PANNEAUX REVENDICATIFS EN NORMANDIE.
34 milliards = 34.000 prêts d'un million.

SCIENCE

L'aube du fantastique

● *A Bruxelles, des savants du monde entier ont posé beaucoup de questions absurdes. C'est bon signe : les réponses ne sont pas loin.*

NOUS vivons en ce moment des années « tournantes » destinées sans doute à promouvoir une nouvelle civilisation. Celle-ci nous offrira un cadre où nos notions traditionnelles n'auront plus cours et feront place à ce que nous appelions hier le fantastique ou l'irréel.

C'est ce qui devient évident après la conférence qui s'est tenue à Bruxelles du 25 au 28 septembre sous les auspices du gouvernement belge et qui avait pour thème « Espace, matière, vie et pensée ».

L'idée dominante de cette conférence, à laquelle participait en particulier le professeur Sedov, père de l'astronautique soviétique, et du côté français, M. Louis Armand et les professeurs Piganol et Le Lionnais, était celle-ci : jusqu'à ce jour, l'homme a vécu dans le seul cadre de sa planète et des « organisations » dont elle était le siège. Or, dans quelques années, les engins qu'il construira lui permettront d'explorer la Lune, et bientôt Mars et Vénus. Le moment est donc venu pour lui de se préoccuper non plus de ce qu'il appelait jusqu'ici « son » univers, mais de l'Univers tout entier.

Déjà, pour rester sur la Terre, on sait que les chercheurs sont sur le point de découvrir quelles ont pu être les conditions naturelles d'une apparition de la vie. Miller, aux Etats-Unis, a laissé entendre que des acides aminés, synthétisés par l'action des rayons ultra-violets du soleil sur l'atmosphère de la Terre primitive, pourraient être le point de départ de la prodigieuse réaction biologique d'où jaillit la vie telle qu'elle s'est transmise jusqu'à nous.

Le boulet de Langevin

Mais cette vie existe-t-elle ailleurs que sur la terre ? C'est le grand problème dont les clés sont peut-être aussi les clés de notre propre vie.

Or, une forte majorité se dessine aujourd'hui pour l'affirmative, ne serait-ce qu'en raison des résultats troublants découlant de l'analyse du spectre d'absorption du rayonnement infrarouge par rapport à certaines zones martiennes : on y relève en effet des « raies », qui semblent caractéristiques de certains composés de la matière vivante.

S'agit-il d'une végétation ressemblant à celle de notre Terre ? Ou alors, en raison des conditions différentes qu'offre le monde martien, s'agit-il de formes de vie totalement inconnues de nous qui auraient pu apparaître là-bas ?

Pour les congressistes de Bruxelles, il n'y a pas eu de réponse à cette question. Mais ils ont insisté sur l'extraordinaire diversité de la vie rien que sur notre planète, de la pampa brésilienne aux steppes asiatiques, de la faune des mers polaires à celles des eaux chaudes et sulfureuses de Barrèges, et à la multiplicité presque inchiffrable d'insectes et d'oiseaux de tous types. Et encore, ont-ils conclu, les formes actuelles de la vie telles que nous les connaissons, sont-elles, d'une certaine manière, exclusives. Car leur seule existence interdit l'existence d'autres formes qui auraient sans doute pu s'épanouir autrement.

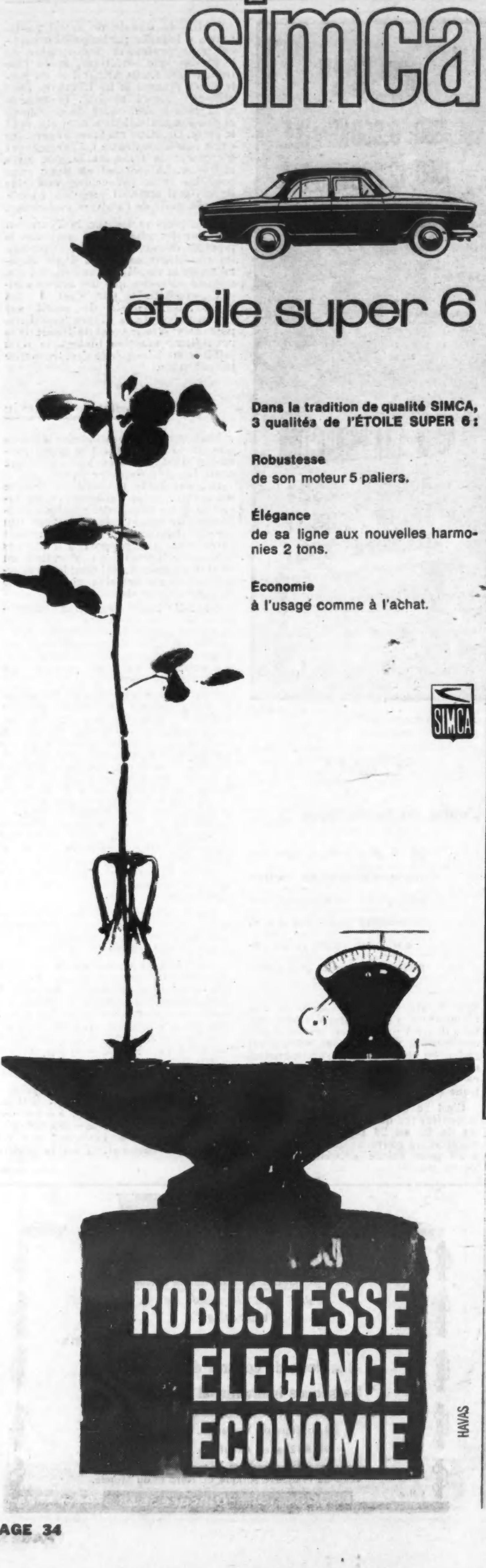
Autre prodigieux thème de discussion : ils se sont demandé si la pensée pouvait être aussi l'apanage d'êtres parfaitement différents de nous.

Sur Terre, la vie des abeilles et celle des fourmis nous fournissent l'exemple d'animaux doués de langage et manifestant, au moins à l'échelon social, une singulière « intelligence ». Ces seuls exemples ne nous permettent-ils pas de concevoir, à l'échelon de l'Univers cette fois-ci, des formes d'intelligence et de pensée qui ne seraient pas les nôtres ?

Les orateurs sont tombés d'accord pour reconnaître qu'ils en étaient au stade des questions, pas encore des réponses. Toutefois, le seul fait que l'homme se pose ces questions est déjà un événement. Il est la preuve

→

HERTZ
l'organisation de location de voitures
la plus perfectionnée du monde,
vous offre :
L'assurance gratuite conducteur, famille, passagers
Une flotte de voitures dernier modèle
Un service international de réservation
Paris : 43, rue Bayen, ETO 65-75
54, avenue de Versailles, BAG 49-30
HERTZ avec chauffeur : PAS 75-15
Dans tous les aéroports et toutes les principales villes de France, d'Afrique du Nord et du Monde.
H 31 d.
Louez donc HERTZ dans votre ville.



d'un commencement de déplacement des préoccupations humaines, et cela tant au niveau des individus qu'à celui des Etats.

On peut mesurer l'évolution des esprits en considérant l'exemple typique du fameux boulet de Langevin.

Voilà quarante ans, on s'en souvient, le célèbre physicien avait tenu un raisonnement déconcertant. Il avait affirmé que si un engin, transportant des hommes, effectuait quelque part dans l'univers un voyage à une vitesse voisine de la lumière, pendant deux années, ils pourraient retrouver la Terre vieillie de deux siècles : cela revenait à dire qu'à leur retour les passagers seraient accueillis par les arrière-petits-enfants de leurs propres arrière-petits-fils.

Absurde, disait-on en 1920, et par surcroît complètement théorique, car il semblait impossible que l'expérience pût être tentée !

Or, aujourd'hui, la firme américaine Hughes est justement en train de construire un « satellite relativiste », à bord duquel sera placée une horloge atomique ultra-précise, qui, avant son départ, aura fonctionné pendant plusieurs mois couplée à une horloge jumelle.

Si la théorie de la relativité a raison, les indications transmises par radio de l'horloge du satellite devront accuser une légère différence avec celles de l'horloge restée à terre. On pense que l'expérience aura lieu en 1962, et qu'elle sera positive.

Bien entendu, l'écart entre les deux horloges sera insignifiant : une fraction de seconde en quelques mois. Mais le problème n'est pas là. Quelque modeste que fût cet écart il sera désormais clair qu'ensuite l'apparition de moyens de propulsion plus puissants accroissant la vitesse des engins permettra, au-delà de l'Espace, la conquête du Temps. Et Langevin triomphera.

Avant la fin du siècle

Entrevoir une philosophie de la science de demain, en confrontant des scientifiques de toutes disciplines, c'était là l'objet du congrès de Bruxelles. Mais le fait capital est qu'il n'est pas unique.

Bien au contraire, cette confrontation est pour ainsi dire permanente. Nous assistons en ce moment à une multiplication de congrès et de conseils scientifiques de tous genres. C'est ainsi que les deux semaines passées ont vu :

— Le congrès de cybernétique à Namur. Il réunissait non seulement des spécialistes de l'automation, venant de nombreux pays, mais également des « machines à traiter l'information », et les philosophes penchés sur le fascinant problème de la conquête de l'intelligence par les machines ;

— Le congrès d'Aix-en-Provence, consacré à la structure de la matière. Il a constaté que celle-ci nous apparaît sous les traits d'une trentaine de particules dites élémentaires, aux propriétés étranges, trois d'entre elles (protons, neutrons, électrons) étant à l'origine d'une matière dite ordinaire. Mais quelle réalité se cache derrière ces particules ? Quelles sont leurs lois profondes ? Là, il n'a pas conclu.

Nous pourrions en citer bien d'autres, ne serait-ce que le congrès annuel d'astronautique, qui se tient la semaine prochaine à New York.

Toutes ces manifestations sont réellement un signe des temps. A peu près ignorées du grand public, elles promettent d'avoir sur l'avenir de l'humanité des incidences profondes. Elles se justifient sur le plan scientifique, car elles permettent des échanges d'idées entre des savants qui, autrement, ne se connaîtraient pas. Sans doute peut-on déplorer leur dispersion et peut-être leur multiplication excessive. Mais leur rôle doit être comparé à celui du syndicalisme naissant. Nous sommes à l'aube d'une civilisation nouvelle, qui va se caractériser par une prodigieuse explosion intellectuelle, et il s'agit d'une tentative générale pour en dessiner les contours. Et cette civilisation, dont les bases devront être jetées avant la fin du XX[e] siècle, marquera par rapport à la nôtre plus d'écart que la nôtre n'en avait avec celle de l'homme de Cro-Magnon.

ALBERT DUCROCQ.

AVIATION

La crise des « Jets »

● *Pourquoi les compagnies aériennes perdent-elles de l'argent sur la ligne la plus rentable du monde ?*

D'ICI à deux ans, Air France aura pour interlocuteur une puissante compagnie privée qui occupera le vingtième rang dans le monde des transports aériens sur les 92 compagnies membres de l'International Air Transport Association. Cette nouvelle société française d'aviation commerciale résultera de la fusion de la Compagnie des Transports aériens internationaux (T.A.I.) et de l'Union Aéromaritime des Transports (U.A.T.). Les deux compagnies totalisent actuellement une flotte de 39 appareils dont 5 « Jets » long-courrier (D.C. 8) et couvrent les cinq continents avec 100 escales réparties dans 41 pays. L'U.A.T. stationnée au Bourget, s'est spécialisée dans les liaisons de l'ouest et du centre africain et avec la Libye. La T.A.I., qui, installée à Orly, venait en troisième position, rayonne vers Madagascar, la Côte-d'Ivoire, l'Extrême-Orient, le Pacifique et l'Océanie.

Leur fusion se réalisera en trois étapes : mise en commun des intérêts financiers ; gestion commune ; fusion proprement dite. Les deux compagnies avaient déjà conclu l'an dernier des accords pour la mise en commun de leurs moyens commerciaux sur les réseaux d'Afrique. L'accord financier conclu à la mi-septembre prévoit une augmentation du double du capital de la T.A.I. par l'apport de la quasi-totalité des actions de l'U.A.T. que détient le groupe des Chargeurs Réunis, lequel s'assure ainsi la moitié des parts de la nouvelle société. Un comité de coordination, présidé par M. Francis Fabre, président des Chargeurs Réunis, aura pour tâche de réaliser la fusion des deux entreprises, la T.A.I.

PAS DE PUBLICITÉ
POUR LE FILM D'ALAIN RESNAIS

« L'Année dernière à Marienbad »

« Lion d'Or » du Festival de Venise 1961

L'œuvre d'Alain Resnais et d'Alain Robbe-Grillet, qui a permis à la France de remporter la suprême récompense du Festival de Venise 1961, sera projetée à Paris, au Studio Publicis et Vendôme à partir du vendredi 29 septembre.

Aucune publicité exagérée n'accompagnera cette première, aucun gala... Car que dire de plus que ce que la critique, unanime, a écrit après la présentation à Venise ?

La place nous manque pour citer les trente journaux français qui ont consacré à « L'Année dernière à Marienbad » des articles enthousiastes.

Citons pourtant Pierre Mazars dans « Le Figaro Littéraire » « Ce film qui fera date dans l'histoire du cinéma, un film que l'on aimerait se projeter comme on fait tourner inlassablement un disque. »

Voyez ce film par le début, cela est indispensable pour le respect de l'œuvre et pour votre plaisir.

Horaire des séances : 14 h., 15 h. 55, 18 h., 20 h., 22 h. 15.

semblant devoir en fait absorber l'U.A.T.

Pourquoi ce regroupement ?

Le communiqué publié par les deux compagnies répond :

« Le caractère complémentaire de leurs réseaux, l'importance croissante des appareils mis en œuvre, les perspectives d'avenir de l'aviation marchande avaient incité depuis quelque temps déjà les deux compagnies à chercher des formules de coopération... Les conditions présentes du transport aérien et son évolution prévisible rendent aujourd'hui opportun un nouveau resserrement des liens existant déjà entre les deux sociétés. »

Huit fois plus chers

A côté des intérêts particuliers que peuvent avoir les groupes financiers qui contrôlent les deux compagnies à réaliser cette concentration, notamment dans la conquête de certaines positions d'Air France, la révolution apportée à l'industrie du transport aérien par l'aviation à réaction a créé des exigences techniques et financières qui remettent en cause les conditions de la concurrence et accentuent les processus de concentration. Ainsi, depuis la guerre, 23 fusions de compagnies ont eu lieu dans le monde. L'évolution du matériel talonne les transporteurs et les oblige à des calculs de rentabilité de plus en plus serrés.

Une entreprise qui, par exemple, exploitait il y a douze ans son réseau avec des machines de 150 millions se voit contrainte aujourd'hui de remplacer ses appareils conventionnels et de se rééquiper avec des machines qui valent 3 milliards et qui bientôt, avec les « Jets » supersoniques à Mach 2 que la Pan American compte mettre en service avant 1970, en vaudront 12.

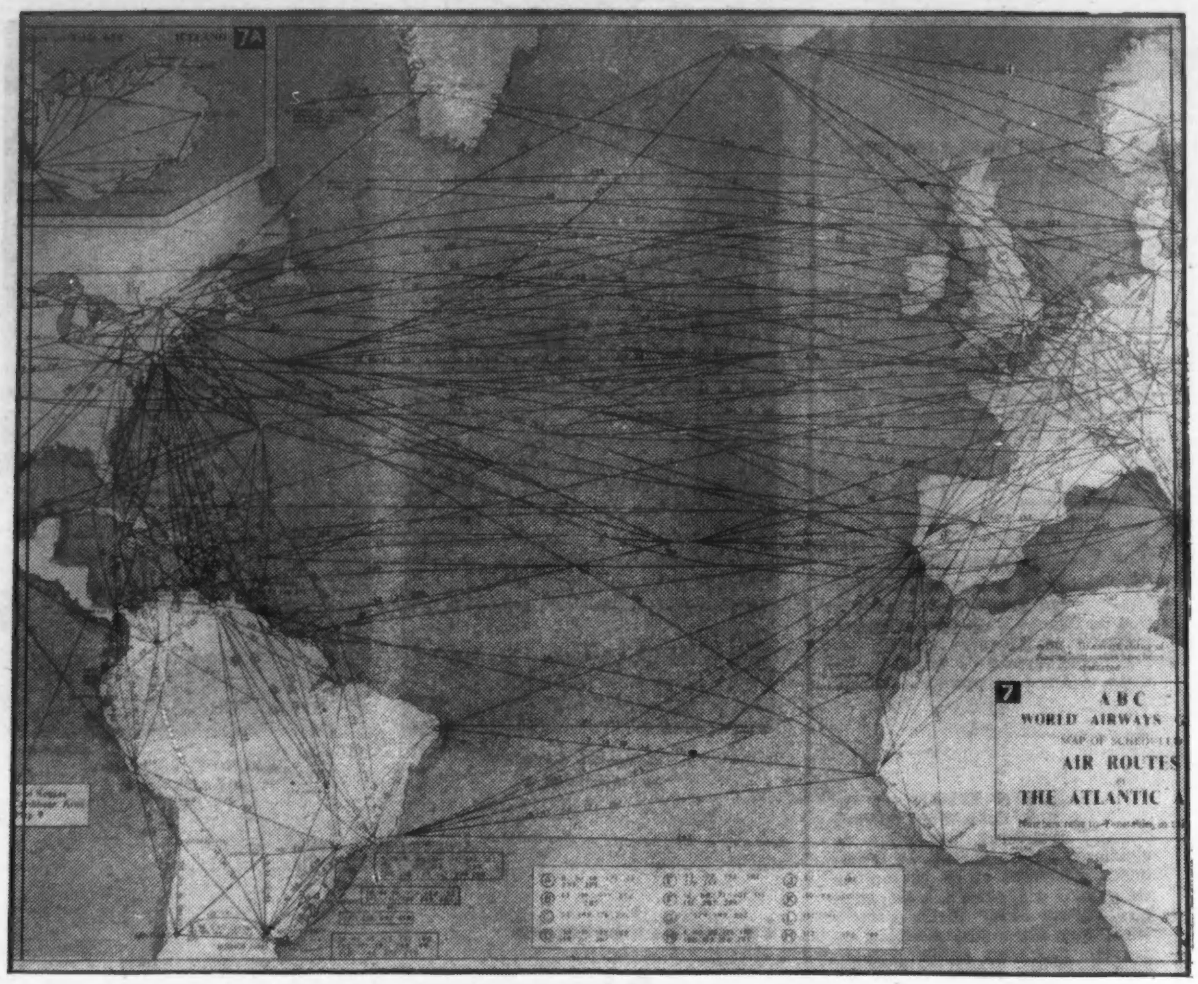
L'apparition dans le transport aérien de nouveaux appareils deux fois plus rapides, trois fois plus vastes et huit fois plus chers que les derniers appareils classiques à pistons pose à la fois de redoutables problèmes d'investissement, d'amortissement et de rentabilité.

Un quadri-réacteur du type Boeing 707 qui coûte 2 milliards et demi revient en réalité, avec les pièces de rechange à 3 milliards, et à 4 milliards et demi en ligne de vol. Sa rotation moyenne (cinq heures aller, cinq heures retour) représente, à raison d'un million et demi de l'heure, un investissement d'une douzaine de millions. En principe, le kilomètre passager devient moins cher sur un « Jet » que sur un conventionnel, les frais étant répartis sur un plus grand nombre de passagers, le kérosène étant meilleur marché que le carburant des moteurs à pistons, les rotations plus rapides, etc. Un D.C. 8 ou un Boeing 707 devraient être quatre fois plus productifs qu'un Constellation Super Star. Le calcul montre même qu'en théorie un Boeing et demi transporte autant de monde que le paquebot « France » : 1 800 personnes en six jours, à raison d'une rotation par jour.

Un seul passager

Mais en pratique, d'une part, l'immobilisation de moteurs, de pneus, de stocks de pièces détachées, d'ingénieurs et de techniciens à chaque escale est aussi importante pour deux « Jets » que pour quinze. D'autre part, surtout, l'amortissement des nouveaux long-courriers, dont la mise en service remonte à deux ans tout au plus, se trouve compromis par l'excédent de capacité offert tout à coup à un trafic qui n'arrive pas à suivre. Cet excès de l'offre sur la demande diminue considérablement la rentabilité de certaines lignes, au point de placer cette année un grand nombre de compagnies européennes dans une situation financière critique.

Jusqu'à présent, l'accroissement du nombre des passagers correspondait en gros à celui du nombre des places disponibles. Son taux atteignait régulièrement depuis dix ans 15 % chaque année sur l'ensemble des réseaux, 15 à 20 % sur l'Atlantique Nord qui constituait jusqu'ici la route aérienne la plus rentable. L'an dernier le trafic de l'Atlantique Nord avait même augmenté de 24,7 % sur l'année précédente. Or cette année ce trafic n'a cru que de 4,5 %, alors que la capacité de transport a fait un bond de 47 %. La semaine dernière, on a vu deux Boeings quitter Londres avec chacun un seul passager à bord !...



LE TRAFIC AÉRIEN SUR L'ATLANTIQUE (*).
Pour une petite phrase du Président Kennedy.

Ce phénomène tient à deux causes essentielles : la ruée de 19 compagnies qui ont engagé plus de la moitié de leur flotte à réaction toute fraîche sur « la route la plus prestigieuse » ; le slogan de Kennedy, lié à la récession économique américaine : *« Spend your dollars in your States »* (1).

La crise a commencé aux Etats-Unis mêmes, où les lignes intérieures avaient accusé en 1960 un déficit de 59 356 000 dollars contre un bénéfice de 17 419 000 dollars en 1959. Au premier trimestre de cette année la perte se chiffrait encore à 13 600 000 dollars. Ainsi, l'une des plus importantes compagnies américaines, la T.W.A. — qui est en procès avec son principal actionnaire, Howard Hugues, au sujet du financement de son programme de Jets — a-t-elle perdu 10,2 % de sa clientèle au 1er semestre 1960 sur son réseau intérieur et 22,4 % sur ses lignes internationales qui passent toutes par l'Atlantique Nord. Son déficit total s'élève à 11 724 000 dollars dont 1 058 000 sur son trafic transatlantique ; à elle seule la grève des ingénieurs de bord lui avait coûté, en février, 9 000 000 de dollars ; l'introduction massive des Jets sur le parcours transatlantique (où elle aligne 12 Boeings) a fait le reste.

Un projet discuté

Par contre la Pan American qui compte une flotte de 17 D.C. 8 et de 29 Boeing 707, a accru son trafic nord-atlantique de 15,9 % pour le premier semestre 1961 et réalisé un bénéfice de 4 763 000 dollars pendant le deuxième trimestre.

Face aux compagnies américaines dont la productivité est deux fois et demie supérieure à la leur, les compagnies européennes ont d'autant moins tenu le coup que les passagers américains qui représentent, par exemple, 52 % des passagers transatlantiques dont la S.A.S. tire habituellement la moitié de ses revenus, ont entendu l'appel de leur président, que les fonctionnaires américains voyagent désormais sur les compagnies américaines et que la situation politique en Europe n'a pas été favorable au tourisme américain. Cela n'a pas empêché la S.A.S. d'afficher un accroissement de 22 % des places à son programme d'été (7 600 par semaine en D.C. 8 entre l'Europe et les U.S.A.), soit le double de l'an dernier, malgré un déficit de 11 700 000 dollars. La Lufthansa, compagnie allemande, a perdu de son côté 6 500 000 dollars.

La gravité de la crise apparaît dans le coefficient de remplissage des avions transatlantiques pendant la période de pointe de juin-juillet. Ce coefficient a baissé de 20,6 % sur l'été dernier. Bien souvent, il n'a pas atteint les 50 % nécessaires à assurer l'équilibre des dépenses et des recettes. Sur l'ensemble de l'année 60, les appareils étaient utilisés à 64,2 % de leur capacité. En juillet 61, le taux de remplissage vers l'ouest a été de 58 % au lieu des 80 % prévus et de 50 % vers l'ouest au lieu des 64 % attendus.

La Sabena a « tourné » à 48 %, Air France à 49 %, la T.W.A. à 52 %, la K.L.M. à 58 %, la B.O.A.C. à 59 %. Si l'on rapporte le coefficient de remplissage de juin dernier à celui de juin 1958 — avant la mise en service des Jets — la baisse de rentabilité est frappante : de 83,8 à 53,8 % pour la Sabena, de 86,4 à 57,7 % pour Air France, de 86,1 à 59 % pour la B.O.A.C.

Mais l'incidence financière de cette récession affecte inégalement les compagnies suivant la place qu'occupe dans leurs activités le secteur nord-atlantique. Ainsi la B.O.A.C. qui, comme Air France, ne consacre à cette route que le quart de son trafic équilibre-t-elle mieux que d'autres.

L'alerte actuelle, due au développement de la capacité et de la rapidité des appareils, peut contraindre les compagnies à harmoniser leurs efforts, et les pouvoirs publics à hâter la réalisation de projets comme celui — encore très controversé — d'« Air Union », organisme qui assurerait une exploitation commerciale commune du trafic international des compagnies des pays du Marché commun, à l'exception des Pays-Bas.

JACQUES DEROGY.

(1) *« Dépensez vos dollars aux Etats-Unis. »*

(*) Les chiffres sur les lignes renvoient dans le code de l'Organisation internationale des Transports, aux compagnies qui desservent ces lignes.

PULL-OVER 1961
ERAM
EN LAINE
IMPERMÉABLE
fmf

Une Voiture sous la main, ...mais pas sur le dos!
Echappez aux charges
aux soucis, aux tracas
CONTRAVENTION
FACTURE GARAGE
ATTESTATION ASSURANCE
VIGNETTE
GRACE A
LA FORMULE 61
location de voitures
SALAM
SANS CHAUFFEUR
a été conçue et étudiée pour vous libérer...
c'est le CONTRAT PERSONNALISE
adapté à vos besoins et à votre choix
Correspondants : COTE D'AZUR
SALAM GARAGE MAGDEBOURG - Métro Boissière
13, Rue MAGDEBOURG, 16e - POIncaré 38-58, 37-94 et 37-48

LA SEMAINE

LES PRIX LITTERAIRES, s'ils étaient distribués actuellement (mais une partie des romans destinés aux lauriers de fin d'année restent encore à publier), couronneraient les écrivains suivants : Goncourt : Guillaume Gaulène, (voir p. 38 la critique de Jean-Louis Bory), malgré l'âge avancé (74 ans) de cet auteur; Renaudot : Georges Buis (voir ci-contre ses réponses), et le Prix Interallié à Jean Ferniot. Aucune rumeur autour du Femina, du Médicis, et du Prix de « L'Express ».

« PARTISANS »* est une nouvelle revue qui paraît sous la direction de François Maspéro. Vercors présente le premier numéro, où l'on parle surtout de l'Algérie, de Cuba et aussi du problème kurde.

« UN LIVRE sur les Etats-Unis, où vous trouverez beaucoup de citations, de prospectus, de Présidents, d'Indiens et de catalogues de grands magasins », c'est ainsi que Michel Butor décrit « Mobiles », que Gallimard publiera en janvier prochain. Butor prépare également un roman, « Les Jumeaux », qui ne paraîtra que dans un an (Ed. de Minuit).

UN PHARMACIEN leucémique et antisémite, un vieux juge qui sombre dans la folie après le suicide de son fils, une adolescente qui souffre de « vomissements propulsifs » et un jeune Noir aux yeux bleus dont elle est amoureuse — ce sont les principaux personnages du nouveau roman de Carson McCullers, « Clock without hands » (« Horloge sans aiguilles ») qui, dès sa parution à New York, a semé la discorde dans les milieux littéraires. Verdict de « Newsweek » : **« Les quêtes séparées de ces cœurs solitaires ne sont pas assez fondues pour que résulte un récit satisfaisant. »** Mais les personnages sont **« vrais jusqu'au déchirement »** et Carson McCullers fait preuve de **« sorcellerie verbale »**.

« Une merveille », s'exclame le critique du « New York Herald Tribune », mais il craint que ce roman ne soit **« trop étrange et puissant, trop franc pour beaucoup de gens »**. Le critique du « Time » serait-il de ce nombre ? **« Clock without hands », écrit-il, « n'a pas de direction, et peu de sens... Ces personnages sont tout d'une pièce ou en petits morceaux. Leurs mobiles sont ineptes et incompréhensibles. »** « Clock without hands » est en bonne place sur la liste des « best-sellers » publiée par le « New York Times ».

PREMIER OUVRAGE d'une série consacrée aux incunables xylographiques, c'est-à-dire gravés entièrement sur bois, puisque l'imprimerie n'existait pas encore, « Le Cantique des Cantiques » (qui paraît aux Editions de Minuit) est la reproduction en fac-similé des trente-deux gravures, avec le texte latin, du Cantique attribué au roi Salomon. L'original de ce texte, paru vers 1460-1470, probablement aux Pays-Bas, se trouve actuellement à la Bibliothèque nationale. L'édition actuelle, à tirage limité, comprend une traduction — moderne — de Francis Bouvet.

(Roustan.)
GEORGES BUIS.
« La Grotte. »

(Roustan.)
BRUNO GAY-LUSSAC.
« La Peur. »

(Roustan.)
CATHERINE PAYSAN.
« Nous autres les Sanchez. »

ENQUÊTE

La deuxième vague

Sept romanciers, candidats aux prix, passent aux aveux.

Dans la première vague des auteurs publiés en vue des prix littéraires de décembre, nous avions interrogé sept romanciers.
La deuxième vague a déferlé. Et sept romanciers, déjà publiés ou qui le seront incessamment, se distinguent à leur tour du peloton. Quatre d'entre eux : Georges Buis, Catherine Paysan, Pierre Delastre et Léna Leclercq, nous donnent cet automne leur premier roman.
Ils répondent ici aux questions que « L'Express » leur a posées.

1. — Qu'avez-vous essayé de faire dans votre roman ?

GEORGES BUIS. — Quand j'ai commencé à écrire ce qui allait devenir « La Grotte », j'obéissais au pur et simple besoin d'écrire — besoin que je réfrénais depuis trente ans. Je me suis donc lancé dans une sorte de «Rivage des Syrtes» ou de « Désert des Tartares » à usage personnel. (D'où le nom d'Enrico resté au personnage central.) Puis, très vite, le courant s'est mis à passer et mon livre à muer. Qu'ai-je voulu faire ?

— Montrer le juste, ou plutôt les justes, engagés dans l'action. (Il y a plus de justes que l'on croit, humbles ou non, dans une guerre civile.)

— Oser une écriture qui rende à elle seule le baroque des situations.

— Introduire l'hélicoptère en littérature (c'est très important, l'hélicoptère : c'est la réalisation du vieux rêve du survol « en stationnaire »).

— Tenter de remplacer par la présence envahissante de la nature (même farouche) l'absence de toute douceur féminine.

GEORGES-EMMANUEL CLANCIER. — J'ai voulu évoquer « la dernière saison » d'un destin et d'un temps qui débouchent sur notre époque mais dont la source se situe au siècle dernier et dont les racines remontent même bien au-delà, jusqu'à un monde très ancien, à la fois misérable, obscur et poétique.

Autour d'une héroïne centrale, Catherine, jadis bergère, servante puis ouvrière, marquée dans son enfance par l'ignorance, la pauvreté, la faim, mais rayonnante d'intelligence et d'humanité, c'est toute la vie d'un groupe provincial qui aime, souffre, lutte, rêve et espère, et c'est en outre, à travers chaque destinée, la vie même du peuple français au cours de ce demi-siècle.

PIERRE DELASTRE. — A travers une histoire relativement simple, basée sur des faits réels, et qui touchera peut-être ceux qui ont vécu l'aventure des villes en ruine, communiquer le sentiment du changement, de la métamorphose du monde en même temps que le sentiment d'une permanence, l'acte de destruction opéré par l'homme n'étant qu'une phase d'un cycle, et le pourrissement, commencement de recréation.

Car la ville sera reconstruite. Le héros du « Piège », Robin le démolisseur, est l'ouvrier inconscient de ce recommencement, qui pourtant le dépasse : d'où sa violence et sa rage qui ne sont qu'incompréhension. Morale : prêter la vie aux choses, ou donner à la vie la rigidité des choses, est une erreur monstrueuse, un oubli insensé de l'homme.

J'ai voulu opposer à cela la fragilité et l'inconséquence des relations humaines, ainsi que leur grandeur.

JEAN-PIERRE FAYE. — Je ne sais plus : parce qu'il s'est substitué à ce qui avait été essayé. Il a commencé par certaines images — un visage qui s'éloigne sur place, en tirant à lui les choses tout autour. Mais qui sait pourquoi il s'éloigne ? Jalousie ou délire discrets, ou effet d'une conspiration minuscule, liée aux cercles de la grande conspiration. Ce qui était essayé, c'est certainement cette question. Le *qui sait ?* La façon dont elle s'imprime sur les murs, dans les escaliers, dans les fenêtres.

BRUNO GAY-LUSSAC. — J'ai osé et voulu parler, encore une fois, de ce dont tant d'écrivains ont déjà parlé : la peur de vivre pour rien et, pour fuir cette peur, la tentation d'une certaine déchéance.

LENA LECLERCQ. — Je voulais raconter une histoire qui ne s'empêtre pas dans tout.

CATHERINE PAYSAN. — Montrer un milieu de vieux républicains pour qui Liberté-Egalité-Fraternité n'est pas un mythe, pour qui le seul péché mortel est de blesser un homme dans sa dignité d'être vivant. « Nous autres les Sanchez » est marqué par cette éthique que m'enseignait ma mère, une institutrice.

Raconter l'histoire d'un ménage — somme toute heureux — celui d'une institutrice française et d'un peintre mexicain. Tout — mœurs, culture, religion — les sépare. S'ils restent ensemble, c'est qu'ils en ont décidé ainsi. Un bouquin optimiste, quoi !

2. — Croyez-vous avoir réussi ?

GEORGES BUIS. — Oui, dans une certaine mesure, en ce qui concerne le côté « Diable boiteux » (l'hélicoptère) et la valeur de mystère et de révélation prêtée au paysage.

GEORGES - EMMANUEL CLANCIER. — Je le souhaite ardemment, car j'ai voulu redonner vie par des images et des mots, à des visages, des regards, des êtres, des amours, des existences à la fois humbles et, à mon sens, merveilleux.

PIERRE DELASTRE. — Un livre a besoin d'être complété par un autre qui vient plus tard. J'ai abandonné celui-ci quand j'ai senti que je ne pourrais faire mieux. J'espère qu'on me dira si j'ai réussi ou non.

JEAN-PIERRE FAYE. — C'est « réussi », peut-être, si on le sait moins à la fin qu'au commencement.

BRUNO GAY-LUSSAC. — Si j'en crois quelques amis, oui... Si j'en crois d'autres, non. Vous savez que, pour un artiste, une œuvre n'est vraiment réussie que si elle reçoit les éloges de ceux dont nous recherchons l'estime. Or ces quelques personnages se comptent dans le domaine littéraire, sur les doigts de la main. C'est dire la difficulté d'atteindre leur estime.

LENA LECLERCQ. — Je l'ai racontée, cette histoire. Et elle ne s'empêtre pas.

CATHERINE PAYSAN. — Comment voulez-vous que je le sache ?

(Roustan.)
JEAN-PIERRE FAYE.
« La Cassure ».

(Archives.)
LENA LECLERCQ.
« Il faut détruire Carthage ».

(Roustan.)
PIERRE DELASTRE.
« Le Piège ».

(Roustan.)
GEORGES-EMMANUEL CLANCIER.
« La dernière Saison ».

3. — Est-ce un « nouveau roman » ou s'apparente-t-il à la technique de cette école ?

GEORGES BUIS. — Oui et non. Tout le livre aurait pu tenir dans la montée en hélicopère vers la grotte ou dans la promenade à cheval. Il y a là, techniquement, apparentement. Pour le reste : non. Le « nouveau roman » — je pense aux livres de Butor et de Sarraute — est un exercice de haute école exécuté par des gens qui sont avant tout supérieurement intelligents. « La Grotte » n'est pas un roman intelligent : c'est une éponge... ou... un porc-épic.

GEORGES-EMMANUEL CLANCIER. — Il ne s'apparente pas à cette « école » du « nouveau roman » puisqu'il tente de ne pas tenir compte des divers tabous qui se sont dressés dans les lettres françaises contemporaines : il essaie de donner le plus de présence possible aux personnages, il évoque l'Histoire, il ose même lever l'interdit gidien sur les « bons sentiments » en littérature, il use enfin d'une écriture volontairement lisse, transparente, simple.

PIERRE DELASTRE. — Je ne pense pas qu'on puisse facilement le rattacher au « nouveau roman ».

JEAN-PIERRE FAYE. — Qui sait ?... Personne ne sait ce qu'est le « nouveau roman ». Nathalie Sarraute et Alain Robbe-Grillet sont d'extraordinaires opposés. Ce mot de « technique » est inquiétant. Il évoque des technocrates de la littérature. Mais si l'on veut toucher ce que l'on est peut-être tout d'abord seul à voir, avec ce doigt aveugle et usé qu'est le langage, il doit bien falloir commencer par casser de la glace. Le réseau des détours et raccourcis pour en venir à ce toucher très simple, on peut l'appeler aussi une technique : c'est dire qu'elle est toujours recommencée.

BRUNO GAY-LUSSAC. — Ce que j'écris ne se rattache ni à l'école du « regard », ni à aucune autre école. Je me sens à la fois traditionnel dans le mauvais sens du mot, et aussi très isolé dans le sens où l'isolement est une sorte de force. Utiliser la technique d'un aîné, c'est déjà tricher.

LENA LECLERCQ. — Non. C'est vif, mon livre.

CATHERINE PAYSAN. — Qu'est-ce que le « nouveau roman » ? Pour moi, ce sont des livres qui m'embêtent. Et puis, il ne peut pas y avoir de « *nouveau* roman » parce que tout était déjà là à l'origine. Ces nouvelles techniques, quand elles n'enrichissent que des intellectuels de chapelle, je n'ai rien à en faire.

4. — Espérez-vous avoir un prix ?

GEORGES BUIS. — Quand les circonstances vous mêlent à une compétition, vous aimez, généralement, en sortir vainqueur. Cela dit, je vous dirais, si j'étais un chasseur méridional, que je ne suis pas allé « à l'espère » (à l'affût) d'un prix.

GEORGES-EMMANUEL CLANCIER. — Un prix pour avoir plus de lecteurs qui, peut-être, découvriraient, aimeraient, prolongeraient la vie de mes personnages, et plus de loisirs pour travailler aux livres futurs, cela s'espère-t-il ?

PIERRE DELASTRE. — Que voulez-vous que je réponde? Que je n'espère pas en avoir, ou que j'espère ne pas en avoir ?

JEAN-PIERRE FAYE. — Je ne sais pas. On m'a recommandé de ne pas essayer.

BRUNO GAY-LUSSAC. — Si vous me disiez : « Espérez-vous ne pas avoir de prix ? », je vous dirais « non ».

LENA LECLERCQ. — Espérer, c'est le rôle de mon éditeur. Il le tient très gentiment.

CATHERINE PAYSAN. — Votre question me fait frémir. J'imagine qu'aucun écrivain ne vous avoue qu'il a envie d'un prix. Si ? Ça, alors, c'est inénarrable !

LE LIVRE
DES AMATEURS
réservé aux adultes
Catalogue gratuit sur demande
ESPRIT ET JOIE
4, rue Cochin - PARIS (5e)

5. — Quel est votre objectif principal en écrivant ?

GEORGES BUIS. — Créer un climat tel qu'une éthique s'impose sans être explicitée.

GEORGES - EMMANUEL CLANCIER. — J'écris pour tenter de sauver ce qui, de l'émerveillement et de la blessure de vivre, peut passer dans les métamorphoses du langage : poème ou roman.

PIERRE DELASTRE. — Je cherche à savoir ce que sont le monde et l'homme d'aujourd'hui. Pour moi comme pour mon héros, la tentation est grande de ne peindre qu'un beau chaos et de s'y attacher. Je voudrais aller plus loin.

JEAN-PIERRE FAYE. — Pourquoi y a-t-il des gens pour dessiner des choses qui existent déjà ? Peut-être parce qu'ils découvrent que ces choses, on n'arrive pas à les voir assez bien. Ils découvrent aussi qu'ils doivent les imaginer pour les voir, qu'ils doivent mieux imaginer pour les voir sans « imagination ».

Et comme le langage est ce dessin dont on se sert tout le temps, à tort et à travers, il arrive qu'on ne puisse plus ouvrir une fenêtre sans avoir besoin de refaire ce geste avec lui.

BRUNO GAY-LUSSAC. — Le romancier obéit à la même impulsion que le danseur des premiers temps du monde. Il cherche à donner une forme singulière à son tourment. Pourquoi ? Personne n'a jamais su répondre.

LENA LECLERCQ. — J'ai trop de désordre pour avoir un « objectif principal ». Il n'y a que des « objectifs négatifs » : tout ce que je veux éviter. S'ils s'obstinent à me gêner, je les bouscule et je m'en débarrasse. Je m'amuse, pendant que j'écris, je m'amuse bien. Ça s'accompagne forcément de violence et d'insouciance. Après la bousculade, l'histoire qui se raconte va où elle veut.

CATHERINE PAYSAN. — M'exorciser, ne pas devenir folle, monstrueuse. C'est cela, mon « objectif », au départ. Après j'écris pour les autres. Pour détruire les malentendus, enlever le masque. Pour écrire ce que je n'ose pas dire.

6. — Le roman « engagé » et le grand roman d'amour tendent à disparaître. Le regrettez-vous ? Comment expliquez-vous leur disparition ?

GEORGES BUIS. — Je crois en effet que le grand roman, le roman-fresque, comme le roman engagé, disparaissent. Je n'y vois pas d'inconvénient, car :

⟶

MARC SAPORTA
LA QUÊTE
« Le " nouveau roman " fait en la personne de Marc Saporta une recrue de choix ». A. BILLY
« ...L'œil a accompli sa fonction en atteignant sous les attitudes et les gestes la réalité intérieure et l'essence même des êtres ». P.-H. SIMON
roman 7,50 nf
SEUIL

Bien entendu, LA FILLE AUX YEUX D'OR *se trouve dans*

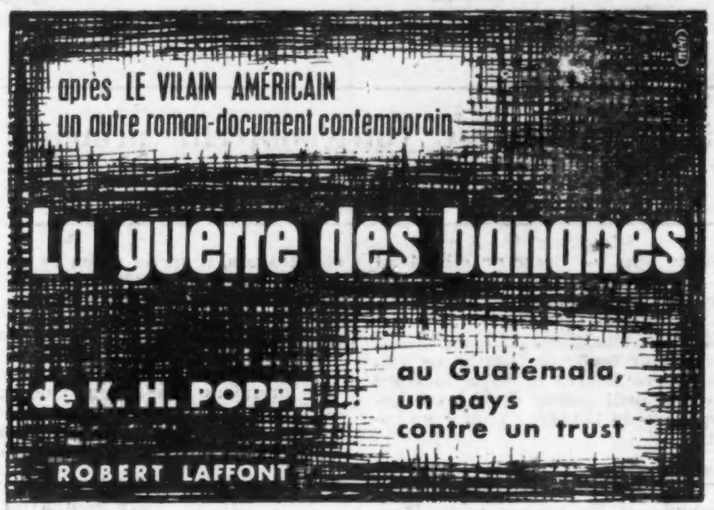
LES ŒUVRES COMPLÈTES
D'HONORÉ DE BALZAC
ILLUSTRÉES ET RELIÉES

que vous pourrez recevoir immédiatement en totalité et payer tandis que vous les lirez

30 NF PAR MOIS

Notice illustrée et renseignements dans toutes les librairies et chez l'éditeur

GUY LE PRAT – 5 RUE DES GRANDS-AUGUSTINS – PARIS VI



LES ÉTONNANTES POSSIBILITÉS DE LA MÉMOIRE

J'étais loin de me douter, en arrivant chez mon ami X. E. Borg, que j'allais être le témoin d'un spectacle vraiment extraordinaire et décupler ma puissance mentale.

Il m'avait fait venir à Stockholm pour parler aux Suédois de Pasteur et de nos grands savants français, et le soir de mon arrivée, après le champagne, la conversation roula naturellement sur les difficultés de la parole en public, sur le grand travail que nous impose à nous autres, conférenciers, la nécessité de savoir à la perfection le mot à mot de nos discours.

X. E. Borg me dit alors qu'il avait probablement le moyen de m'étonner, moi qui lui avais connu, lorsque nous faisions ensemble notre droit à Paris, la plus déplorable mémoire.

Il recula jusqu'au fond de la salle à manger et me pria d'écrire cent nombres de trois chiffres, ceux que je voudrais, en les appelant à haute voix. Lorsque j'eus ainsi rempli de haut en bas la marge d'un vieux journal, X. E. Borg me récita ces cent nombres dans l'ordre dans lequel je les avais écrits, puis en sens contraire, c'est-à-dire en commençant par les derniers. Il me laissa aussi l'interroger sur la position respective de ces différents nombres ; je lui demandai par exemple quel était le 24e, le 72e, le 38e, et je le vis répondre à toutes mes questions sans hésitation, sans effort, instantanément, comme si les chiffres que j'avais écrits sur le papier étaient aussi écrits dans son cerveau.

Je demeurai stupéfait par un pareil tour de force et je cherchai vainement l'artifice qui avait permis de le réaliser. Mon ami me dit alors : « Ce que tu as vu et qui te semble extraordinaire est en réalité fort simple : tout le monde possède assez de mémoire pour en faire autant, mais rares sont les personnes qui savent se servir de cette merveilleuse faculté.

Il m'indiqua alors le moyen d'accomplir le même tour de force et j'y parvins aussitôt, sans erreur, sans effort, comme vous y parviendrez vous-même demain.

Mais je ne me bornai pas à ces expériences amusantes et j'appliquai les principes qui m'avaient été appris à mes occupations de chaque jour. Je pus ainsi retenir avec une incroyable facilité mes lectures, les conférences que j'entendais et celles que je devais prononcer, le nom des personnes que je rencontrais, ne fût-ce qu'une fois, les adresses qu'elles me donnaient et mille autres choses qui me sont d'une grande utilité. Enfin je constatai au bout de peu de temps que non seulement ma mémoire avait progressé, mais que j'avais acquis une attention plus soutenue, un jugement plus sûr, ce qui n'a rien d'étonnant puisque la pénétration de notre intelligence dépend surtout du nombre et de l'étendue de nos souvenirs.

Si vous voulez savoir comment obtenir les mêmes résultats et acquérir cette puissance mentale qui est encore notre meilleure chance de réussir dans la vie, priez X. E. Borg de vous envoyer son intéressant petit ouvrage documentaire « Les Lois éternelles du Succès » il le distribue gratuitement à quiconque désire améliorer sa mémoire. Voici son adresse : X. E. Borg, chez Aubanel, 8, place Saint-Pierre, Avignon. Le nom Aubanel est pour vous une garantie de sérieux. Depuis 214 ans, les Aubanel diffusent à travers le monde les meilleures méthodes de psychologie pratique.

E. BARSAN.

Communiqué.

→

1° Rien ne retiendrait Tolstoï et Flaubert d'écrire et de publier « Anna Karénine » et « L'Education sentimentale » aujourd'hui.

2° Dans un roman l'affabulation m'est indifférente ; seules m'importent les manières successives d'affabuler.

3° Un écrivain peut être « engagé ». Cela le regarde. Mais si un livre apparaît comme engagé, c'est qu'il est raté. Je ne vous cacherai pas, enfin, que je tiens, de nos jours, les porteurs de reliques pour de sinistres farceurs.

Comment expliquer cette disparition ? Il semble que sous l'influence de la peinture et, plus récemment, des moyens mécaniques de reproduction de l'image, nos contemporains portent plus d'intérêt au cadrage d'un motif qu'au déroulement des grandes compositions. Les artistes se sont aperçus qu'il n'est pas nécessaire de mettre en scène la récolte des pommes pour peindre trois pommes. Les romanciers aussi se spécialisent. Et le roman est un genre qui se fractionne.

GEORGES-EMMANUEL CLANCIER. — Sans doute en ai-je la nostalgie puisque « La dernière Saison » (et l'ensemble des romans du « Pain noir » qu'elle achève) est à la fois sur le mode du réalisme poétique, roman « engagé » et roman d'un (grand) amour.

PIERRE DELASTRE. — Pourquoi les regretter ? L'homme d'aujourd'hui est plus sensible au discontinu ainsi qu'aux hésitations du cœur et de l'esprit. Il est moins séduit par une belle structure d'idées ou de sentiments. La notion de logique s'en trouve elle-même changée. En littérature, mais aussi ailleurs. Je pense à la musique moderne, au jazz, à la peinture récente, à toutes les formes de rupture que prend l'art aujourd'hui. Cette grande impatience n'a rien de mauvais.

JEAN-PIERRE FAYE. — Il existe de « l'engagement » (et de l'amour) dans l'admirable « Nedjma » de Kateb. Mais déjà c'est tout à fait excentré par rapport aux manifestes du roman français dans l'après-guerre immédiate. Ceux-là ont pris entre-temps un petit goût de dérision. D'ailleurs, pendant que les écrivains français prenaient ces fermes résolutions, on massacrait déjà assez résolument à Sétif, détruisant au départ les « valeurs » de la Libération.

La façon dont une fenêtre est ouverte dans une chambre désigne mieux qu'un titre de journal le fait que l'on tue ou que l'on aime, à proximité. Du moins si quelqu'un le sait, ou du moins s'interroge. Entre une fenêtre vide et un visage qui questionne, tout un réseau commence.

Ainsi un livre peut être engagé par surprise.

BRUNO GAY-LUSSAC. — Je n'ai jamais bien compris la nécessité de classer la littérature romanesque en catégories qui sont en général fonction de la mode. Roman engagé, roman d'amour ou nouveau roman, cela ne signifie pas grand-chose... Nous savons tous qu'avec un peu de recul, les grands livres restent et les écoles s'effondrent.

LENA LECLERCQ. — Ils ne disparaissent pas du tout et j'en suis bien contente : j'en lis.

CATHERINE PAYSAN. — Des romans « engagés », au sens politique du mot, on n'en a jamais tant vu : la littérature israélienne, les romans sur la guerre, les camps de concentration, le racisme. Et « Pleure O pays bien aimé » ? Et Pearl Buck ?

Quant au grand roman d'amour, le lecteur en tout cas y reste sensible, même si les romanciers l'abandonnent. Est-ce que les écrivains souffrent d'une fatigue sentimentale et psychique telle que l'amour ne les intéresse plus ? Ou est-ce qu'ils remettent l'amour — comme toutes les valeurs — en question ? En tout cas, on ne trouve plus guère dans les romans des amours qui marchent bien : on *veut* qu'elles marchent mal. C'est ça, le romantisme du XXe siècle. Et c'est un signe d'impuissance. Traitez-moi, si vous voulez, d'optimiste glandulaire : moi, je regrette le grand roman d'amour. Absolument.

POUR LES PRIX

« Le Vent d'antan » par Guillaume Gaulène

● ***Une comédie villageoise qui se transforme en une tragédie d'un lyrisme amer.***

LA mémoire est une chose effroyable. Il suffit que se lève un vent de fièvre pour qu'elle lâche les souvenirs par essaim comme autant de guêpes affolées. D'un bout à l'autre du roman de Guillaume Gaulène souffle « Le Vent d'antan », ce vent chaud qui balaie les coteaux du Languedoc, et hommes, bêtes, plantes, tout est à l'envers (1).

Il est vrai que ce vent d'antan n'est pas un vent d'antan ordinaire : il s'installe, il dure, il calcine. Vent de feu, vent d'enfer, exaspérant tous les désirs, excitant tous les démons de la chair, du cœur, de l'âme. M. Clément sera la victime des poisons de sa mémoire.

Les démons du soir

M. Clément est un bon bourgeois solide, riche, il a du bien au soleil, une épouse énergique, un ami de toujours. Il mène une existence calme, digne, ennuyeuse. Les heures qui passent, une bonne pipe, les récoltes, le compte en banque, la boîte de phosphatine et les charmes de Mme Clément, les apéritifs en cachette avec l'ami Pélissier, cela suffit à son bonheur. Il dort. Ou il fait semblant — attitude qui lui permet d'imposer silence à cette voix intérieure s'entêtant à le prendre à partie, et qui lui a valu l'honorariat dans sa profession d'avoué et dans le mariage. Mais voilà ce sacré vent. Tous les démons s'affolent, à commencer par le démon de la chair, toujours vivace chez ce brave homme digne et paisible dont on devine vite qu'il a été un chaud lapin.

Le réveil de l'imagination sexuelle fouettée par la mémoire n'est qu'un signe avant-coureur. La voix intérieure se fait revendicatrice, hargneuse, grinçante. Elle s'accompagne surtout d'une intolérable, d'une torturante lucidité.

Les yeux grands ouverts, Clément se considère, il considère sa vie, son mariage, son amitié. Le bilan tourne au règlement de comptes. Les ténèbres n'apportent aucune accalmie, les vagues de feu, l'une chassant l'autre, laissent derrière elles des grèves mortes. Tout devient amer, quel affreux goût dans la bouche. Et naissent la rancœur, la haine, la révolte contre la vieille reine ; et vient l'heure des mauvais souvenirs (la guerre, la mort du fils) ; et vient surtout l'instant du soupçon, rançon de cette lucidité exaspérée.

A la suite des désirs toujours jeunes, des amertumes mal digérées et des ombres mal mortes, c'est le tour des vieux secrets : est-ce que sa femme et son ami — et si le vagabond apparu au village presque en même temps que le vent d'antan n'était autre que... Le drame policier creuse sa voie souterraine dans l'affolement de la mémoire et des sens.

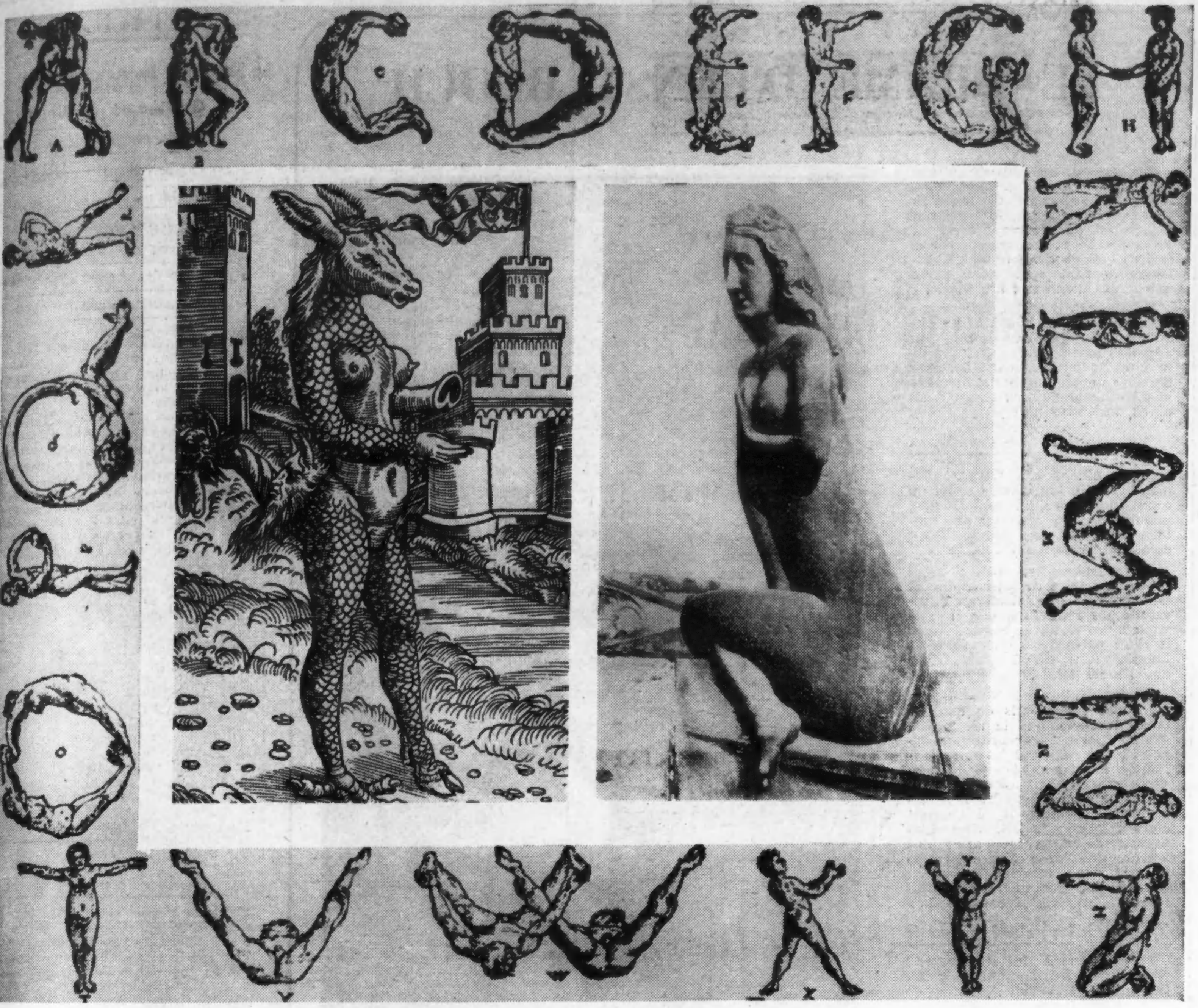
Une solitude hallucinée

L'aventure de la vie, sur laquelle Guillaume Gaulène jette un long regard en quelque sorte panoramique, aboutit à une solitude hallucinée où il n'y a plus place que pour les morts — et la Mort. C'est la vieillesse qui est l'âge des folies. Et la folie majeure (à moins que ce ne soit la suprême sagesse) reste le recours à la mort.

Adieu à la bêtise et à la sauvagerie humaines, à la douleur et à la trahison, mais adieu aussi à l'odeur des menthes et à la douceur des mousses, à l'amitié-malgré-tout et au plaisir d'amour, adieu à l'arrogante dureté de la jeunesse méprisante et rieuse, qui gâche à cœur joie alors que ce sont les vieux qui savent mais trop tard.

On ne peut pas dire que tout soit bien neuf dans cette philosophie. Et le livre débute comme une comédie villageoise légèrement conventionnelle. On se dit que Guillaume Gaulène a le sens du tableautin bucolique, de la chroniquette saupoudrée d'un humour qui parfois ne manque pas de cynisme. On apprécie que ce roman consacré à l'expérience désa-

(1) Gallimard, 297 pages, 9,50 NF.



SCULPTURES ET GRAVURES GOTHIQUES (*).
Le mariage indissoluble de l'ange et de la bête.

busée d'un vieillard (peut-être très proche de l'auteur ?) offre pareille jeunesse d'allure, cette vivacité, cette désinvolture pirouettante.

Et puis (est-ce sous l'effet des rafales de feu ?) la comédie devient tragédie. La Peur, la Puanteur et la Mort, sacrées divinités de cette bourgade trop petite pour elles, font éclater l'histoire. Le vagabond, héros assez sordide d'un vieil adultère tournant au fait divers, prend figure de destin, espèce d'Œdipe bâtard et dégénéré. Le vent d'antan, c'est la peste Thèbes. Mais cette tragédie demeure alerte, frôle même le gaillard, débouche dans ses meilleurs moments sur un lyrisme amer.

Ce roman, où Guillaume Gaulène essaie de délimiter le royaume de la vieillesse dont M. Clément est le dieu, dieu déchu, traqué, abandonné de tous, assailli par ses ombres, vers qui déferlent les vents brûlants du désespoir et de la terreur, ce roman souvent ironique est un livre déchirant.

JEAN-LOUIS BORY.

Après la levée officielle de la saisie

LE LIVRE D'
André MANDOUZE
La révolution algérienne par les textes
(édition remise à jour et considérablement augmentée)
est en vente chez tous les libraires
LE DOSSIER DE LA NEGOCIATION !
1 vol. 240 p. : 7,80 NF
François MASPERO éd., 40, r. St-Séverin (5e)

ART

« Réveils et prodiges » par Jurgis Baltrusaitis

● ***Derrière les façades sereines du gothique, le fantastique grouillement des monstres et des songes.***

DANS l'histoire et la philosophie de l'art, M. Jurgis Baltrusaitis occupe une place singulière que marquent fortement des ouvrages singuliers. Ce faisceau de recherches excitantes et neuves semble converger dans le beau livre qu'il nous donne aujourd'hui (1). Comme un Focillon, M. Baltrusaitis est attentif aux démarches, retours, évolution de la vie des formes, et dans une perspective tout autre que formelle : à travers cette vie, c'est la vie même et le secret profond de l'homme qui excitent sa quête. Sa recherche est comme naturellement orientée vers le surnaturel, vers l'insolite, le fantastique, l'ésotérique, vers les aberrations (2) et les « déformations » de l'œil, du jugement, du songe, où il découvre, comme en de très lucides miroirs, l'image renversée des formes et des vérités « droites ».

L'art gothique, dans sa période classique surtout, est traditionnellement considéré comme l'exaltation de ce sens droit, de ce verticalisme humain, bien enraciné dans la terre la plus ferme, et qui s'élance d'un jet, arbre-flamme que son propre feu purifie. Le moyen âge roman était l'empire du surhumain et de la Bête. Avec le classicisme gothique, tout s'élève, s'éclaire, s'ordonne, se pacifie, dans le double règne de l'homme le plus humain et de la spiritualité la plus dégagée.

Voilà encore une vue simple et limpide que M. Baltrusaitis va diablement troubler. A travers les hautes figures, tout harmonie, ascension et lumière, dont les modèles veillent aux portails de Chartres ou d'Amiens, derrière ces faces et ces façades sereines, il tire des ténèbres profondes — celles de l'âme et celles du temps — et il expose au jour le fantastique grouillement des monstres et des songes.

N'est-ce point la cohabitation, plus encore : le mariage indissoluble de l'ange et de la bête qui, toujours, fait l'homme ? Ce que M. Baltrusaitis dénonce, c'est un certain angélisme dans la représentation de l'homme médiéval exprimé par son art gothique classique.

Le berceau français

Son livre se trouve ainsi illustrer, dans son évolution et ses révolutions, la continuité de la vie des formes — et de la vie tout court. Dans le gothique tout (ou presque) est ordre et beauté ; mais, secrètement ou ouvertement, mêlé de profuses luxuriances et d'étranges, cruelles voluptés. C'est que le *roman*, apocalyptique, surhumain, surréel, apparemment arraché de la terre, continue de vivre souterrainement, repousse de souche, et enlace de plus en plus vigoureusement le fût gothique et l'ogive de ses lianes, de ses tiges qui s'épanouissent en formes humaines et animales toujours insolites. Dans les inquiétants rejets de cette mandragore, on a cru longtemps ne voir que de simples survivances ; quelque chose comme les ultimes rayons d'un astre mort. Focillon, pourtant, y avait pressenti ces « réveils » que M. Baltrusaitis découvre dans le classicisme déjà, et qui seront tout à fait triomphants dans le flamboyant.

Ces « réveils sont constamment hantés par les prodiges . Ils semblent croître avec d'autant plus de vitalité qu'on s'éloigne de l'Ile-de-France. Le grand classicisme gothique et son berceau français présentent, presque à l'état pur, cette beauté formelle parfaite, image de perfection spirituelle. (A Chartres les monstres romans ont été précipités des tympans, des voussures, des chapiteaux pour être foulés par les hautes figures sereines.) Mais après cette période et hors de cette « Ile », se mettent à fleurir un « moyen âge monstreux », et ces visions, ces illuminations, dont l'Allemagne ou l'Irlande produisent les plus fabuleuses et les plus « aberrantes ». C'est moins, d'ailleurs, dans le livre monumental des cathédrales qu'elles se développent, pullulent, se fécondent les unes les autres. Leur vrai bouillon de culture, c'est le livre tout court : manuscrit, puis imprimé, où la miniature, l'ornement, la gravure enfin, révèlent un univers foisonnant de formes et d'inventions inouïes.

Inutile de souligner l'importance de l'illustration pour un tel ouvrage : elle est ici remarquable par le choix et l'abondance (plus de six cents documents saisissants). Mieux qu'une simple documentation iconographique, c'est un véritable accompagnement du texte.

YVES FLORENNE.

(1) « Réveils et Prodiges », A. Collin, 367 pages, 78 NF.

(2) « Aberrations », Olivier Perrin.

(*) Alphabet anthropomorphe de Peter Flettner (v. 1534), Anepape de Mélanchton (v. 1557), Gargouille de Fribourg-en-Brisgau (v. 1350).

HOMMES

LE DRAME D'ERNST BLOCH

« *Je reviens du pays de Metternich et de la Sainte-Alliance. Jadis on l'appelait le nouveau monde, maintenant le nouveau monde est chez nous.* » C'est en prononçant ces paroles fières qu'Ernst Bloch avait rejoint l'Allemagne de l'Est, après avoir passé quinze ans d'exil aux Etats-Unis.

Maintenant, il quitte l'Allemagne Orientale et il écrit à M. Ulbricht qu' « après les événements du 13 août (date de la construction de la muraille de Chine entre les deux Berlins) aucune possibilité de vivre et d'enseigner ne sera laissée à un esprit indépendant. »

Le vrai Marx

Ernst Bloch, « le Lukacs allemand », a dû longuement réfléchir avant de prendre, à l'âge de 76 ans, une décision qui constitue une rupture avec tout son passé. (Il est communiste depuis 1920.)

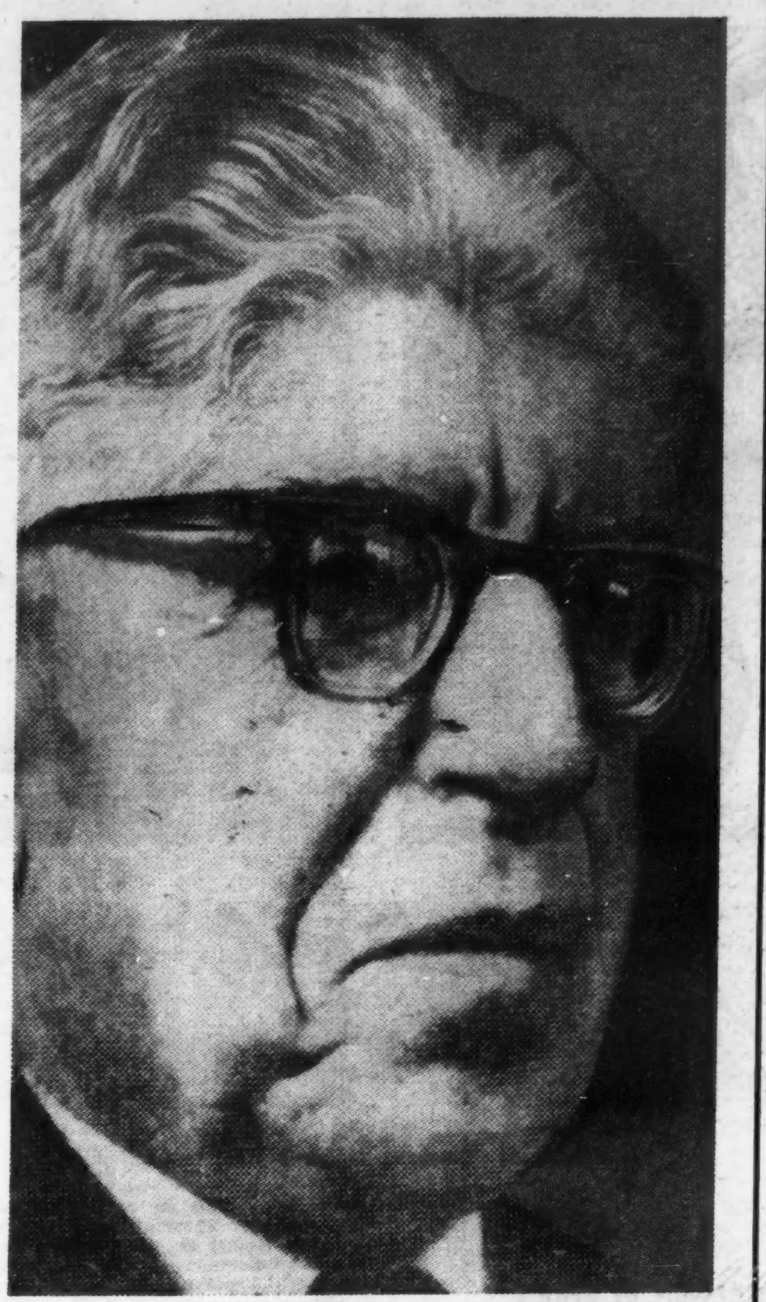
A son retour en 1948, il avait refusé la chaire de philosophie et de sociologie que lui offrait l'Université de Francfort, car il « ne voulait pas servir le capitalisme ». Il avait préféré accepter celle de Leipzig où, au début, on lui laissa une liberté totale.

C'est à partir de 1956, au lendemain des événements de Pologne et de Hongrie, que le régime de Walter Ulbricht n'accorda plus aucun répit à celui qui fut alors qualifié de « révisionniste » et de « déviationniste ». Nul mieux que lui-même ne peut dépeindre la situation dans laquelle il se trouvait alors : « On m'isolait, dit-il dans sa lettre de rupture, je n'avais plus aucune possibilité d'enseigner, le contact avec mes étudiants fut interrompu, mes meilleurs élèves furent poursuivis et condamnés. »

Le principe Espoir

Qu'avait-on à lui reprocher ? Bloch, qui fut l'ami de Bertolt Brecht, de Heinrich Mann et de bien d'autres écrivains allemands connus, était resté fidèle à une certaine conception du marxisme : le marxisme était pour lui avant tout un humanisme. Le vrai Marx, il croyait le retrouver dans ses écrits de jeunesse et le véritable marxisme restait pour lui le fond humaniste et éthique du socialisme.

Dans un ouvrage admirable de style et de concision (« Das Prinzip Hoffnung », « Le principe Espoir »), dont les idées ressemblent, à maints égards, à celles formulées par Lukacs dans son ouvrage « Histoire et conscience de classe », Ernst Bloch se prononce en faveur d'une société socialiste, mais libre et démocratique, tout en rendant hommage à l'œuvre accomplie en Union Soviétique.



ERNST BLOCH.
Partout un étranger.

Il n'a pas, lui — comme Lukàcs — renié son œuvre dont le troisième volume, frappé d'interdit par Ulbricht, paraîtra en Allemagne Occidentale. Ses disciples déclarent, en son nom : « Il a rompu avec Ulbricht, mais sa rupture n'est pas une profession de foi en faveur de l'Occident. »

C'est sans doute exact. Ernst Bloch est une de ces figures tragiques qui restent partout des *étrangers*.

GUSTAVE STERN.

ITALIE

Le jeune et le vieux maître

● *Testori révèle un talent éclatant dans « Les Mystères de Milan », mais c'est un roman bien nommé d'Alberto Moravia, « L'Ennui », que les jurés littéraires récompensent.*

VOILA en vérité le meilleur témoignage qui nous soit parvenu depuis longtemps sur ce monde sans cesse en mouvement qu'est l'Italie contemporaine.

Le premier tome des « Mystères de Milan », du jeune Giovanni Testori, un des maîtres de la nouvelle génération « Le Pont de la Ghisolfa », (1) est un recueil de nouvelles, mais articulées ensemble par le retour des mêmes personnages, des mêmes situations, des mêmes thèmes. On les lit à la file, comme les chapitres d'un seul roman, et avec un plaisir ininterrompu.

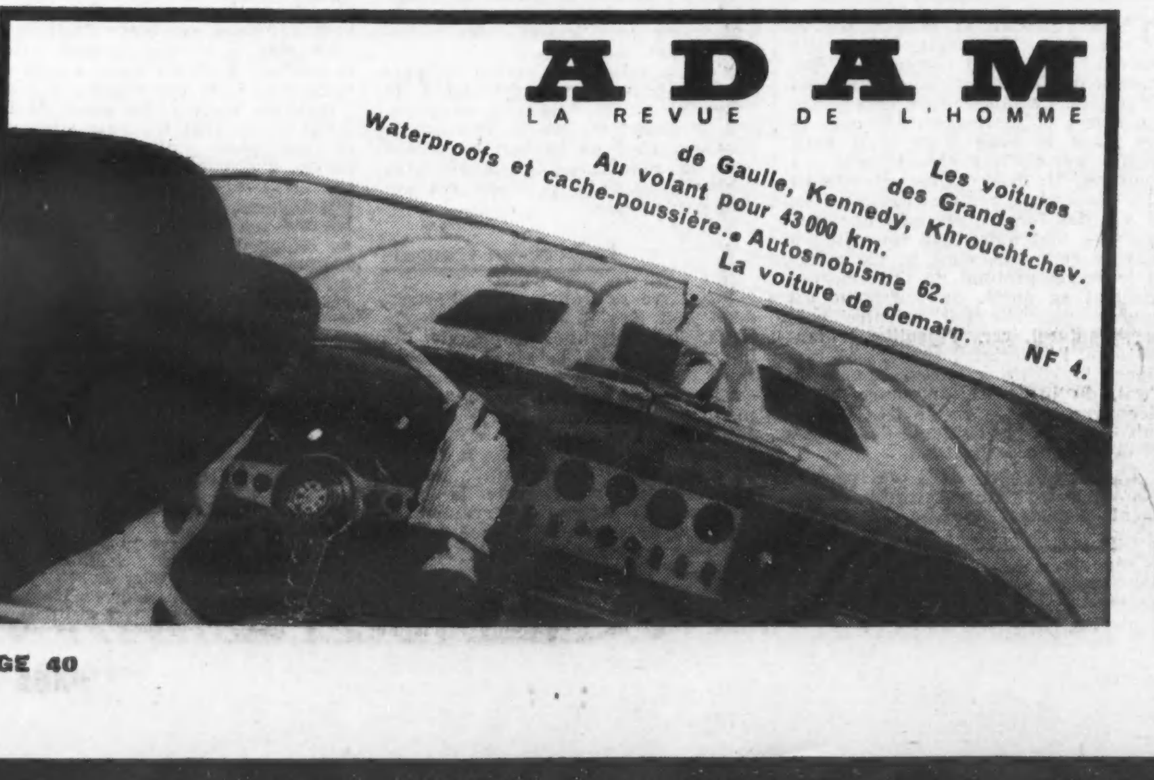
Testori a réussi ce que personne encore n'avait réussi : intégrer dans le néo-réalisme les problèmes et les complexités de la grande ville. Le roman néo-réaliste avait en effet pour champ d'action jusqu'ici soit les campagnes (les campagnes du Sud surtout), soit les petites villes (la Florence de Pratolini), soit des villes déjà grandes mais sans développement industriel (la Rome de Pasolini, les innombrables Naples de la production locale). Testori est le premier romancier italien à nous conduire dans une métropole moderne, à nous faire voir ses usines, ses autoroutes, ses H.L.M., ses terrains vagues, ses bars, dans le scintillement continu des lumières et le bruit entêtant des moteurs.

Doutes et contradictions

Ce n'était pas si simple. Car il ne suffisait pas d'insuffler la vie à tout ce menu peuple de personnages qu'on est habitué à trouver dans ce type de roman : métallos, apprentis, coureurs cyclistes, boxeurs, garçons de café, prostituées, etc. Il fallait encore, pour éviter de tomber dans le folklorique, leur donner des sentiments et un langage moins frustes, plus complexes que ceux que les romanciers italiens avaient coutume de prêter à leurs ouvriers ou à leurs paysans. Il fallait rendre sensibles les changements, les altérations des manières de sentir et de parler dus à la concentration urbaine.

Eh bien ! sur toute la ligne, la réussite de Testori est éclatante. Ses personnages, si modeste que soit leur rang, apprennent à connaître le tourment des contradictions et des doutes, qui est le génie de l'âme moderne. Pessina, le champion cycliste de quartier, auquel la gloire ne parvient pas à ôter le remords d'avoir poussé dans un ravin son rival le plus direct, et qui pédale avec fureur, moins pour gagner que pour achever d'écraser sous ses roues les taches de sang qui dansent devant ses yeux. Ivo, le garçon de café, qui par honnêteté devient maître-chanteur. Wally, la « patronne »,

(1) Gallimard, 424 p., 16,50 NF. Excellente traduction de Maurice Javion.



LE PREMIER N° DE LA REVUE
Partisans
EST PARU

Au sommaire :
VERCORS. Nous sommes des partisans
RAUL CASTRO. La voie cubaine au socialisme.
DANILO DOLCI. L'assassinat d'un syndicaliste.
La classe ouvrière grecque et ses poèmes - La question kurde - Le défi de Danilo Dolci - Poème de Nicolas Guillen, etc.
et un important dossier :
LA GÉNÉRATION ALGÉRIENNE
François MASPERO éd., 40, r. St-Séverin (5e)

qui, pour se venger d'avoir été abandonnée par son protecteur, se jette dans les bras de son barman qui l'exploite, etc.

Attilio et ses frères

Testori excelle encore à peindre l'ambivalence affective qui attache autant qu'elle sépare deux frères, un mari et une femme, parents et enfants. Le meilleur exemple se trouve dans l'épisode qui a inspiré à Visconti une des plus célèbres scènes de « Rocco et ses frères » : celui où Attilio, fou de rage que son ancienne maîtresse ait une liaison avec Sinatra, son jeune frère (« parce que, entre son frère et lui, les choses, une fois que l'un des deux les a touchées, l'autre, ensuite, ne doit même pas les effleurer, sans ça c'était la ruine de sa suprématie familiale ») entraîne la jeune fille dans un terrain vague et la viole sous les yeux de son frère et d'autres voyous rassemblés pour la circonstance. La méditation consécutive d'Attilio, son désespoir de découvrir que, loin de prendre sa revanche sur son frère, il n'a fait que s'abaisser lui-même, son étonnement à constater le mélange de haine et d'amour qui le pousse tantôt contre et tantôt vers Sinatra, tout cela est amené et dit avec un brio incontestable.

Et j'en arrive au dernier point sur lequel Testori a innové avec bonheur : l'écriture. Au lieu de la technique de description objective qui caractérisait le néo-réalisme, ce ne sont ici que monologues intérieurs, retours en arrière dans le temps, ruptures de rythme, reconstitutions fantaisistes d'événements tels qu'ils surgissent dans la mémoire, ou dans la colère, ou dans l'amour. Mais nulle trace de pédanterie dans cette recherche de procédés modernes : c'est toujours une prose riche, dense, savoureuse, drôle, mêlée d'argot bien dosé, entraînante. « Les Mystères de Milan » peuvent être sordides ou féroces, on n'y languit jamais.

Interrogatoires sans fin

Quant au prix Viareggio (4 millions de lires), il a été attribué au mois d'août à Moravia pour « L'Ennui » (2). Bien qu'en Italie, contrairement à l'usage français, les grands prix littéraires aillent plus souvent à des écrivains consacrés qu'à des débutants, ce choix étrange a suscité quelque clameur. L'auteur en a profité pour déclarer qu'à son avis « L'Ennui » était son meilleur livre avec « Les Indifférents » et « Agostino ». Diable ! Si je tiens en effet ces deux derniers ouvrages pour les chefs-d'œuvre de Moravia, j'ai dit ici même, dans le numéro du 5 janvier 1961, toutes les réserves que m'inspirait « L'Ennui ». Cette histoire d'un peintre qui, pris de dégoût pour son art et pour la vie, essaye frénétiquement, à travers une liaison avec une jeune personne, de renouer un rapport avec le réel, a quelque chose de péniblement obsessionnel et de laborieusement réaliste.

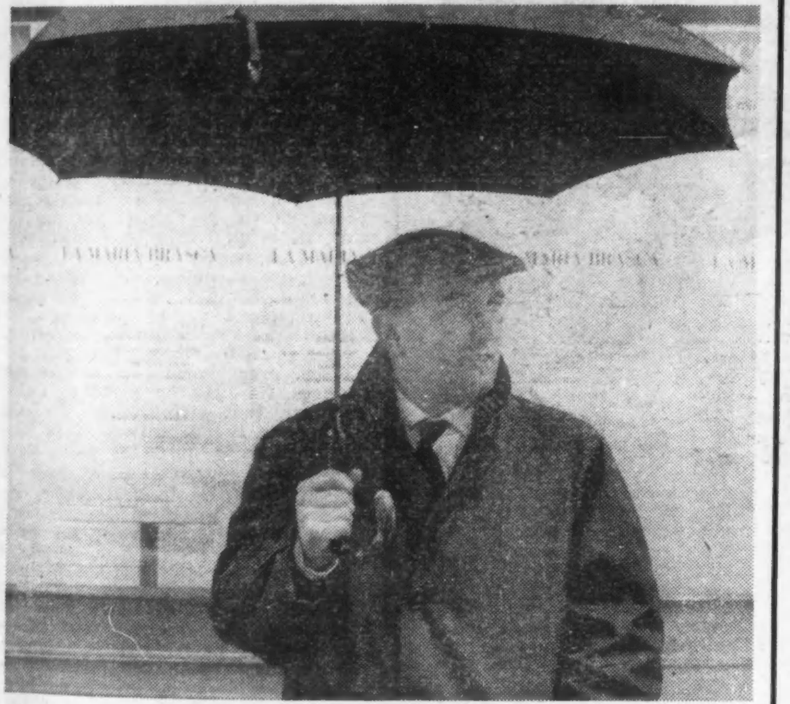
Cecilia se donne à Dino, trois fois par jour s'il le veut, mais elle ne donne que son corps, sans rien céder de son âme, de ses pensées ni de ses sentiments, dont le peintre, exaspéré, cherche en vain à forcer le mystère. Ce n'est pas qu'il aime Cecilia : mais s'il veut surmonter sa répugnance à vivre, son « ennui », il ne peut se contenter d'une simple possession physique, rendue dérisoire par les airs indifférents, énigmatiques et fuyants de sa maîtresse. D'où une persécution en règle, des interrogatoires sans fin, un jaloux espionnage de chaque instant ; jusqu'à ce qu'un providentiel accident de voiture délivre le peintre de sa fixation névrotique et le rende à la contemplation désintéressée d'un arbre, par la fenêtre de sa chambre de clinique.

En porte-à-faux

D'aucuns diront qu'à l'époque où il n'y a plus aucun tabou sexuel ni social et où chacun a la permission d'aimer qui il veut, une des seules façons de ressusciter la passion romantique, c'est-à-dire l'amour impossible, qui se nourrit d'obstacles, est de s'attacher à un partenaire qui, tout en livrant son corps, garde une attitude hermétique, butée et lointaine. Denis de Rougemont voyait naguère dans « L'Homme sans qualités », « Lolita » et « Jivago » trois avatars modernes de la passion romantique. On pourrait ajouter à sa liste « L'Ennui » : après les obstacles représentés par l'inceste, l'âge tendre et la guerre civile, voici celui que dresse une possession incomplète, limitée au seul corps. Mais cette interprétation me paraît trop belle : en fait, Dino n'aime pas Cecilia, son attachement pour elle est absolument dépourvu de l'*aura* de la vraie passion, de même que de toute dimension poétique ou métaphysique, sa quête de « l'autre » n'est qu'un effort morbide pour se rassurer sur lui-même.

Fixation névrotique : j'y reviens. Voilà à quoi se réduit cet « amour ». Il y avait d'ailleurs là un admirable thème à développer : celui de l'angoisse causée chez un homme par le pressentiment de son déclin physique. Mais Dino a trente-cinq ans, et montre une vigueur exceptionnelle : pourquoi alors s'acharne-t-il à poursuivre une jeune fille qu'il n'aime pas et qui se dérobe ? « L'Ennui » n'est ni un roman d'amour ni un récit « clinique » comme Moravia excellait à en faire. C'est une œuvre en porte-à-faux, qui plaira pour ses descriptions scabreuses, mais dont l'univers moravien ne me semble guère enrichi. Sans doute il y a des obsessions qui sont symptomatiques de la nature humaine ; mais il y en a d'autres, comme celle de Dino, qui révèlent seulement un cerveau malade et borné.

DOMINIQUE FERNANDEZ.



(Ugo-Mulas.)

GIOVANNI TESTORI.
Vu du pont.

(2) Flammarion, 254 p., 9,50 NF.

JULLIARD

Georges Buis

la grotte

roman

« Ce roman prend sa place dans une famille d'ouvrages bien marqués... ceux qui font vivre des héros intelligents... Il retiendra les lecteurs de qualité. »

P.-H. SIMON

« L'autre soir, vers 10 heures, j'ai commencé à lire LA GROTTE de Georges Buis : j'ai eu grand tort car je n'ai fini ma lecture que vers 2 heures du matin !... LA GROTTE est un document... un puissant récit. »

Jean MISTLER

« Avez-vous la LA GROTTE ? Il faut le faire. Parce que la guerre d'Algérie y apparaît à nu. Parce qu'un officier, membre de cette confrérie presque fabuleuse qui joue avec le pouvoir, la mort et les libertés de deux peuples y parle, en officier en même temps qu'en homme, d'un sujet qu'il connaît bien. Parce que l'auteur, enfin a beaucoup de talent.

Jean LACOUTURE.

1 vol. 13,50 NF.

RJ

Lorenza Mazzetti

LE CIEL S'EST ÉCROULÉ

roman

Traduit de l'italien par Ornella VOLTA

Prix Viareggio 1961

LE CIEL S'EST ECROULE, c'est le récit de deux petites filles qui découvrent la brutalité, la politique, la guerre. Malgré le tragique du sujet, Lorenza Mazzetti a écrit un livre tendre et naïf à l'image de ses jeunes héroïnes.

1 vol. 9,60 NF.

Jacques Rigaud

DÉBAT SUR LA FRANCE DE DEMAIN

Tous les grands problèmes qui se posent à un Etat moderne passés en revue par des personnalités telles que Hubert Beuve-Méry, Marcel Bleustein-Blanchet, le général Ely, Alfred Fabre-Luce, André Maurois, Jacques Soustelle, etc.

1 vol. 10,80 NF.

RJ

Georges Bordonove

REQUIEM POUR GILLES

Roman

Gilles de Rais ! Personnage de légende, craint et adoré, dont le souvenir est toujours présent à l'esprit. Gilles de Rais, à la personnalité à la fois complexe et fascinante, est le héros du nouveau livre de Georges Bordonove. L'auteur fait revivre sa tragique histoire au moment le plus pathétique peut-être de la vie de Gilles : la nuit qui précède son exécution. Gilles est seul avec son confesseur. Ce dernier jouera le rôle d'un véritable inquisiteur, contraignant le condamné à un impitoyable retour sur lui-même. Ainsi, à l'aube de cette dernière nuit, il mourra comme un saint, lui qui avait vécu comme un monstre...

1 vol. 10,30 NF

Retenu par le Club des Editeurs.

RJ

Elisabeth Barbier

LES GENS DE MOGADOR

★ ★ ★

DOMINIQUE VERNET

Tomes I et II
Fin des Gens de Mogador

Dr José Bacri

CALORIE CHÉRIE

Collection Mappemonde

Tout le monde rêve de maigrir. On échange des recettes, mieux vaudrait connaître les lois. On peut d'abord *arrêter de grossir* puis *maigrir*. On peut *organiser* son régime. Comment ? En lisant les « conversations amaigrissantes » du docteur Bacri.

1 vol. 9,90 NF.

RJ

GUY PONCE DE LEON

ACIER

roman 9,30 nf

Paris en parle...

TÉLÉVISION

Le racisme

Pourquoi, quinze jours après, Jean Daniel était-il encore obsédé par l'émission d'Igor Barrère et Etienne Lalou ?

QUINZE jours après — comment est-ce possible ? — je ne puis oublier ces visages de Français moyens surpris par Etienne Lalou et Igor Barrère en flagrant délit de tranquille racisme.

Ces regards affichant leur méprisante supériorité, tous ces êtres dont la caméra, plus impitoyable que jamais, a souligné la suffisance, l'angélique cruauté ou le sordide pharisaïsme, voire parfois une sorte de haine joviale, pourquoi me poursuivent-ils avec une si singulière ténacité ?

BLANC ET NOIRS.
Chacun à sa place ?

(Magnum)

C'est d'ailleurs un phénomène insolite (pour moi qui ne connais la télévision que depuis que je suis alité) que la façon dont une émission de T.V. réussie continue de vivre, reste présente et s'intègre en somme parmi les actes dont on croit qu'ils ont été les nôtres dans un passé indistinct. Rien à voir, en vérité, avec cette parenthèse du spectacle cinématographique qui peut très bien ne laisser aucune trace dès la lumière revenue dans la salle de projection. En se levant de son siège, en sortant de la nuit, on ferme avec vigueur la parenthèse d'une cérémonie un peu hypnotique dans laquelle on s'est laissé plonger.

Le fait qu'on ait à sortir de chez soi, qu'on rejoigne dans un lieu précis et prédestiné comme une église une foule qui va devenir silencieuse, accueillante et passive, l'absence d'interruption pendant la projection d'un film, c'est tout cela probablement qui diminue ou supprime le retentissement d'un film dans le souvenir, alors que la télévision s'insère dans la vie quotidienne, s'impose dans la chambre même où l'on a l'habitude de discuter (ainsi la discussion se poursuit-elle avec un speaker télévisé), s'accommode cependant du bruit, des rumeurs et des interruptions tout comme la vie elle-même, et ne force l'intérêt que si la sensibilité, et par suite la participation du spectateur, en font un interlocuteur concerné, bref, un acteur.

On échange des propos pendant la projection. Le masseur qui vient me voir tous les matins a fait un référendum familial pendant le moment même où Etienne Lalou posait sa question-choc : « *Donneriez-vous votre fille à un Noir ?* ». Toutes les questions que les enquêteurs posaient aux hommes ou aux femmes dans les rues de Paris et dans les cases africaines, la famille de ce masseur se les posait et y répondait en même temps. La télévision devient ici un compromis entre le jeu de société et la contrainte à la discussion, et à la réflexion. Evidemment, pour une émission de TV de ce genre et de cette qualité, il y en a cent abjectes ou simplement vulgaires. Mais une telle émission, même cruellement gâchée par sa seconde partie, montre la voie et en sauve jusqu'au principe même. Etienne Lalou et Igor Barrère « font face » pour l'honneur des téléspectateurs français.

Le sujet était donc le racisme et l'intention, ou, disons, la conclusion des auteurs était que les Français étaient tous, sans le savoir, plus ou moins racistes. Et comment en douter après cette cascade d'images trop savamment choisies, bien sûr, mais si atroces dans leur simplicité et leur fraîcheur ? Ce sont ces images-là, et non pas les commentaires, les transitions ou les psychodrames à la fois obscurs et sommaires, qu'on ne peut pas oublier. Il est vrai que contrairement aux auteurs j'ai, pour ma part, été très réconforté par la séquence — l'une des plus saisissantes — des enfants.

Comme les autres

Lorsqu'on demande à un petit enfant blanc s'il ne veut pas être noir, il répond : « *Ah ! ben non alors !* » ; mais lorsqu'on demande à ce même enfant s'il voudrait être en Afrique le seul petit Blanc parmi des enfants noirs, alors il s'insurge, il proteste, il ne veut de cela pour rien au monde. Il n'a pas de jugement sur la qualité intrinsèque du fait d'être noir ou d'être blanc, il dit avec passion « *qu'il veut être comme les autres.* »

Au fond (comment Etienne Lalou a-t-il pu ne pas le voir ?), ces enfants ignorent l'essence du racisme, ils ont la peur ancestrale et instinctive de la différence. A partir de cette peur, tout est possible. Le racisme aussi, bien sûr. Mais tout le reste, bien plus encore. Il y a un intense besoin de fraternité dans cette volonté d'être semblable. Evidemment, cela ne rend pas plus facile la vie du petit Noir dans une classe d'écoliers blancs — tout comme celle du petit Blanc dans une salle d'écoliers noirs d'ailleurs — mais ce n'est pas un terrain irrécupérable.

Ce qui l'est davantage et ce qui participe de l'essence même du racisme, c'est cette réflexion d'une marchande des quatre-saisons : « *Il vaut mieux que chacun reste à sa place.* » Terrible phrase, hideuse boutade, au siècle des personnes déplacées, au siècle où, précisément, personne n'a de place. Quels accents truculents et fiers la marchande a trouvés pour exprimer qu'elle avait une place, elle, qu'elle entendait la garder et que — ô miracle ! elle ne s'en était pas aperçue, mais voici qu'on le lui faisait découvrir — cette place n'était pas la dernière : il y avait au-dessous d'elle des Noirs à qui on ne pouvait pas donner sa fille, des Juifs avec lesquels il faisait bon de ne pas se mêler, et des Nord-Africains enfin, ces pelés, ces galeux d'où vient tout le mal, qu'il faut fuir comme la peste, précisément.

Voilà la marchande des quatre-saisons soudain promue aristocrate à une place qu'elle ne juchait pas si haut. Ce qui m'a le plus saisi, c'est son visage généreux, son parler savoureux, son humanité totale. Une raciste sympathique et triomphante... C'était là le document le plus probant. Cette marchande était inclassable, physiquement. Nulle trace de nazisme ni même de méchanceté dans le dessin de sa bouche ou dans la saillie des pommettes lorsqu'elle a dit : « *Je ne leur veux pas de mal, à tous ces gens, mais enfin, s'ils partaient, nous aurions plus de place chez nous pour éduquer nos enfants et pour mener une vie décente !...* »

Bonne conscience

Une autre dame, du type châtelaine celle-là, répond de façon pincée et chuchotante : « *Oui, décidément, je préfère que chacun reste à sa place.* » Encore ! Pourquoi suis-je à ce point sensibilisé à cette expression ? Il y a une dizaine d'années, je me souviens l'avoir entendue dans la bouche d'un écrivain qui avait été d'extrême-gauche dans sa jeunesse. J'avais été paralysé le reste de la soirée. Un ecclésiastique était présent, que ne paraissait pas avoir indigné la phrase de mon illustre ex-révolutionnaire. J'ai cru devoir faire observer que toute la vie du Christ était une vie d'exilé et qu'il était la première personne déplacée, le premier homme pour qui la notion de « place » ne pouvait avoir un sens. Il n'y a de place que pour les pharisiens, les nantis, les conservateurs. Le racisme c'est peut-être, aussi, d'assigner une *place*, précisément, aux uns ou aux autres. En 1945, on aurait dit : c'est donner une signification d'essence (éternelle, immuable, nécessaire, ineffaçable) à ce qui n'est qu'existence (fortuite, accidentelle, contingente, donc modifiable et perfectible).

C'est faire remonter bien haut l'origine du racisme ? Peut-être. Admettons-le. Mais, justement, c'est ce que je reproche le plus à la seconde partie de l'émission d'Etienne Lalou : de n'avoir pas su ni voulu suivre le processus du racisme, dont l'itinéraire va de l'horreur de la différence à la construction des fours crématoires. La bonne conscience des hommes qu'il nous a montrés n'était, après tout, pas révoltante. Des millions d'hommes se refusent aux mariages inter-raciaux, préfèrent voir les Algériens dans une Algérie, même indépendante, pourvu qu'elle soit lointaine, ont une réaction de défense préalable à l'égard de l'étranger, symbolisé souvent dans le Juif errant et apatride, sans se sentir pour autant des âmes de tortionnaire ou des vocations au nazisme. C'est le chemin insolite, et insidieux, que se frayent les sentiments, en apparence innocents, qu'il s'agissait de décrire. Pour ne l'avoir pas fait, les organisateurs des psychodrames ont peut-être même, au contraire, fortifié ou nourri le racisme de certains spectateurs, racisme qui, la première émission nous l'avait montré, ne demandait qu'à se développer.

C'est un thème qui est, évidemment, loin d'être épuisé. Pourquoi Etienne Lalou et Igor Barrère n'y reviendraient-ils pas sous une autre forme pour nous imposer jusque dans notre chambre, à nous tous qui fuyons ces irritants problèmes, la présence lancinante du drame qui, à nouveau, devient menaçant ? Pourquoi ne reprendraient-ils pas le combat qu'ils ont livré à leur manière pour que chacun puisse ne plus rester « à sa place » ?

JEAN DANIEL.

ECOLE DE PIANO
MAGDA
TAGLIAFERRO
46, rue Molitor
COURS SUPERIEURS et enfants
Rens. 15 à 18 h. ELY. 65-67

STUDIO de l'ETOILE 14 rue TROYON
en V.O. Russe
LES 5 NUITS
d'après LES NUITS BLANCHES de DOSTOIEVSKI
et
LE CHANT DU STYRENE d'ALAIN RESNAIS

Il vous agacera ?
C'est normal.
Il vous attirera ?
C'est logique.
Il vous déconcertera ?
C'est inévitable.
Il vous gênera ?
Bien entendu puisqu'en voyant « CE SOIR OU JAMAIS » vous vous êtes mêlé de ce qui ne vous regardait pas : vous aurez cru voir un film et vous aurez été mêlé à une soirée particulièrement troublante...
Vous ressemblerez à ces spectateurs d'une course de natation que l'on a poussés dans la piscine...
...et vous y aurez pris goût !
Vendredi en exclusivité au Cinéma Monte-Carlo le film le plus insolite, le plus déconcertant mais le plus passionnant
CE SOIR OU JAMAIS

Semaine du Cinéma Soviétique

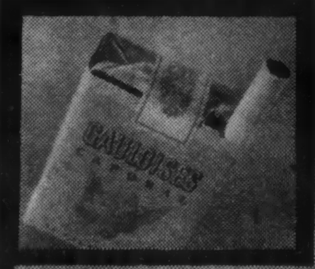
MARIGNAN
P A T H E
27 Sept. - 3 Octobre 1961
CIEL PUR
à 21 h. le mercredi 27 sept. (soirée de gala sur invitations)
à 15 h. le jeudi 28 sept.
à 22 h. 30 le samedi 30 sept.
à 15 h. le lundi 2 octobre
L'AMOUR D'ALIOCHA
à 21 h. le jeudi 28 sept.
à 17 h. 30 le vendredi 29 sept.
à 14 h. 30 le samedi 30 sept.
à 17 h. 30 le dimanche 1er oct.
LES COSAQUES
à 21 h. le vendredi 29 sept.
à 15 h. le dimanche 1er oct.
LE POULAIN ET TROIS RECITS DE TCHEKOV
à 20 h. le samedi 30 sept.
à 17 h. 30 le lundi 2 octobre
à 17 h. 30 le mardi 3 octobre
RESURRECTION
à 17 h. 30 le jeudi 28 sept.
à 21 h. le dimanche 1er oct.
à 15 h. le mardi 3 octobre
LES VOILES ECARLATES
à 15 h. le vendredi 29 sept.
à 17 h. le samedi 30 sept.
à 21 h. le lundi 2 octobre
PAIX A CELUI QUI VIENT AU MONDE
à 21 h. le mardi 3 octobre.
Places à 5 et 6 nf
Tarif réduit ciné-clubs et étudiants.

DANS LE COLLIMATEUR

MARCEL AYME (59 ans). Il présente une nouvelle pièce (la 8ᵉ). « Louisiane ». Flop. *(Voir la critique de Robert Kanters, page 43.)*

CLAUDIA CARDINALE (23 ans). C'est sur elle que Les Lions sont lâchés. On sourit. *(Voir M. Lebesque, p. 44.)*

OTTO PREMINGER (55 ans). Il réalise un nouveau film (le 27ᵉ) « Advise and consent ». Malin, très malin. *(Voir le reportage de Michèle Manceaux, page 45.)*



LES GOAL WAZZ (51 ans, prononcer Gauloises). Elles débutent aux Etats-Unis. Michel Cournot a scrupuleusement étudié leurs charmes. *(Voir p. 47.)*

JOHNY HALLIDAY (18 ans). Un coup de vieux. Le petit roi du rock change de quartier et de public. *(Voir p. 47.)*

THÉATRE

« Boulevard Durand »

● *Le «Galileo Galilei» d'Armand Salacrou.*

C'EST un grand boulevard tout droit, où l'on voit venir les choses de loin, un boulevard pour défilés du Premier Mai. M. Armand Salacrou a voulu écrire la chronique d'un fait divers authentique dont l'écho a marqué son enfance. Jules Durand était le secrétaire du syndicat des ouvriers charbonniers du port du Havre. C'était un bon garçon, généreux, un peu exalté, plus anarchiste que socialiste révolutionnaire. Au cours d'une grève, pendant l'été de 1910, le patronat crut trouver un moyen de se débarrasser d'un meneur en faisant impliquer Durand dans le meurtre d'un « jaune » tué au cours d'une rixe d'ivrognes. Les charges qui pesaient sur lui étaient extraordinairement faibles (il avait prononcé quelques paroles de menace contre le « jaune » au cours d'une réunion de grévistes), mais ses naïves professions de foi indisposèrent un jury hanté par la peur des partageux. Malgré les efforts de son avocat, Mᵉ René Coty, il fut condamné à mort le 25 novembre 1910. La peine fut commuée en sept ans de prison, puis l'innocence reconnue le 15 juin 1918. Mais Jules Durand avait mal supporté l'incarcération, il était atteint d'une folie mystique avec des crises de fureur, il mourut à l'asile le 23 février 1926. En 1956, on inaugurait au Havre un boulevard Jules-Durand, et le 19 septembre 1961, le Centre Dramatique du Nord y créait la pièce de M. Salacrou (1).

L'erreur judiciaire vraie (« Le Courrier de Lyon »), ou imaginaire (« La Porteuse de Pain », « Roger la Honte ») est une des mamelles les plus fécondes du mélodrame, tant le sentiment de la justice est puissant dans le peuple. Mais ce qui nous bouleverse en plus ici (comme pour les victimes de la Terreur), c'est le honteux spectacle d'une justice de classe, et Jules Durand pouvait être pour M. Armand Salacrou ce que Galileo Galilei, autre victime d'une erreur de jugement, a été pour Brecht, c'est-à-dire le héros d'une chronique et le thème d'une leçon.

Finalement, entre le mélodrame et la chronique, M. Salacrou a établi un dosage adroit et efficace. Il a adopté la coupe de la chronique (quatorze tableaux), mais il a poussé les oppositions de couleur comme dans le mélodrame : la bourgeoisie d'argent, toute frivole, jouisseuse, mauvaise ; la vie familiale de Jules Durand, toute de pauvreté, de labeur, de fierté, d'honnêteté. Il a campé des personnages tout d'une pièce : le chien de garde du patronat, un traître ; la mère et la compagne de Jules Durand, des saintes (laïques bien sûr). Tout cela est conforme à l'esthétique du mélodrame classique, qui n'était pas toujours paternaliste comme on le croit : à la dernière scène du « Facteur ou la Justice des Hommes », un mélo de 1834, par exemple, le facteur innocent mais condamné passe, enchaîné aux autres galériens devant la propriété où le banquier enrichi par des banqueroutes criminelles donne une fête somptueuse pour les fiançailles de sa jeune sœur. Mais cédant au goût de l'enseignement, M. Salacrou a ajouté quelques scènes didactiques : la leçon de marxisme dans une cuisine donnée par le délégué de Paris, « L'Internationale » reprise en chœur au meeting, etc.

Une émotion généreuse

Cela fait un spectacle, on le sent bien, qu'on ne peut pas juger comme les autres, ni même comme les autres pièces de l'auteur. Le Centre Dramatique du Nord l'a monté d'une manière très satisfaisante : bons décors de M. Raymond Renard, bonne mise en scène de M. André Reybaz, un très bon Durand (Maurice Sarfati) convenablement entouré (Sophie Marin, Michel Chasseing, Gérard Vergez, Raymond Raynal, Jean-Pierre Laverne, etc.). Il suffirait de couper dans quelques scènes, de remplacer quelques comédiens visiblement insuffisants, de serrer un peu plus l'ensemble, et « Boulevard Durand » serait exactement ce que M. Salacrou a voulu : un spectacle qui, par des moyens simples mais honnêtes, cherche à éveiller une émotion généreuse dans le cœur d'un public populaire.

(1) Création mondiale au Havre. La pièce sera jouée en tournée par le Centre Dramatique du Nord dans sa région, et peut-être à Paris. Texte, avec des documents, chez Gallimard. Voir « L'Express », n° 455, du 3 mars 1960.

« Football » « Louisiane »

● *Deux mélos français prétentieux.*

ENCORE deux mélos, deux mélos français honteux et prétentieux, qui se piquent de redresser les erreurs de la justice américaine. Il n'y a pas grand-chose à dire de « Football » de MM. Pol Quentin et Bellak (2), et on voudrait n'avoir pas à parler de « Louisiane » de M. Marcel Aymé (3).

Un étudiant est lynché à mort par quatre de ses camarades dans une université américaine à l'époque du mac-carthysme. C'est bien intentionné, mais d'une affligeante bêtise : un match au ralenti, avec un ballon de baudruche, sur un terrain trempé de larmes. M. Claude Brasseur se tire au plus juste d'un rôle long, mais monotone et sans grande possibilité d'effets.

Pour hériter l'immense fortune d'un vieil homme, ses cinq arrière-neveux et nièces doivent vivre ensemble pendant sept semaines dans sa propriété en Louisiane. Mais l'une des héritières est une jeune fille noire : peut-on cohabiter avec une négresse ? On le pourrait tant bien que mal si sa demi-sœur blanche ne tombait dans les bras d'un nègre, mi-domestique, mi-étudiant, et ne se proclamait négresse d'honneur. Les voisins interviennent à main armée pour faire cesser le scandale, le shérif lui-même tue le beau nègre, et les héritiers se remettent à attendre leur héritage...

Ne nous posons pas trop de questions : l'héritière farfelue (Madeleine Barbulée, drôle comme d'habitude) est-elle méchante ? La jeune négresse (Marpessa Dawn) a-t-elle l'âme noire ? En fait, nous ne croyons à rien, et surtout pas à l'amour de la Blanche pour le Noir, qui n'est qu'une chaleur de sang, une fantaisie de sexe et de tête. Le dernier acte est un peu plus animé, mais grâce à des coups de théâtre qui sont des coups de mauvais cinéma. Nous passons toute la soirée à écouter de mornes et vieillottes considérations sur le racisme et l'amour. Si le style c'est l'homme, il n'y a pas une ligne de M. Marcel Aymé dans ces dialogues où l'on dit des choses comme : « *Les gens de couleur avaient pour moi le visage de ma propre honte... Il me semblait que mon redoutable secret avait à jamais marqué les traits de mon visage...* », etc.). Marcel Aymé, vous le savez bien, n'écrit pas, ne pense pas comme cela. Il y a une erreur, une navrante erreur.

(2) Gaîté-Montparnasse.
(3) Renaissance.

« Arden de Feversham »

● *Un mélo élisabéthain sans étincelle.*

Pour la première fois depuis longtemps le Vieux-Colombier a un programme d'ensemble sympathique, une troupe régulière de qualité, un esprit. Cela mérite un salut et suscite un espoir. Le premier spectacle est un arrangement d'un célèbre mélodrame (nous n'en sortons pas cette semaine) élisabéthain par M. Yves Jamiaque, l'auteur des gentils « Cochons d'Inde » de l'an dernier. On y voit une femme passionnée projeter l'assassinat de son mari et entraîner peu à peu amant, domestiques, tueurs à gages dans une hallucinante conspiration criminelle. Rien n'est mauvais dans cette soirée, ni la pièce (4), ni la mise en scène de M. Bernard Jenny, ni la présentation pleine de goût dans des décors-tapisseries à la manière de Hogarth de M. René Allio, ni les comédiens : Rosy Varte, Michel Galabru, Hubert Deschamps, Jean-Pierre Darras, Michel de Ré, Antoine Taffin, etc.

Et pourtant, est-ce la pièce qui hésite entre la farce et la tragédie, est-ce le rythme de la mise en scène qui est trop lent, est-ce le nouveau dispositif scénique qui éloigne le spectacle en voulant le rapprocher, est-ce un manque d'harmonisation entre les manières des acteurs, est-ce tout cela à la fois ? Il manque une étincelle de chaleur et cela ne prend pas vie...

ROBERT KANTERS.

(4) Vieux-Colombier.

LA SEMAINE

RUDOLF NOUREIEV, actuellement au Danemark, dansera à Londres avec Margot Fonteyn. La Compagnie des Ballets de Cuevas se prépare à monter « Les Mille et Une Nuits ». Il n'est pas encore certain que Noureiev rejoindra la troupe.

La Compagnie soviétique (les ballets Kirov) qu'il a désertée, a obtenu un immense succès à New York où Youri Soloviev remplace Noureiev. Admirable « sauteur », comme l'enfant perdu de la danse, Soloviev est moins bon « porteur ».

LES DROITS cinématographiques de « La Main », étrange histoire racontée par Mᵉ Maurice Rheims, commissaire-priseur, ont été achetés par le producteur de « La Fille aux yeux d'or », M. Gilbert de Goldschmidt.

Mais la main elle-même continue ses facéties. (En bref, c'est l'une des deux mains ciselées qui peuvent, ensemble, permettre de retrouver l'entrée d'une grotte où sont enfouis depuis 2.000 ans de fabuleux trésors). L'une des « mains » est au Louvre. L'autre a semé, à travers les siècles, le malheur chez ceux qui l'ont possédée.

La dame française qui la détient aujourd'hui, mariée à un agent de change américain, est tombée gravement malade à Paris. Son mari est venu en toute hâte la chercher. La main est restée avenue Foch.

ANTOINE BOURSEILLER (30 ans), a mis en scène « Va donc chez Torpe », la nouvelle pièce de François Billetdoux.

— Si l'on m'avait dit que je serais un jour directeur de théâtre, je ne l'aurais pas cru. Pour moi, ça représentait le paradis. Je le suis depuis un an, et maintenant, je sais : c'est l'enfer.

L'année dernière, Bourseiller et son équipe ont monté sept spectacles (parmi lesquels « Les Chaises », avec « Jacques ou la soumission », et « L'Annonce faite à Marie »). Ils ont eu beaucoup de succès. Cela n'est pas suffisant. L'Etat ne peut pas accorder de subsides à une salle de 250 places. **« Alors, je n'ai pas le droit de me tromper, de faire un insuccès, ce serait la faillite de vingt personnes. Je vis dans l'angoisse de cette responsabilité. »** Découragé, il ajoute : **« Et puis, je me demande si le théâtre n'est pas une forme d'expression démodée... »**

QUATRE JOURS à Paris pour Vincente Minelli, le metteur en scène d' « Un Américain à Paris », venu voir les robes créées par Balmain pour Cyd Charisse, la vedette de son prochain film, « Two weeks in another town » (« Quinze jours ailleurs »), avec Kirk Douglas et Edgar G. Robinson.

Sujet : un roman d'Irving Shaw, l'aventure d'un groupe de cinéastes hollywoodiens dans le milieu cinématographique italien.

Minelli commencera à tourner début octobre à Rome. (C'est la première fois que cet Américain de parents italiens travaille dans le pays de ses ancêtres). Bientôt à Paris, ses « Quatre cavaliers de l'Apocalypse ».

QUELQUES JOURS à Paris aussi pour un grand réalisateur latino-américain : l'Argentin Leopoldo Torre Nilsson, encore très peu connu en France (quelques centaines de spectateurs seulement pour « La Maison de l'Ange » en 1957), malgré une carrière internationale fructueuse: « La Caïda » et « Fin de fête » au festival de Berlin, « La main dans le piège » à Cannes, « Peau d'été » à Venise où il était membre du jury.

Il vient de vendre ces deux derniers films pour la France et il profite de son séjour à Paris pour travailler car, en Argentine, son succès est tel qu'il n'a aucun moment de tranquillité pour préparer ses quinzième et seizième films.

(J.-R. Roustan.)

VINCENTE MINELLI.
Quinze jours ailleurs.

CINÉMA

« Les Lions sont lâchés »

● *De quoi amuser notre appétit, sans calmer notre faim.*

«L'EDUCATION SENTIMENTALE » en 1961, qu'est-ce ? Une histoire de femmes, racontée par des femmes. Frédéric Moreau aujourd'hui s'appellerait Frédérique (parenthèse : Astruc, qui tourne « L'Education » d'après Flaubert, y a-t-il réfléchi ?). Depuis cent ans, le héros s'est travesti en héroïne. La femme est devenue meneuse de jeu, une Merteuil qui n'a plus besoin de Valmont, une Bovary qui laisse le suicide aux clercs de notaire.

Donc, il y a un siècle, un jeune provincial montait à Paris pour connaître « la vie », c'est-à-dire les femmes ; et de nos jours, c'est une petite provinciale qui y débarque, pour connaître les hommes. Le meilleur du roman de Nicole et du film de Verneuil (1) tient assurément dans ce renversement des rôles. L'important est d'ailleurs moins l'expérience amoureuse qu'on y relate que la manière dont elle est relatée : entre femmes, dans la complicité et les rires. Elles sont trois : l'une d'elles couche, les deux autres écoutent, interviennent, commentent. Et que se racontent-elles ? Des histoires d'hommes, comme les hommes autrefois se racontaient des histoires de femmes.

C'est le monde à l'envers : hier : *« Ah ! mon cher, une fille splendide »*, et aujourd'hui : *« Ah ! ma chère, une vraie brute au lit. »* On compare, on se refile des adresses et, naturellement, on se vole des mâles, comme jadis on se chipait des maîtresses. Quant à l'homme, dans tout cela, que peut-il être, sinon un vague objet de désir ? Il se laisse prendre, plaquer, reprendre, il a bien autre chose à faire, lui. Il travaille. Il écrit des romans ou il court la clientèle, passant pressé, amant furtif, guetté par l'infarctus et les névroses.

Il y avait un très grand sujet dans ce film. Les auteurs ne l'ont pas traité et, au lieu de la comédie de mœurs qu'on espérait, ne nous servent qu'un gentil vaudeville. Manque d'imagination sans doute ; et aussi, peut-être, erreur d'optique. Par exemple, il était excellent de mêler le snobisme à cette histoire ; mais il devient ici presque l'essentiel, alors qu'il n'aurait dû être qu'un décor, une couleur, une toile de fond. C'est dommage : les personnages méritaient mieux.

Tel qu'on nous le donne, pourtant, ce film est loin d'être manqué. Et bien qu'on ait sans cesse envie de lui crier : *« Plus fort ! Plus drôle ! Plus profond ! Plus grandiose ! »*, il ne manque pas de charme et il fait rire. Quelques scènes très bien venues, un bon dialogue de Michel Audiard, une mise en scène solide, voilà de quoi amuser notre appétit, à défaut de calmer notre faim. Et puis, il y a l'interprétation : les trois femmes, Michèle Morgan, Danielle Darrieux, Clandia Cardinale, et les deux hommes : Lino Ventura, dont on ne dit jamais assez qu'il est un grand acteur, et Jean-Claude Brialy, parfait don Juan des lettres, irrésistible dans ses romans. Mais rien que dans ses romans, hélas ! comme certains généraux sont invincibles dans leurs Mémoires...

(1) Marivaux, Colisée.

« Cendrillon aux Grands Pieds »

● *Perrault réduit aux grimaces.*

UN grand metteur en scène : Tashlin. Et une idée drôle : faire de Cendrillon un homme, un grand dadais aux pieds-bateaux, adoré par une Princesse Charmante. De cette rencontre, on pouvait espérer un chef-d'œuvre d'humour. Le résultat est un film lent, sans inventions et vulgaire (2).

Que s'est-il passé ? Fort simplement, que Jerry Lewis a commandé et produit ce film. Or Jerry Lewis est un comique mécanique voué aux gags en chaîne (« Le Dingue du Palace ») et non aux histoires suivies, fussent-elles féeriques. Ici, on sait ce qui va se passer, et comme les scénaristes n'ont à peu près rien ajouté à Perrault, sauf la parodie, tout se réduit à des tics, des trucs, des borborygmes et des grimaces.

« Au prix de sa vie »

● *Miracle chez les moujiks.*

AVIS aux spectateurs : il y a, dans ce film soviétique de Marc Donskoï (3) (dont le titre original : « Le Cheval qui pleure », est infiniment plus poétique et plus rare), un mauvais quart d'heure à passer. Par chance, c'est le premier. Deux pauvres moujiks, un homme et une femme, s'enfuient de leur patrie où règne le servage. Et je vous garantis que pour les paysages (toile de fond) et pour — comme on dit — « l'expression des visages », on ne faisait pas mieux au grand opéra sous Fallières.

Et puis, brusquement, le miracle. Non que l'héroïne cesse de jouer « théâtre », les yeux au ciel et la main sur le cœur; mais soudain, le paysage s'élargit, d'étonnants comparses envahissent l'action, le récit devient poème. Les moujiks ont été recueillis par des tziganes voleurs de chevaux : il s'ensuit des scènes admirables de vie, de couleur, d'humanité. On dirait un chant grave qui s'élève : et pour finir, une haute note pure distance le film et en fait une légende. Cette dernière séquence est digne de Pouchkine : elle a la rigueur et la beauté héroïque de ses vers.

Je le répète : les Russes croient à ce qu'ils font, aux histoires qu'ils racontent. Ne cherchons pas ailleurs les raisons du « miracle ».

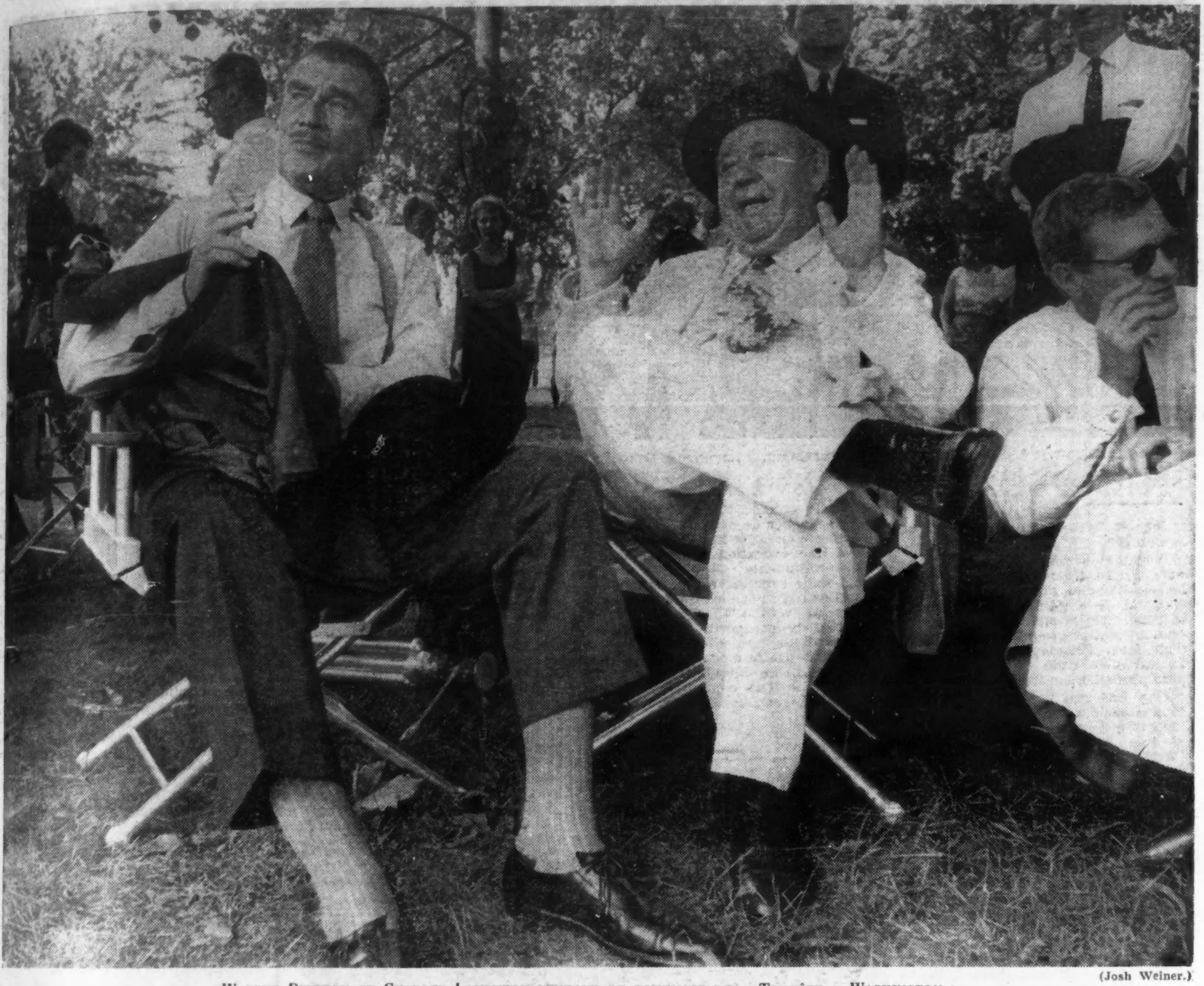
MORVAN LEBESQUE.

(2) Elysées Cinéma.
(3) Studio Bertrand.

Morvan Lebesque a failli avoir un coup de sang la semaine dernière en retrouvant trois horribles coquilles dans son article : « inventions » au lieu d' « émeutiers », « cynisme » au lieu de « lyrisme », « rève » au lieu de « cède ». Toutes nos excuses.

FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs 20 h. 45 Dim matinée 14 h. 30
M. Paul DERVAL présente
le nouveau spectacle
de Michel GYARMATHY
FOLIES CHÉRIES

ERMITAGE V.O. MAX-LINDER V.F. RITZ V.F.
DARRYL F. ZANUCK PRODUCTIONS, INC. présente
LE GRAND RISQUE
DU GRAND SUSPENSE
DU GRAND CINEMA
STEPHEN BOYD
JULIETTE GRECO
DAVID WAYNE
Prod. DARRYL F. ZANUCK - Réal. RICHARD FLEISCHER
Scén. IRWIN SHAW CINEMASCOPE
UN FILM DARRYL F. ZANUCK INC.
DISTR. 20th CENTURY-FOX



(Josh Weiner.)

WALTER PIDGEON ET CHARLES LAUGHTON PENDANT LE TOURNAGE DE « TEMPÊTE A WASHINGTON ».
« Qu'est-ce que c'est que l'argent ? Des dollars, des cents, c'est tout... »

REPORTAGE

« Tempête sur Washington »

● *En voyage organisé avec l'agence Preminger pour voir tourner des sénateurs, Michèle Manceaux a découvert une troublante Amérique.*

« HUIT jours en Amérique. Visite de New York, de ses bas-fonds et de ses hauts lieux. Séjour à Washington. Vie politique distrayante. Climat agréable et accessoirement possibilités de regarder tourner un film. Service de première classe. »

Tel est le programme de l'agence Preminger, voyages super-luxe en tous genres. Le même Otto Preminger, qui n'hésita pas, lors du dernier festival de Cannes, à bourrer d'invités une Caravelle et à bourrer de caviar ces invités, vingt-quatre heures durant, et tout cela uniquement pour montrer son dernier film « Exodus », vient de faire mieux encore.

Cette fois, il a affrété un Boeing et il a fait traverser l'Atlantique à une bonne douzaine de journalistes français, à seule fin qu'ils le voient tourner sa dernière production « Advise and consent » (1). Préalablement, Preminger voulait intituler ce film qui traite des mœurs politiques américaines « Scandale à Washington », mais par crainte de froisser les milieux officiels, il a préféré au « scandale » cette « tempête » plus bénigne, à parfum de film d'aventure.

(1) Best-seller d'Allen Drury, traduit en français sous le titre « Les Titans » et qui deviendra au cinéma « Tempête sur Washington ».

Plus malin que Preminger, plus rusé que son œil perçant sous des paupières d'éléphant, c'est difficile à imaginer. Plus avide de publicité, et mieux organisé à cet effet, c'est impossible à concevoir. Il emploie cinq personnes à l'année pour sa propre propagande, sans compter les spécialistes engagés dans chaque pays, qui préparent les petites excursions dans le genre de celle à laquelle je viens de participer.

Départ sur la ligne israélienne El Al. (Preminger avait tourné « Exodus » en Israël).

A l'arrivée, trois caméras, six photographes. On redescend la passerelle trois fois pour le documentaire que Preminger fait tourner sur le tournage de son film. Un autocar pullman nous emmène. Des yeux émerveillés de journalistes débutants, des yeux indifférents de journalistes blasés. Les deux tiers découvrent New York. Un photographe à côté de moi, le souffle coupé, me dit : *« Il n'y a que deux villes au monde : Venise et New York. »*

La Mecque des Play-Boys

Il fait une chaleur africaine, moite, étouffante. Quand on sort des immeubles glacés air-conditionné, la chaleur suffoque. Les différences de température provoquent plus de pneumonies à New York l'été que l'hiver. Dans ma chambre, il y a une cheminée avec un faux feu de charbons ardents. Goût américain.

Malgré la fatigue, notre « groupe » part à la découverte. Voici « Sardi's », au cœur de Broadway. Un mélange de Lipp, du Fouquet's et de l'Elysée-Matignon. Dans la légende, c'est de là que les critiques téléphonent leurs premières impressions, détruisent à tout jamais un spectacle ou en font un « big hit ». Jack Palance dîne à côté de nous, avec Lauren Bacall.

Le fumeur de Camel de Times Square étonne (2). C'est la vitrine de New-York. Un tour dans le « Evil's part », le Village. Un peu Montmartre, un peu Saint-Germain, mais Miles Davis dans l'obscurité du Vanguard a une absence pathétique. Enfin, « El Morocco », le « night-club » des « night-clubs », la Mecque des play-boys internationaux. Nous sommes déçus. Les peaux de tigre sur les banquettes sont en plastique.

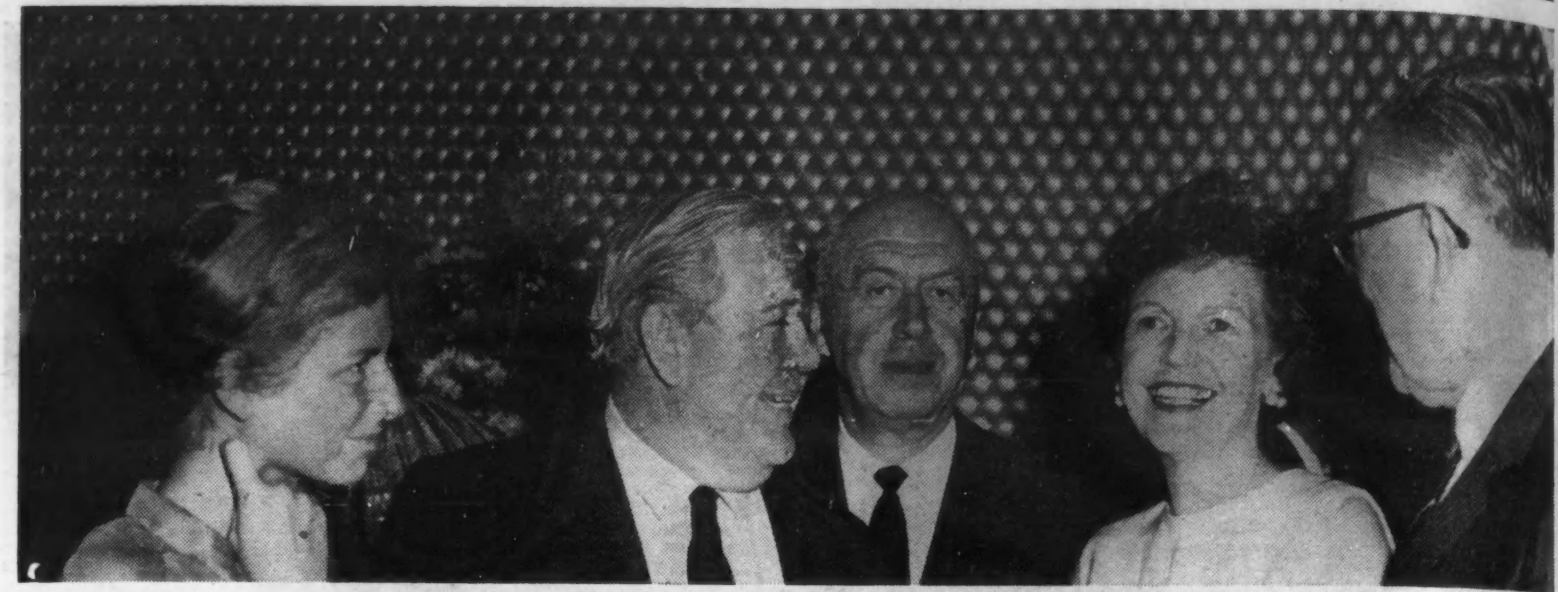
Avec le fameux décalage horaire, il est 10 heures du matin pour nous. Ivre de New York, le groupe s'écroule.

(2) Célèbre publicité lumineuse soufflant de la vraie fumée.

Le lendemain, les grands magasins, l'Empire State Building, les cartes postales, les meilleurs restaurants. Cook n'a qu'à bien se tenir.

Un autre avion, et c'est Washington. Trois caméras. Six photographes. Six Cadillac. Nous débarquons au Sheraton Park Hotel. Palace à la mesure de l'Amérique. Mille trois cents chambres réparties dans six corps de bâtiments autour d'une piscine et de quatre courts de tennis. Dans chacune de nos chambres, nous trouvons de beaux cartables, pleins de documen-

→



MICHÈLE MANCEAUX, CHARLES LAUGHTON, OTTO PREMINGER, LE SÉNATEUR NEUBURGER, LE SÉNATEUR STENNIS. (Archives.)
Shakespeare au petit déjeuner.

→

tations et de mementos à la gloire de Preminger.

Washington ressemble à une jolie ville d'eaux, très verdoyante, dont la Maison-Blanche pourrait être le casino, et le Capitole l'établissement thermal. Sur les marches du Capitole, on nous rephotographie. Sur le trottoir d'en face, Preminger filme Charles Laughton en train de héler un taxi, puis parlant avec Walter Pidgeon.

Une fois que l'on a bien regardé sous le nez ces deux acteurs célèbres : Laughton monstre sacré, Henri VIII croulant, bajoues pendantes, et Walter Pidgeon, sosie de Anthony Eden ; une fois que l'on a appris que Laughton va jouer « Irma la Douce », et qu'il lit Shakespeare au petit déjeuner, on ne peut plus s'intéresser à grand-chose.

Preminger le comprend très bien, qui nous conseille une bonne sieste.

Le soir, il donne une « party » en notre honneur, avec de vrais sénateurs qui viennent témoigner que les faux sénateurs de « Advise and consent » sont au moins aussi photogéniques que les vrais.

Démonstration exemplaire de la démocratie américaine. Imagine-t-on en France que l'on puisse tourner à la Chambre des députés un film qui dévoilerait les trafics d'influence, les scandales et les grenouillages de l'Assemblée nationale, sous l'œil bienveillant des députés eux-mêmes ? Le beau-frère du président Kennedy, Peter Lawford, joue même dans ce film, que les vrais sénateurs justifient parce qu'il démonte bien les rouages du système politique américain, et prouve finalement son intégrité.

Avec la tour Eiffel

Le sénateur Stennis, du Mississipi, pose à côté de Charles Laughton, qui interprète dans le film un southerner comme lui. Il lui indique quelques intonations caractéristiques du Sud. Le sénateur Humphrey nous serre la main aussi chaleureusement que si nous étions ses électeurs. Le sénateur Kefauver nous signe des cartes d'entrée pour le Sénat.

Pour le dimanche est prévue une promenade en mer. Nous allons à Annapolis, Académie navale des Etats-Unis. Nous voyons sur Cheasapeake Bay un des plus longs ponts du monde (12 kms), et aussi le destroyer sur lequel Preminger doit tourner le lendemain une scène avec le président des Etats-Unis. Le faux, bien entendu, Franchot Tone, qui ressemble à Eisenhower fatigué. Où sont les « Lanciers du Bengale » (3) ?

Nous traversons l'Etat de Maryland et regagnons Washington où, le dimanche soir, tout est fermé et sans alcool. Le « groupe », habitué à des journées plus rudes, a besoin de se dépenser et cherche en vain quelques lieux de plaisir. Certains vont jusqu'en Virginie. L'un d'eux reçoit sur le crâne une bouteille de Coca-Cola, lancée d'un appartement où l'on festoie. Le sang gicle. La police intervient. Interrogatoire :

« Avec qui étiez-vous ? »

— Avec Jean Effel.

— Ah ! vous étiez avec la tour Eiffel. Très drôle. Faudrait voir à ne pas se moquer de nous. »

Les « cops » se fâcheraient volontiers. Une évocation de Série noire, hors programme.

Le lundi, Preminger est à Annapolis. Quartier libre pour le groupe, à moins qu'on ne veuille aller au Sénat. A l'entrée, un prospectus est distribué qui explique aux citoyens que s'ils ne voient pas beaucoup de sénateurs au Sénat, ils ne s'inquiètent pas, « Les sénateurs sont en commission, ils travaillent. Soyez rassuré, votre sénateur travaille ».

Quinze pages dans « Life »

Le Sénat est plein de gens extrêmement décontractés. C'est tout juste si M. Lyndon Johnson, vice-président des Etats-Unis, n'a pas les pieds sur son bureau. Ce qui serait plus confortable pour somnoler. Les huissiers sont de tout jeunes gens, en manches de chemise, qui se vautrent sur les marches de son estrade.

Une dizaine de sénateurs seulement sont à leur poste. Ils discutent mollement l'abrogation d'un règlement qui ne sera jamais abrogé. Discussion symbolique afin de savoir si l'on peut ou non interrompre un sénateur qui parle. Si l'interruption était permise, le cours des choses serait changé et, par exemple, serait enfin votée la loi sur les droits des Noirs. Mais on continuera d'avoir le droit de parler « ad libitum » et ainsi d'obstruer les votes. C'est l'histoire de « Mr Smith au Sénat ». Ici, les anecdotes ne manquent pas au sujet de sénateurs qui ont fait apporter leur lit et ont tenu des nuits entières en lisant l'annuaire du téléphone ou l'Ancien Testament.

Le sénateur Mac Gee, du Wyoming, nous reçoit à déjeuner. Il nous raconte comment « Advise and consent », sorti huit mois après son élection, lui a fait beaucoup de tort. Dans ce livre (vendu à 4 millions d'exemplaires), le sénateur du Wyoming était le personnage du vilain. Aussitôt après, ses ennemis se sont écriés : *« Vous voyez, en huit mois seulement il a été démasqué. »*

Ce sénateur des Montagnes rocheuses, au teint bien basané, qui a été professeur d'histoire pendant vingt-trois ans, parle un peu plus sérieusement que les autres de cette guerre imminente dont la psychose en Amérique est générale. Il dit : *« Je suis contre la guerre et pour toutes sortes de négociations, mais j'y risque mon mandat. La majorité hurle que nous sommes les plus forts et que nous le prouverons. C'est un langage démagogique qui plaît beaucoup chez nous. »*

Depuis que nous sommes en Amérique, nous n'entendons parler que de la guerre. Quinze pages sont consacrées dans « Life » à la nomenclature illustrée de toutes sortes d'abris antiatomiques que l'on peut se procurer immédiatement. A 30 kms de Washington, un magasin spécialisé vend comme des petits pains ces abris qui coûtent au minimum un million d'anciens francs.

Des fleurs sur les abris

Ils sont conçus pour qu'on puisse y vivre quatorze jours. Le temps que se dissipent les retombées du champignon radio-actif. On peut mettre l'abri dans son jardin, pourvu qu'on le recouvre d'un mètre de terre. Les ménagères font pousser des fleurs dessus. Le chef de la défense passive prétend que les familles qui ont des abris les cachent pour ne pas avoir, en cas de besoin, à héberger les voisins.

Sur les radios et transistors, un point blanc indique la longueur d'ondes sur laquelle seront transmises les instructions à suivre. Les images de « Life » ne relèvent plus de la science-fiction : les Américains envisagent le pire avec un fatalisme angoissant.

Quand j'ai demandé au porte-parole de la Maison-Blanche, Pierre Salinger, ce qu'il pensait de cet alarmisme, il m'a dit : *« En fait, il y a une bonne chance. »*

Même si c'est une méthode d'intimidation, c'est une méthode dangereuse. Le soir, pour se changer les idées noires, on nous offre Gene Tierney, son nouveau mari et sa fille âgée de treize ans. Elle vit au Texas, et semble guérie de toutes ses folies.

Elle doit à Preminger le rôle de « Laura » qui fit son succès. Elle a toujours des yeux d'aigue marine. Elle parle français, aimerait tourner en France. Ordre formel est donné de ne faire aucune allusion à son passé frappé de foudre (4).

Mardi, Preminger devait tourner une grande scène de réception chez l'égérie de Washington (justement Gene Tierney) mais un ouragan américain s'est levé. Impossible de tourner dehors comme prévu.

Les journalistes traînent lamentablement de la National Gallery au Musée qui abrite le « Spirit of Saint Louis », l'avion de Lindbergh. Une machine déjà compliquée. Lindbergh n'a pas fait un pari. Il avait confiance dans sa machine, comme tous les Amé-

(3) Le film de Henry Hathaway, tourné en 1934, dont Franchot Tone était la vedette avec Gary Cooper.

(4) Elle a été soignée de longs mois pour une grave dépression nerveuse.

— A PROPOS —

LES ACTUALITÉS DE LA VIᵉ

par MORVAN LEBESQUE

J'AI vécu l'autre jour un rêve — ou un cauchemar. Pendant dix longues minutes, j'ai été un citoyen français de la VIᵉ République, président Raoul Salan, ministre de l'Intérieur Ortiz.

Cela se passait aux Actualités Gaumont. Pour une fois, la maison Gaumont voulait faire de l'Histoire. Elle en fit.

L'Algérie, l'O.A.S. ? Vous n'y êtes pas. On descendit beaucoup plus loin, au cœur de l'Afrique. Katanga, Angola. Et on nous gratifia d'un cours de propagande.

Assez timidement, pour commencer. Les bons Noirs de M. Tschombé résistent héroïquement à l'agression de l'O.N.U. (images), les méchants Casques Bleus font visiblement régner la terreur, M. H. a droit, en guise d'oraison funèbre, à une épithète dédaigneuse (« controversé »). Pas un mot, naturellement, sur les « conseillers » fascistes d'Elisabethville, pas une explication de la situation véritable. Ce n'est encore, soyons poli, qu'une omission. Mais avec l'Angola, on n'hésite plus, on fonce. Images : les braves petits parachutistes portugais. Leur départ attendrissant de Lisbonne. Leurs hauts faits d'armes en Afrique. Texte : le Portugal est depuis cinq siècles chez lui en Angola. Il y fait régner — tenez-vous bien — « l'égalité des droits ». Mais alors, pourquoi les Angolais se révoltent-ils ? Parce que des « agents venus de l'Est » traversent leur frontière et viennent chez eux fomenter des troubles. D'ailleurs « la population noire aide les Portugais à les combattre ». Et sur ce, on nous montre les gentils paras passant un village au napalm.

Cette « Actualité » — issue probablement tout droit des services de propagande de M. Salazar — est, certes, de nature à renforcer nos liens d'amitié avec le Portugal fasciste. Aussi bien, notre second allié, le général Franco, pourrait en éprouver quelque jalousie. Qu'a cela ne tienne : on lui donne également sa part et, faute d'un document plus sensationnel (l'exécution au garrot de quelques prisonniers politiques, par exemple) ; voici une minute de charme avec Don Juan, dauphin probable et fiancé de la semaine. Ledit Don Juan est, vous le savez, ce gentil prince que Franco a éduqué personnellement selon la morale et la discipline fascistes. Le moins qu'on puisse dire est qu'il le porte sur la figure.

Affaire de liberté

Résumons-nous : quelques puérilités pour amuser le public. Et une apologie à peine déguisée du fascisme et du colonialisme.

Cela impose au moins deux réflexions. La première est que, pour qui connaît l'interférence des pouvoirs en ce domaine — ces bandes filmées ne sont pas rentables, vivent de subventions et se soumettent elles-mêmes à une pré-censure (on n'y évoque la guerre d'Algérie qu'avec l'accord gouvernemental) — de telles séquences révèlent l'opinion profonde des maîtres de l'heure. Elles sont un test.

La seconde réflexion est encore plus simple. Certains spectateurs seront d'accord avec l'esprit de ces « Actualités » : c'est leur droit. Mais les autres ? Au nom de quoi les leur inflige-t-on, à la faveur d'une séance de cinéma et sans les prévenir ? Par quel abus leur fait-on payer trois minutes de propagande pour le génocide angolais ? Oblige-t-on les lecteurs de « L'Express » à acheter « Rivarol » ?

C'est à ces « autres » que je m'adresse. A eux de protester. A eux d'exiger des Actualités au moins neutres. C'est affaire de liberté. Et de dignité.

ricains. Ici, tout ce qui se fait à la machine est mieux que ce qui se fait à la main. Les voitures sont conçues pour marcher. Les mécaniciens n'existent pas.

Nous avons fait le tour de Washington. Il paraît qu'on y tourne un film. Otto Preminger a été le plus discret des hôtes. « *Pourquoi dépensez-vous tant d'argent pour votre publicité ?* lui ai-je demandé.

Dans son anglais germanique, il m'a dit : « *It was not for publicity. It was for friendship* » (5). J'ai remercié et insisté : « *Mais cela coûte très cher ?* » Il a dit : « *Qu'est-ce que c'est l'argent ? Des dollars, des cents, rien du tout.* » J'ai encore insisté. Alors, il m'a montré le journal du jour. Sur une page, il y avait un immense placard de publicité pour le « Roi des Rois » qui est projeté à New York. Juste à côté se trouvait sur deux centimètres carrés, un placard minuscule : « Exodus » : quinzième semaine. »

Sa lourde paupière a laissé filtrer un éclair. Il a dit : « *Vous voyez, on récupère après. Et n'est-ce pas tellement mieux comme ça ? Au moins, vous avez regardé quelque chose, vous avez eu de l'intérêt, et moi j'ai eu le plaisir de vous inviter.* » Il s'est levé, n'a pas claqué les talons. L'entretien était terminé.

Demain, un groupe de journalistes japonais nous remplace.

MICHELE MANCEAUX.

MUSIC-HALL

Une réussite

● *Johnny Halliday, le Poulbot du Rock, prend ses quartiers de noblesse.*

PLUS interviewé qu'un chef d'Etat, plus photographié que Sophia Loren au festival de Cannes, Johnny Halliday (18 ans, 1 million et demi de disques vendus) a fait ses débuts de vedette bien parisienne.

Abandonnés les blue-jeans des débuts, oubliées les bottes de cow-boy (2.000 francs à la porte de Saint-Ouen), reniée la chemise ouverte cloutée de strass, le Poulbot du Rock prend ses quartiers de noblesse (ou de snobisme ?) en passant des Boulevards Extérieurs aux Grands Boulevards, du Palais des Sports à l'Olympia. Jabot plissé, complet foncé, entouré de cinq musiciens en habit de satin, devant une salle comble et surchauffée (75 % de smokings, 25 % de blousons noirs), Johnny Halliday, pendant 50 minutes, a dansé, caliné son micro, violé sa guitare, chanté (?) des « œuvres » invertébrées dont une porte fièrement la signature de Charles Aznavour.

Il y a deux ans, personne ne connaissait Johnny Halliday. Plus ou moins délaissé par ses parents (qui revendiquent à présent l'enfant prodige), il est aujourd'hui le Dieu vivant du Rock and Roll français. Il a beaucoup d'argent, beaucoup d'amis, une proposition de contrat cinématographique (son propre rôle dans un sketch écrit par Vadim pour « La Parisienne » que réalisera Marc Allégret). Et il n'a même plus besoin de se rouler par terre pour que ses fans entrent en transe. Une réussite en somme.

DANIELE HEYMANN.

TABAC

Les Goal Wazz

● *Michel Cournot a scrupuleusement comparé les charmes respectifs de Frédégonde et de Marilin.*

POUR une fois, la semaine commence bien. Je me sens un homme comblé : j'ai Marilin dans la main gauche et Frédégonde dans la main droite.

Elles sont à moi, je promène doucement mes doigts sur elles deux. Pas de bagarre : à première vue, Marilin et Frédégonde semblent décidées à s'entendre, à suivre un *modus vivendi*. J'espère que ça va durer. Oh ! n'exagérons rien : Marilin n'est pas une grande blonde affectueuse, Frédégonde n'est pas une strip-teaseuse à cheveux rouges, non. Ces deux attachantes créatures sont tout simplement deux « gauloises bleues caporal ». L'une est fabriquée par la République française à Marseille, mais l'autre est fabriquée par M. Weissman à Richmond, Virginie, U.S.A., voilà la nouveauté.

Une taille fine

M. Weissman est le président-directeur général de la maison Philip Morris, et les gauloises bleues made in U.S.A. sont en vente à Paris (Kentucky), Vincennes (Illinois), Montpellier (Vermont) et autres villes américaines depuis le 12 septembre.

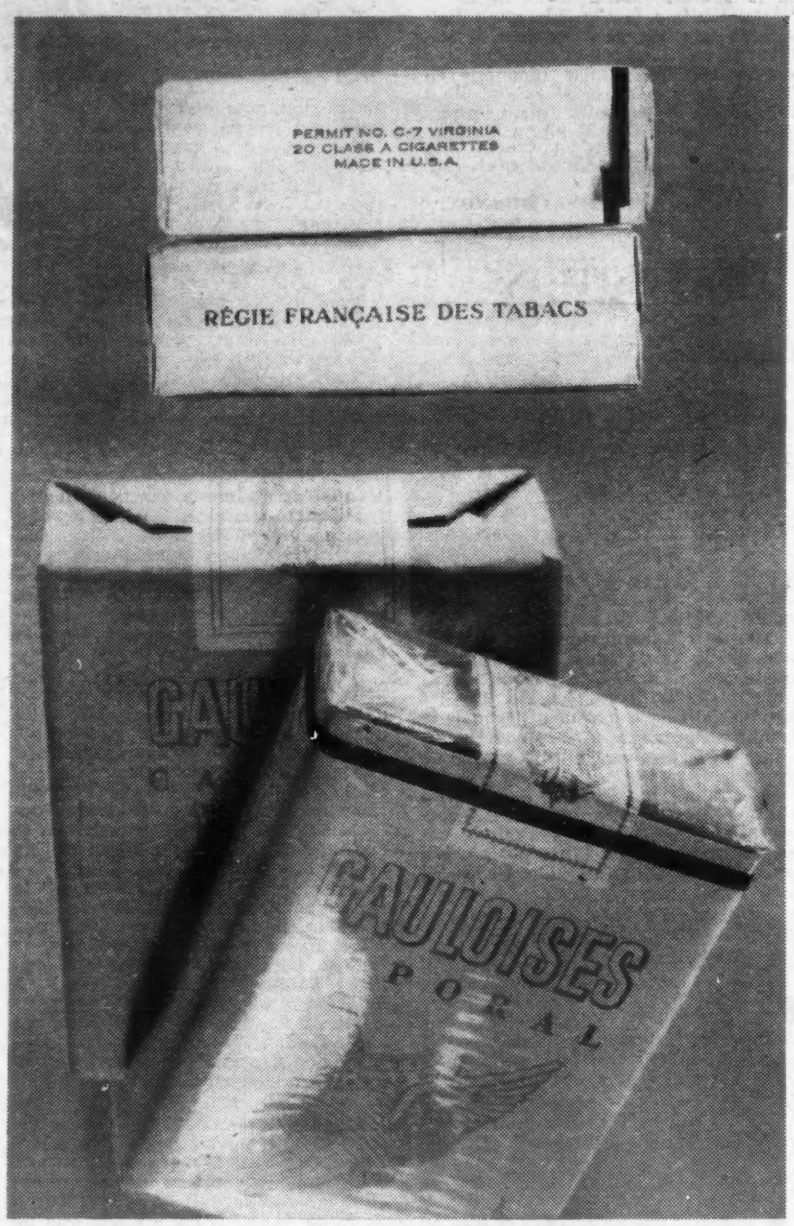
Marilin est-elle la réplique exacte de Frédégonde ? Il y a des chances, puisque les machines des usines Philip Morris sont déjà françaises depuis quelques années : ce sont des machines « Lof », inventées aux Aubrais (« les voyageurs pour Orléans changent de train »), inventées, dis-je, ne m'interrompez pas, aux Aubrais, par un ingénieur français, M. Labbé. Eh bien, non ! Pour un fumeur inattentif, Marilin, qui est âgée de trois semaines, est la copie conforme de cette coriace Frédégonde qui a déjà, ce n'est un secret pour personne, 51 ans, mais pour un garçon que la lecture des romans-matricules d'Alain Robbe-Grillet a rendu chatouilleux sur la justesse objectale, il existe entre Marilin et Frédégonde une certaine disparité.

La longueur, c'est la même chose. Sept centimètres. Mais Marilin a la taille plus fine, d'un millimètre environ, et la peau plus lisse. Le corps un peu plus ferme, aussi. Apparemment, Marilin est d'une humeur égale, tandis que Frédégonde, il faut bien l'avouer a pris, depuis quelques années surtout, un air un petit peu chiffonné. En 1946, il fallait à la Régie Française 31 heures de travail pour fabriquer 100.000 gauloises ; aujourd'hui, elle expédie ça en 17 heures. Le progrès ! Est-ce pour cela que Frédégonde, pour un oui ou pour un non, prend tout de suite l'air froissé ? Je n'en sais rien.

Marilin et Frédégonde portent à la même hauteur, juste au-dessus des seins, le même pendentif de majuscules bleues qui forment, c'est encore une chance, le mot « GAULOISE ». Mais les majuscules imprimées en Virginie, quoique exactement du même dessin, sont plus nettes, plus droites, que celles des Bouches-du-Rhône.

Frédégonde, enfin, porte un numéro sur le talon du pied droit. C'est le numéro 622, aujourd'hui. Quand j'étais à la Santé, division 1, cellule 110, puisque nous causons numéros, donc, quand j'étais à la Santé, la capture d'une gauloise bleue était l'objectif *number one* d'une existence à côté de ça monotone. Il y avait au même étage un prisonnier chauve, Lituanien d'origine, qui, malgré la pénurie, ne fumait exclusivement que les gauloises affectées d'un nombre impair. Ça n'a rien à voir avec le sujet, je sais, mais c'est un détail vrai. C'est peut-être vrai, mais ça n'a rien à voir ! Bon, en tout cas, si ce Lituanien est aujourd'hui dans une prison américaine, il aura moins de problèmes : Marilin ne porte aucun numéro, ni au talon droit ni ailleurs.

Maintenant, je pose Marilin et Frédégonde sur la table, je vais chercher une lame de rasoir dans la salle de bains, et je conseille tout de suite aux âmes sensibles de fermer la page parce que je vais procéder froidement à la vivisection des deux petites. Ça ne me donne aucun plaisir, mais si je ne le fais pas, on me le reprochera.



LES GAULOISES FRANÇAISES ET LES GAULOISES AMÉRICAINES.
Caniche et chien loup.

5 000 agents secrets

Tournez la tête : psitt, psitt, c'est fini. Deux petits amas bruns. C'est le même tabac, plus exactement le même mélange : douze espèces, 60 % de tabacs en France, 20 % d'Orient et d'Amérique du Sud et 20 % en provenance de ce que la Régie Française appelle avec décence les « pays de langue française », c'est-à-dire surtout l'Algérie et Madagascar.

Dans le son de mes deux poupées Marilin et Frédégonde, je distingue donc une douzaine de nuances qui vont du brun noir au doré, du jaune au vert. M. Weissman importe de France ce mélange secret, assemblé et traité selon un procédé secret. La seule chose que nous savons, c'est que toutes les cigarettes du monde sont faites de tabac « saucé », alors que la gauloise est faite de tabac « torréfié ». La méthode de torréfaction est secrète elle aussi.

J'ai cru comprendre que les services de contre-espionnage de la Régie Française utilisent de par le monde cinq mille agents secrets, tous anciens parachutistes, portant de longues moustaches oranges à la Vercingétorix, revêtus par tous les temps d'une capote bleu horizon, arborant au biceps gauche un brassard brun marqué « caporal », et qui parviennent quelquefois à se reconnaître entre eux grâce au mot de passe « Alésia tabacca » prononcé avec un fort accent bourguignon.

A part ça, le tas de lamelles de tabac de la gauloise américaine est, comme disent les polytechniciens, homogène, tandis que les entrailles de ma Frédégonde 622 comprennent en supplément le pourcentage habituel de bûches, bûchettes, béquilles dépareillées, bouts de skis cassés, morceaux de vieilles armoire bretonnes, traverses de chemin de fer, enfin toutes ces échardes, poutres et aiguilles de pin qui font que la dégustation de chaque nouvelle gauloise d'origine est un plaisir à la fois imprévisible et aventureux.

Classe A

Ce n'est pas une critique, bien au contraire : si la gauloise est la cigarette du manœuvre spécialisé comme du philosophe néo-marxiste, si la gauloise est à toute autre cigarette ce que le chien-loup est au caniche, ce que le chêne des forêts est au mimosa des boudoirs, ce que le fier pain grillé est au petit gâteau poltron, eh bien ! la gauloise le doit, c'est clair, à ce dosage secret d'objets endurcis, virils, impitoyables, que M. Weissman sera bien obligé d'importer tel quel, tôt ou tard, nous le lui disons franchement.

Avant de jeter au panier les restes de Marilin et Frédégonde, un mot sur leur épiderme : c'est exactement le même, le meilleur papier à cigarette du monde, mélange lui aussi secret à base exclusive de lin et de chanvre, sans fibre ni charge minérale. Ce que l'on fabrique ailleurs, c'est, paraît-il, en comparaison, du papier d'emballage. La robe de Marilin est donc importée toute faite de France.

Prenons deux nouvelles cigarettes dans leur propre paquet. Justement, j'oubliais les paquets. Pareils, sauf que le paquet américain porte quelque part la mention : « Class A Cigarettes Made in U.S.A. ». Class A, cela veut dire peut-être première qualité, c'est gentil. Mais qu'est-ce qui n'est pas « première qualité » dans les pays à concurrence capitaliste ? Il faut aller en Russie pour trouver parfois, écrit en toute honnêteté et en toutes lettres au dos de tel ou tel objet, la mention « quatrième qualité », et allez donc !

En tout cas, le paquet de gauloises américaines est, lui, de première qualité, c'est-à-dire que le papier bleu auquel nous avons droit en tout et pour tout est, là-bas, doublé à l'intérieur par un papier d'argent, et doublé à l'extérieur par un papier de cellophane, ce qui fait que les Américains fumeurs de gauloises ne retrouveront pas, comme nous, trois quarts d'heure après avoir ouvert leur paquet, les vingt cigarettes en vadrouille et plus ou moins en rondelles dans toutes les poches de leur veston.

Et ceci m'amène, sans grand effort apparent, à une question essentielle : qui, en Amérique, va fumer ces gauloises ?

Une question d'argent

En effet, il y avait déjà des gauloises en Amérique avant le 12 septembre, mais c'était des Frédégondes importées telles quelles de Paris. On en fumait beaucoup ? — Non, peu. — Combien ? — Non, le chiffre est secret, m'a-t-on répondu à la Régie, mais c'était peu. — Alors ? — Alors, estime M. Robert Gordon, président-directeur général du « Département des gauloises » de la firme Philip Morris, alors si la gauloise se vendait peu, c'était une question d'argent. Les cigarettes américaines coûtent généralement 28 cents. La gauloise importée de France coûtait 55 cents. C'était trop. La gauloise américaine coûte →

(5) « Ce n'est pas pour la publicité, c'est par amitié. »

30 à 32 cents, selon les points de vente. La nouvelle gauloise est donc abordable. — Et qui l'achètera ? — D'abord, les Français !

Ah ! ça oui, et ce n'est pas trop tôt ! Parce que moi, les gauloises, je ne peux pas fumer autre chose, autant dire la vérité. Or les gauloises importées, à New York, il n'y en avait pas partout. Je n'étais certain d'en trouver que dans deux endroits : un marchand de farces et attrapes situé derrière la Bibliothèque Morgan, et le buraliste de l'O.N.U. Seulement, je ne m'approche jamais à moins de cent mètres des bibliothèques, ce sont des endroits qui me donnent des complexes. Quant à l'O.N.U., je l'ai toujours considérée comme un « machin » avant la lettre, vu que quelques douzaines de Dominicains y ont autant de voix que quelques dizaines de millions de Russes, et plus de voix que six cents millions de Chinois, alors soyons sérieux.

Patience !

Bon, je n'avais donc pas de gauloises, et j'étais obligé de me rabattre sur une cigarette cubaine, la seule à New York faite de tabac noir, mais qui était faite aussi, répartis en douce dans le tabac, de morceaux de sucre ; je veux bien qu'on écoule ses excédents comme on peut, mais tout de même, dans les cigarettes, c'est excessif. Désormais, les citoyens français séjournant en Amérique trouveront des gauloises dans tous les drugstores du coin, entre les tue-mouches, les tartes aux pommes et les œuvres complètes de Malebranche en pocket-books, tout va bien.

Mais à part les Français ? C'est ça ! Qui va fumer ces gauloises ou, comme dit Philip Morris, ces « Goal-Wazz » ? Quand une entreprise américaine fabrique un nouveau produit, c'est pour le vendre, non ?

Eh bien ! je crois avoir compris que la Maison Philip Morris espère satisfaire en priorité deux clientèles fort attachantes : les intellectuels de gauche et les Sud-Américains fidelcastristes de passage chez Kennedy. Ce sont les seules personnes douées d'un esprit assez aigu, d'un caractère assez costaud pour pouvoir fumer, tout au moins dans l'immédiat, des gauloises. C'est le seul espoir pour les premières semaines, pour les premiers mois.

Plus tard, M. Robert Gordon caresse quelques espérances du côté des anciens combattants des deux guerres qui pourraient avoir gardé une nostalgie de la Normandie ou des Vosges, et du côté des quelques « hétérosexuels notoires » qui sont, aux U.S.A., d'après le rapport Kinsey, une infime minorité, mais qui sont des êtres d'une telle trempe qu'ils pourraient constituer des habitués fidèles.

Enfin l'assemblée générale des présidents-directeurs généraux des établissements Philip Morris and Cᵉ considère comme un fait acquis qu'au-delà d'un certain degré de snobisme et d'un certain traitement mensuel, tout citoyen des U.S.A. tiendra pour un déshonneur le fait de ne pas avoir en permanence dans son T.V.-living-smoking-cuisine, sur la commode Louis XVI, sous la falaise de Monet, entre le petit suisse et la bouteille de beaujolais nouveau, le paquet de gauloises, inutilisé mais posé de biais et épousseté régulièrement comme si la consommation familiale était de six paquets par jour.

Plus tard, beaucoup plus tard, on ne sait quand, à la suite de discrets et prolongés gallups, la maison Philip Morris arrivera à dresser les caractéristiques exactes, parfaites, de la gauloise yankee de consommation courante. Sera-ce la Goal-Wazz King Size ? La Full-Speed Goal-Wazz ? L'Aromatic Super-Sliced Enjoying Goal-Wazz ? On ne sait. L'expérience de la gauloise suisse nous engage à être patients : la Confédération Helvétique fabrique des gauloises depuis 1926, et c'est seulement ces dernières années qu'une gauloise inconnue en France, la « Gauloise Maryland Bout Filtre », est devenue majoritaire... dans le canton de Vaud. Alors, patience, camarades, pas de panique, la gauloise vaincra.

MICHEL COURNOT.

EXPOSITIONS

La saison

● *Goya, Braque, Dufy, mais Paris redeviendra aussi la ville de la découverte.*

MILLE peintres, sculpteurs, graveurs, musiciens, cinéastes, maquettistes, tous de moins de 35 ans, venus de cinquante pays, vont occuper, dès la fin du mois, le Musée d'Art moderne de Paris. Cette seconde Biennale de Paris présentera en vrac les productions de ceux parmi lesquels le public sera convié à découvrir le Picasso, l'Eisenstein ou le Strawinsky de demain.

A l'heure où « Les joueurs de cartes » de Cézanne, volés à Aix, ornent peut-être les murs d'un de ces palais orientaux où l'Interpol n'a pas accès (à moins que le tableau n'ait été découpé en morceaux : deux portraits, deux ou trois natures mortes), les collectionneurs et les musées étrangers hésitent à prêter leurs pièces précieuses. A quelque chose, malheur est bon. Paris, qui tendait à devenir la ville où l'on exhibe les valeurs consacrées, a une chance de redevenir la ville de la découverte.

Une douzaine de galeries l'ont compris. Elles organisent, pour le mois de novembre, c'est-à-dire pendant la durée de la Biennale, des expositions qui la prolongent ou la complètent : les peintres de l'école de Paris âgés de 35 à 45 ans, à la Galerie Charpentier ; les dessins de jeunesse de Toulouse-Lautrec, au « Bateau-Lavoir », rue de Seine ; les quinze lauréats de la dernière Biennale, à la Galerie Lacloche, place Vendôme, tandis que le principal d'entre eux, le Polonais Lebenstein, montrera ses toiles au Musée d'art moderne et ses gouaches à la Galerie Lambert, rue Saint-Louis-en-l'Ile ; l'atelier des « Arts Déco », à la Galerie Miromesnil ; les peintres « lettristes », à la Galerie Weiller, rue Gît-le-Cœur ; les jeunes du «réalisme non figuratif » (tendance Lapoujade), à la Galerie Domec, rue Saint-Placide.

Le Louvre, le Louvre lui-même, va, cet automne, ouvrir pour la première fois ses portes à un peintre vivant. Pour cette exceptionnelle exposition Braque, l'atelier où, depuis 1926, il travaille quand il est à Paris, rue du Douanier, sera reconstitué. Le public pourra se promener parmi les toiles achevées ou inachevées comme s'il était admis dans l'intimité du plus français de nos grands peintres actuels.

Dans le secret

Vers la mi-novembre, le plus espagnol des peintres espagnols : Goya, dont l'exposition est préparée dans le secret, depuis trois ans déjà, sera représenté au musée Jacquemart-André, boulevard Haussmann, par un ensemble de toiles maîtresses — quelques-unes, inconnues, venant d'Espagne — et de dessins prêtés par le Prado.

Autres révélations en vue : 7.000 ans d'Art iranien au Petit-Palais, le 15 octobre, et l'Art coréen au musée Cernuschi, à partir de la mi-novembre, en attendant l'ouverture, probablement au début de l'an prochain, de l'exposition d'Art gothique au Louvre.

Au Musée d'Art moderne, les Belges, les Roumains et les Yougoslaves présenteront successivement leurs productions nationales dans le cadre des accords d'échanges culturels avec la France et, au Musée des Arts décoratifs, Mark Tobey, père spirituel de l' « Ecole de New York », concurrente de l' « Ecole de Paris », accrochera, le 15 octobre, le résultat de cinquante années de peinture.

Les fresques de Dufy qui ornaient le pavillon de l'électricité à la grande exposition internationale de 1937 et l'atelier du sculpteur Brancusi, démoli mais reconstitué à un gramme de poussière près, vont d'autre part trouver un abri définitivement accessible au public d'ici à quelques semaines, dans les locaux des deux musées d'art moderne (le Musée National et celui de Paris, tous deux situés dans le même ex-Palais de Tokyo, avenue du Président-Wilson).

Dans les grandes galeries parisiennes, on note une exposition des ardoises gravées de Ubac, chez Maeght, en novembre ; en février, des aquarelles de Miro et, l'été prochain, les dernières œuvres de Bazaine et de Chagall. A la Galerie de France, la rétrospective Hartung restera accrochée jusqu'au 15 octobre. Singier lui succédera cet automne, Jacobsen au printemps, Alechinsky en juin et Pignon, enfin, pendant tout l'été.

En dehors des vacances

Chez Durand-Ruel, après la fermeture, le 29 septembre, de la belle exposition Vuillard, une rétrospective Albert André. A la Galerie de Paris, la saison sera ouverte par un peintre nommé Tcherina. Il s'agit bien de la danseuse Ludmilla Tcherina. Mais elle a tenu à oublier son prénom sur les cartes d'invitation.

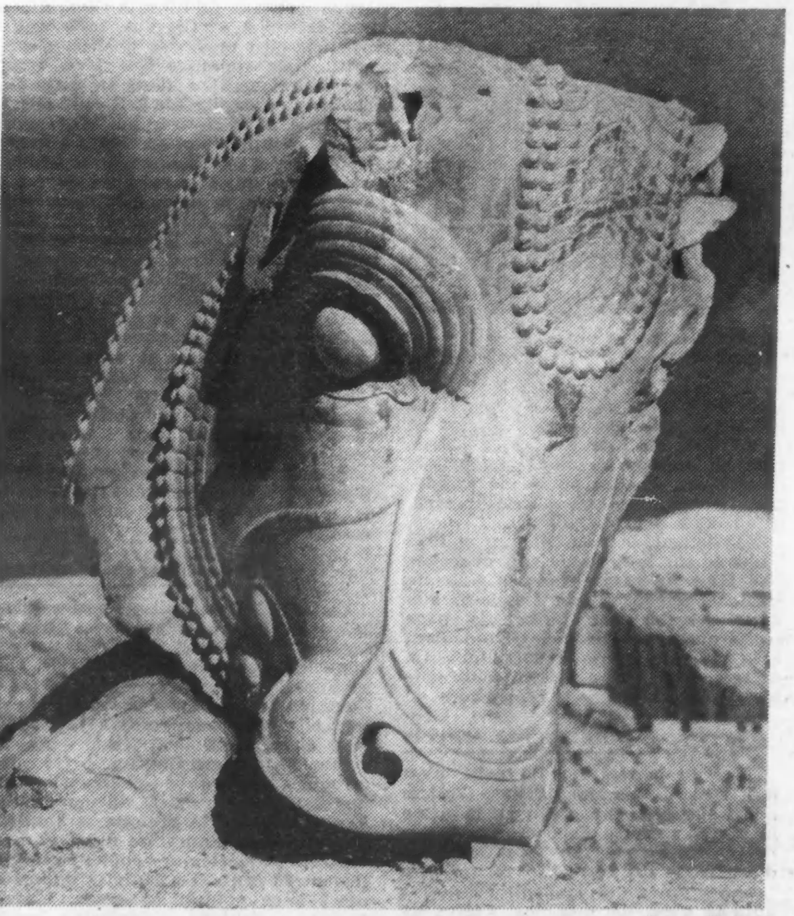
Autre singularité de cette saison : le succès des expositions organisées en province a convaincu leurs organisateurs de les prolonger et même de les provoquer en dehors de la traditionnelle période de vacances où elles avaient généralement lieu.

A Aix-en-Provence, ce qui reste des toiles et dessins de Cézanne restera accroché jusqu'au 15 octobre ; à Gien, au Musée de la Chasse, les dessins de Desportes seront présentés jusqu'au 3 novembre ; au Musée des Colettes, à Cagnes-sur-Mer, Renoir sera chez lui jusqu'au 15 novembre, comme Bourdelle à Montauban. A Toulouse, on pourra voir, du 27 octobre au 25 novembre, un ensemble de dessins contemporains de la Catalogne. A Dijon, exposition de la gravure contemporaine et des dernières trouvailles archéologiques bourguignonnes. A Marseille, enfin, les portraits de l'école provençale, de Puget à Cézanne, promettent, en octobre et novembre, un passionnant voyage parmi les visages humains.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(Hélène Adant.)

TÊTE D'HOMME DE MARK TOBEY.
50 ans.



(Roger Viollet.)

TÊTE DE TAUREAU A PERSÉPOLIS (IRAN).
7 000 ans.

N. Khrouchtchev s'adresse aux visiteurs de l'Exposition soviétique de Paris

A l'occasion de l'inauguration de l'Exposition soviétique à Paris, j'ai le grand plaisir de vous saluer et de vous transmettre, au nom du peuple soviétique, du gouvernement de l'Union Soviétique et en mon nom personnel, les salutations cordiales et les vœux sincères de vie heureuse et pacifique pour tout le peuple français.

Les Soviétiques nourrissent depuis longtemps, à l'égard du glorieux peuple français, des sentiments profonds d'amitié et de respect dont nous avons parlé au cours de la visite dans votre pays au printemps 1960. Chez nous, en Union Soviétique, on apprécie beaucoup les succès du laborieux peuple français dans le développement de son économie et de sa culture. Ces succès se sont reflétés dans votre Exposition nationale à Moscou qui a vivement intéressé les Soviétiques.

Nous espérons que l'Exposition soviétique à Paris retiendra l'attention du peuple français. Elle évoque les réalisations de l'U.R.S.S. sur le plan scientifique et technique, l'élévation du bien-être et du niveau culturel des Soviétiques qui se livrent à un travail d'édification pacifique. Par leur travail inspiré et créateur, les Soviétiques ont transformé la Russie, jadis agraire, en une grande puissance industrielle ; ils ont mis l'atome au service de la paix et l'ont utilisé dans l'intérêt de l'homme ; ils ont frayé les premiers la route du Cosmos.

Le monde entier connaît les pilotes cosmonautes Youri Gagarine et Guerman Titov, les premiers hommes qui aient volé autour de la terre dans les vaisseaux cosmiques créés par les Soviétiques. Le vol de Titov, qui a accompli pendant 25 heures plus de 17 fois le tour de la terre et qui a franchi une distance supérieure à 700 000 kilomètres, prouve que le jour n'est pas loin où des vaisseaux spatiaux pilotés par l'homme ouvriront les routes interplanétaires menant à la Lune et à d'autres planètes.

La Révolution socialiste d'Octobre a fait des travailleurs de l'U.R.S.S. les véritables maîtres de toutes les richesses du pays ; elle a ouvert les sources inépuisables de l'initiative, du talent, de l'énergie créatrice des larges masses populaires.

En développant au maximum la science, la technique, l'économie nationale, nous nous soucions en priorité de la satisfaction maximum des besoins matériels et culturels sans cesse accrus de l'homme soviétique, de la création des meilleures conditions pour une vie paisible et pour le développement harmonieux de la personne humaine. D'ores et déjà, plus du tiers de notre budget d'Etat sert à l'Instruction publique, à la Science, à la Culture, à la Santé publique et à la Sécurité sociale.

Nous sommes fiers que notre pays occupe actuellement la première place dans le monde pour l'ampleur de l'enseignement. Nous donnons à tous les enfants une instruction gratuite. L'Etat accorde des bourses aux étudiants des écoles supérieures et secondaires spécialisées. Nous formons, chaque année, trois fois plus d'ingénieurs que les Etats-Unis, par exemple.

Les soins médicaux sont gratuits

dans notre pays. On voit augmenter sans arrêt le nombre des jardins d'enfants, des maisons de cure et de repos. La durée moyenne de la vie en Union Soviétique a plus que doublé par rapport à la Russie d'avant la Révolution ; elle est passée de 32 à 68 ans.

La loi sur la suppression des impôts pour les ouvriers et les employés est en cours d'application. En 1960, nous avons généralisé la journée de 7 heures pour les ouvriers et les employés, et la journée de 6 heures pour les mineurs, les métallurgistes, et pour d'autres professions aux conditions de travail difficiles, tout en maintenant entièrement l'ancien niveau des salaires. Dans les années prochaines, le temps de travail sera encore réduit : au cours des dix prochaines années, on passera à la journée de 6 heures avec un jour libre par semaine ou bien à la semaine de 34-36 heures avec deux jours libres ; pour les travaux de fond et pour les travaux insalubres, la journée sera de 5 heures ou bien la semaine de 30 heures avec deux jours libres. Ce sera la journée de travail la plus courte du monde avec salaires augmentés.

Dans la famille des républiques nationales libres et égales en droits de notre pays, les anciens confins de la Russie d'avant la Révolution, dont les peuples étaient menacés de disparaître en raison de la misère et des maladies, sont devenus des contrées florissantes disposant d'une industrie et d'une agriculture hautement développées et d'une riche culture. Tous les citoyens de l'Union Soviétique quels que soient leur race, leur nationalité, leur religion ou leur sexe, ont les mêmes droits dans tous les domaines de la vie et de l'activité, jouissent de tous les biens et de toutes les réalisations du régime socialiste.

Vous pourrez voir, à l'Exposition soviétique de Paris, non seulement ce que nous avons aujourd'hui mais aussi ce que nous aurons demain. Le projet du nouveau programme du Parti communiste de l'Union Soviétique est actuellement discuté chez nous très largement. Notre Parti et le peuple soviétique se proposent d'édifier en vingt ans, pour l'essentiel, la société communiste en U.R.S.S. Durant cette période, le volume de la production industrielle dans notre pays sera multiplié au moins par six et la production globale de l'agriculture par 3,5 approximativement. L'Union Soviétique laissera loin derrière elle les Etats-Unis pour la production par habitant. Le bien-être des travailleurs s'élèvera à mesure que seront créées les bases matérielles et techniques du communisme. Les Soviétiques vivront dans les conditions d'un épanouissement matériel et spirituel jamais connu sur la terre. Nous avons pour cela des possibilités inépuisables et la volonté du peuple entier décidé à faire de notre pays le pays le plus évolué du monde. Nous avons invité et nous invitons tous les pays, y compris la France, à engager une compétition pacifique car nous estimons que cette compétition ne menace personne ; au contraire, elle est conforme aux intérêts de tous les peuples et elle vaut beaucoup mieux que la compétition dans la création et l'accumulation des armes d'anéantissement.

Nous, Soviétiques, nous repoussons résolument la guerre comme moyen de résoudre les litiges internationaux. Nous savons quelles calamités incalculables causent les guerres à l'humanité. Depuis 43 ans qu'existe l'Etat soviétique, presque la moitié de cette période a été prise par les guerres imposées au peuple soviétique ou par le relèvement d'après-guerre de l'économie. Si toutes ces années avaient pu servir à développer l'économie et à élever le niveau de vie des Soviétiques, ce qui est, je le répète, le principal souci de l'Etat soviétique, notre pays disposerait dès maintenant de l'économie la plus puissante du monde et du niveau de vie le plus élevé.

En se prononçant résolument et avec esprit de suite pour la sauvegarde et l'affermissement de la paix dans le monde entier, l'Union Soviétique invite tous les pays à procéder au désarmement général et total sous contrôle efficace. Nous ne ménagerons pas nos forces pour parvenir à la solution de ce problème, le plus urgent de l'actualité, et pour débarrasser les peuples du fardeau d'énormes dépenses militaires et du danger d'une nouvelle guerre d'extermination. Au nom de l'humanisme et de la justice, nous appelons également à mettre fin sur notre planète à toute manifestation de domination coloniale, à lutter activement contre les tentatives de restauration du régime colonial, vestige archaïque du passé.

Au nom du renforcement de la paix et de la sécurité en Europe, le gouvernement soviétique a avancé des propositions pour la conclusion immédiate d'un traité de paix avec l'Allemagne et pour la normalisation, sur cette base, de la situation à Berlin-Ouest. Nos propositions n'ont qu'un seul but : mettre un terme aux séquelles de la deuxième guerre mondiale, normaliser la situation en Europe, atténuer la tension actuelle, dangereuse pour la cause de la paix. Par ailleurs, nous ne recherchons aucune acquisition ou avantage, nous ne voulons humilier personne ni léser les droits ou les intérêts d'autrui. Les habitants de Berlin-Ouest doivent définir eux-mêmes le régime social et économique de leur ville, avoir des relations libres avec n'importe quel Etat. Nous croyons que la raison, la justice et la paix triompheront !

Françaises et Français, visiteurs de l'Exposition soviétique !

Le gouvernement soviétique espère que cet échange d'expositions servira la cause du resserrement des relations amicales traditionnelles entre les peuples soviétique et français, qu'il contribuera non seulement à l'intensification du commerce réciproquement avantageux, des échanges culturels, scientifiques et techniques, mais aussi à l'amélioration de la compréhension entre nos peuples. Les Soviétiques estiment que les différences dans le régime politique et social des Etats ou dans le mode de vie ne doivent pas être un obstacle à une coopération féconde. Nous sommes pour le développement maximum d'une telle coopération et pour le renforcement, sur cette base, de la confiance mutuelle et de l'amitié entre les peuples et les Etats.

J'espère que notre Exposition vous plaira et que la production soviétique présentée pourra vous intéresser.

3 septembre 1961.

Il vous reste encore quelques jours pour visiter l'EXPOSITION DE L'UNION SOVIETIQUE ouverte jusqu'au 3 octobre
PORTE DE VERSAILLES de 10 h. à 22 h. - Entrée 3 NF (Enfants 1 NF)

Communiqué.

DISQUES

● La marque Mercury, anciennement distribué par Barclay, reprise maintenant par Philips, fait une rentrée choc avec 7 disques stéréophoniques de variétés (Xavier Cugat, Pete Rugolo, Quincy Jones, etc.), présentés en album cartonné, admirablement enregistrés et gravés.

● Premier enregistrement intégral de l'opéra de Glück : « IPHIGENIE EN TAURIDE », dont quelques rares arias existaient seuls, interprétés par différents chanteurs dans des disques récitals. Une œuvre d'agrément, un divertissement de choix. Une réserve à la réussite totale de cette « première » : la diction des interprètes ne permet guère de comprendre le texte. Mais les voix sont belles.

Disque « La Voix de son Maître » 33 tours, 30 cm, n° F.A.L.P. 30-192.•

● Cinq pages d'orchestre : « LA DANSE DES HEURES », de Ponchielli, « INTERMEZZO » de « Cavalleria Rusticana », de Mascagni, « INTERMEZZO » de « Goyescas », de Granados, « LA BARCAROLLE » des « Contes d'Hoffmann », d'Offenbach et « LA MEDITATION » de « Thaïs », de Massenet, enregistrés par le Philharmonia Orchestra sous la direction d'Herbert Von Karajan : on a beau les rabâcher, ces œuvres gardent leur intérêt et on les entend toujours avec plaisir. Le choix est bon, conserve une unité de ton. L'interprétation déborde de lyrisme.

Disque Columbia 25 cm, 33 tours, n° F.C. 25106. Série populaire « Plaisir Musical ».

● D'après des enregistrements originaux réalisés par Edith Piaf entre 1936 et 1942, Philips présente un album « Philips Réalités » EDITH PIAF, Volume II. Un disque précieux pour ceux qui ne connaissaient pas Piaf avant la guerre car les disques originaux 78 tours se trouvent seulement au Marché aux Puces et à des prix assez élevés. Seize chansons, pour la plupart de Marguerite Monnot, et déjà le style de Piaf.

Album Philips-Réalités, 33 tours, 30 cm, n° V 37.

● « SAG WARUM », une ballade dont le succès va grandissant, après de multiples aventures : déjà vendu avec succès en version américaine sous le titre « Oh why ? », ce disque nous vient maintenant d'Allemagne et a commencé une seconde carrière pendant les vacances sur la Côte. Camillo l'interprète d'une voix grave et mélancolique, sur le ton de la confidence : charme et romantisme discret.

Disque 45 tours E.P. « Voix de son Maître », n° 7 E.M.F. 290.

● Comme pour les habitués de chez « Ma Cousine » et de « La Contrescarpe », MONIQUE MORELLI interprète Aragon. Evitant la facilité, la chanteuse s'efface devant les poèmes avec intelligence et émotion.

Disque « Chant du Monde », 33 tours, 25 cm, n° LD-M-4212.

PICK-UP.

Cabarets Dancings

JeanRIGAUX PORTE D'AUTEUIL AUT.71-18 - 23 h. 15

MIMI PINSON DANCING 79, Ch-Elysées, 79

Restaurants

LA POLKA DES MANDIBULES
CHEZ MONIQUE CLAUDE - DINERS-SPECTACLE
22, RUE DES CANETTES - DAN. 42-68

LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.L. GUERIN et R. FRADAY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

● cinéma

NOUVEAU

LES LIONS SONT LACHÉS : le premier film français de Claudia Cardinale, dirigée par Henri Verneuil. Un divertissement « bien parisien ». (*Marivaux, RIC. 83-90 ; Colisée, ELY. 29-46.*)

AU PRIX DE SA VIE (LE CHEVAL QUI PLEURE) : un mauvais quart d'heure à passer, mais ensuite un miracle chez les moujiks, par Mark Donskoï. (*Studio Bertrand, SUF. 64-66*). (Pour ces deux films, voir en p. 44, la critique de Morvan Lebesque.)

LA BELLE AMÉRICAINE : douze ans après, un bon retour de l'équipe des Branquignols, regroupée autour de Robert Dhéry. (*Madeleine, OPE. 56-03 ; Le Mercury, BAL. 75-90 ; Images, LAB. 47-94, à partir du vendredi 29 septembre.*)

L'ANNÉE DERNIÈRE A MARIENBAD : le déjà célèbre film d'Alain Robbe-Grillet et d'Alain Resnais. Lion d'Or au dernier festival de Venise. (*Vendôme, OPE. 97-52 ; Studio Publicis, BAL. 76-23, à partir du vendredi 29 septembre.*)

LÉON MORIN, PRÊTRE : le Prix Goncourt de Béatrice Beck porté à l'écran avec probité par Jean-Pierre Melville. (*Avenue, ELY. 49-34 ; George-V, BAL. 41-46; Plaza, OPE. 74-55.*)

SPARTACUS : une superproduction qui, pour une fois, traite un grand sujet : la Liberté. Une imagerie qui, malgré les inévitables lenteurs, vaut le déplacement. (*Gaumont-Palace, EUR. 72-21.*)

LES CANONS DE NAVARONE : un haut fait imaginaire de la dernière guerre dans les îles grecques. Superbes morceaux de bravoure au milieu de quelques lieux communs. (*Normandie, ELY. 41-18.*)

SANS PEUR, SANS REPROCHE (« YOU CAN'T CHEAT AN HONEST MAN ») : un burlesque inédit de W.C. Fields. Plus un Laurel et Hardy. (*Pagode, INV. 12-15.*)

RECENT

CERTAINS L'AIMENT CHAUD : une éblouissante comédie à la mode 1925. Autour de Marilyn Monroe, Jack Lemmon et Tony Curtis travestis. Au même programme : Festival Charlot. (*Floride, PRO. 63-40.*)

LES ÉVADÉS DE LA NUIT : contée par Rossellini, l'aventure de trois prisonniers de guerre alliés et d'une femme qui ne tenait pas à être courageuse. (*Ciné Panthéon, ODE. 15-04.*)

ANCIEN

CHRONIQUE D'UN AMOUR : un Antonioni 1950, avec Lucia Bose : la fin d'un adultère. (*Studio Acacias, GAL. 97-83.*)

GOUPI MAINS ROUGES : 1943. Une famille de paysans français inattendue. Un des grands films de Jacques Becker. (*Auteuil bon cinéma, AUT. 82-83.*)

M. LE MAUDIT : reprise du célèbre classique de Fritz Lang (1932), avec Peter Lorre. (*Studio Saint-Germain, ODE. 42-72.*)

UN TRAMWAY NOMMÉ DÉSIR : 1951. Dans la Nouvelle-Orléans de Tennessee Williams et d'Elia Kazan, ces monstres sacrés : Vivien Leigh et Marlon Brando. (*Quartier Latin, DAN. 84-65.*)

L'OMBRE D'UN DOUTE : 1943. De tous ses films, celui que Hitchcock préfère. (*Ranelagh, AUT. 64-44.*)

LE FAUX COUPABLE (THE WRONG MAN) : un Hitchcock sérieux à donner des frissons. Avec Henry Fonda. (*Studio Cujas, ODE 89-22.*)

● théâtre

ARDEN DE FAVERSHAM : un mélodrame élisabéthain adapté par Yves Jamiaque. Une très bonne comédienne Rosy Varte, mais pas d'étincelle. (*Vieux-Colombier, LIT. 57-87.*) (Voir en page 13 la critique de Robert Kanters.)

PARTAGE DE MIDI : dix représentations exceptionnelles avec Edwige Feuillère. (*Théâtre de France, DAN. 58-13, les jeudi 28 et vendredi 29 septembre ; les vendredi 6, samedi 7, dimanche 8 octobre.*)

MIRACLE EN ALABAMA : l'histoire de Helen Keller, sourde, aveugle et muette. Un document pathétique. (*Hébertot, EUR. 23-23.*)

HUIT FEMMES : un château isolé, un crime la nuit de Noël, huit femmes, huit suspectes. Un peu désuet mais bien enlevé par les huit comédiennes. (*Edouard-VII, OPE. 67-90.*)

HUIS CLOS et LA PUTAIN RESPECTUEUSE : quinze ans après, une reprise, avec plusieurs créateurs, des deux pièces les plus jouées de Jean-Paul Sartre. (*Gymnase, PRO. 16-15.*)

LA NUIT DES ROIS : une ravissante comédie de Shakespeare, dans laquelle Suzanne Flon mène le jeu. (*Théâtre des Ambassadeurs, ANJ. 97.50.*)

GOG ET MAGOG : François Périer ou le triomphe de la sympathie. (*Michodière, RIC. 95-23.*)

L'ANNONCE FAITE A MARIE : la pièce la plus rabâchée de Claudel, mais une très grande tragédienne : Loleh Bellon (*Théâtre de l'Œuvre, TRI. 42-52*).

LA MOUETTE : de Tchékhov. Une parfaite réussite de l'esprit Pitoëff. (*Théâtre Moderne, TRI. 94-28.*)

CHER MENTEUR : 40 ans de correspondance amoureuse. L'humour féroce de G. B. Shaw et deux merveilleux acteurs : Pierre Brasseur, Maria Casarès. (*Athénée, OPE. 82-23.*)

MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE : un mélodrame de Victor Hugo tiré de l'oubli par la Compagnie de l'Est : un des spectacles les plus drôles à Paris. (*Ambigu, BOT. 76-05, en alternance avec « La visite de la vieille dame ».*)

LA VISITE DE LA VIEILLE DAME : excellente reprise, avec Valentine Tessier, de la pièce parabole de Friedrich Dürrenmatt. (*Ambigu, BOT 76-05, en alternance avec « Mille francs de récompense ».*)

L'IDIOTE : une gentille comédie policière de Marcel Achard. Une nouvelle interprétation : Jacques Duby, Michèle Grellier. (*Théâtre Antoine, BOT. 77-71.*)

LA CANTATRICE CHAUVE et LA LEÇON : Ionesco, An VI. (*La Huchette, DAN. 38-99.*)

REQUIEM POUR UNE NONNE : en hommage à Albert Camus, reprise de sa célèbre adaptation de l'œuvre de Faulkner, avec Catherine Sellers. (*Théâtre des Mathurins, ANJ. 90-00.*)

CHATEAU EN SUÈDE : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre. Une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier, MON. 49-24.*)

● expositions

DEUXIÈME BIENNALE DE PARIS : cinquante pays, mille exposants, la grande foire internationale des artistes de moins de 35 ans ouvre ses portes pour un mois. Le principal lauréat d'il y a deux ans, le peintre polonais Lebenstein expose d'autre part un ensemble de ses œuvres solidement construites à la frontière de l'expressionnisme et de l'abstraction. (*Musée d'Art Moderne, 11, av. du Président-Wilson.*)

GUSTAVE MOREAU : l'« inventeur » du surréalisme et beaucoup plus encore. (*Musée du Louvre, galerie Mollien. Jusqu'au 30 septembre.*)

CHAGALL : douze vitraux destinés à Jérusalem. Une grave et surprenante beauté. (*Pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli. Jusqu'au 15 octobre.*)

MAILLOL : la perfection de l'univers, perçue et exprimée à travers la perfection du corps féminin. Une grande rétrospective pour célébrer le centenaire d'un très grand sculpteur. (*Musée d'Art Moderne, 13, avenue du Président-Wilson. Jusqu'au 30 septembre.*)

TRÉSORS PRIVÉS : de Chardin à Degas, des dizaines de chefs-d'œuvre ignorés de tous ceux qui ne fréquentent pas assidûment le milieu des riches collectionneurs. (*Musée Jacquemart-André, boulevard Haussmann. Jusqu'au 2 octobre.*)

SCULPTURE INTERNATIONALE : 300 statues venues de trente-deux pays. Un panorama exceptionnel des tendances actuelles. (*Musée Rodin, 77, rue de Varenne, jusqu'au 15 octobre.*)

HARTUNG : l'un des aînés qui permirent à la peinture abstraite de se dégager de la géométrie et d'aborder le lyrisme spontané du geste et de la tache. (*Galerie de France, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Jusqu'au 15 octobre.*)

HORS DE PARIS

CÉZANNE : malgré le « hold-up », il reste encore un grand nombre de tableaux et de dessins admirables à voir au Pavillon Vendôme. (*Aix-en-Provence, jusqu'au 15 octobre.*)

RENOIR : quelques tableaux présentés parmi les oliviers millénaires qui décidèrent Renoir à acheter « les Collettes », (*Cagnes-sur-Mer, jusqu'au 15 novembre.*)

BOURDELLE : juste hommage rendu par sa ville natale à l'un de nos derniers grands sculpteurs classiques. (*Musée de Montauban.*)

GÉRARD EPPELÉ : jeune expressionniste vigoureux et sensible. (*Alphonse Chavé, 13, rue Henri-Isnard, Vence.*)

● télévision

JEUDI 28 SEPTEMBRE A 21 H. : « A vous de juger » ; l'actualité cinématographique présentée par Monique Chapelle.

JEUDI 28 SEPTEMBRE A 21 H. 30 : « Terre des Arts », de Max-Pol Fouchet, Jean-Luc Dejean et Michel Chapuis. Au programme : l'art roman espagnol.

VENDREDI 29 SEPTEMBRE A 20 H. 30 : « Faire face », d'Igor Barrère et Etienne Lalou : Le logement.

VENDREDI 29 SEPTEMBRE A 21 H. 30 : « Souvenirs perdus », film de Christian-Jaque.

DIMANCHE 1er SEPTEMBRE A 20 H. 45 : « Arsenic et vieilles dentelles », film de Frank Capra.

LUNDI 2 OCTOBRE A 20 H. 30 : « Toute la chanson », émission de variétés de Marcel Cravenne et André Salvet, présentée par Colette Deréal.

MARDI 3 OCTOBRE A 20 H. 30 : « La caméra explore le temps ». Stellio Lorenzi, Alain Decaux et André Castelot reconstitueront « l'aventure de la duchesse de Berry ».

MERCREDI 4 OCTOBRE A 20 H. 30 : « Un mari idéal », film d'Alexandre Korda, d'après Oscar Wilde.

MERCREDI 4 OCTOBRE A 21 H. 50 : « Lectures pour tous ».

● concerts

Il est maintenant trop tard pour espérer assister au premier grand événement de la saison musicale à Paris, les trois concerts donnés à Chaillot, le 6, le 9 et le 14 octobre, par le grand pianiste soviétique, Sviatoslav Richter : tout est complet. Mais le concert du 6 octobre (au programme : la Symphonie n° 4 en mi mineur et le Concerto n° 2 en si bémol majeur de Brahms, avec l'Orchestre National, direction Rowiki) sera retransmis par la R.T.F.

En voici quelques autres :

LE 30 SEPTEMBRE : Marina Mdivani (Concerto pour piano n° 1 en si bémol mineur de Tchaïkovski ; 3e Concerto de Prokofiev) et Jean-Claude Pennetier (Concerto pour piano n° 2 en la majeur de Liszt) avec l'orchestre des Concerts Colonne (dir. Pierre Dervaux) (*Châtelet*).

LE 1er OCTOBRE : rentrée des Concerts Pasdeloup (direction Albert Wolff) avec le violoniste américain Mischa Elman : Concerto pour violon de Brahms ; Schubert, Stravinsky. (*Chaillot.*)

LES 4 ET 5 OCTOBRE : le Quatuor Hongrois (Bartok) (*Gaveau*) qui partira en tournée avec les Jeunesses Musicales de France, en novembre, de Rennes à Lyon, à Marseille, Toulouse, Bordeaux, etc.

LE 8 OCTOBRE : rentrée des Concerts Lamoureux sous la direction de K.M. Zwissler : Festival Wagner, avec Hans Beirer. (*Pleyel.*)

LE 8 OCTOBRE : rentrée des Concerts du Conservatoire, sous la direction de Paul Klecki avec, en soliste, le pianiste américain Van Cliburn (Concerto n° 2 pour piano de Brahms, Debussy, Ravel). (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

WEILLER - 5, rue Gît-le-Cœur - DAN. 47-68
LES PEINTRES LETTRISTES
ISOU - LEMAITRE - POMERAND
SPACAGNA - WOLMAN
Vernissage 29 septembre de 18 à 22 heures
Tous les jours de 14 h. 30 à 19 heures

Gal. Marignan, 19 r. Marignan
BENN
LITHOGRAPHIES ORIGINALES
L'album sera dédicacé par l'auteur le jeudi 28 septembre de 17 à 20 h.

JEANNE BUCHER
VIEIRA DA SILVA - TOBEY
BISSIÈRE - HAJDU - STAËL

CHARLES ZALBER s. l.
GALERIE BELLECHASSE
266, boulevard Saint-Germain
TSAMIS
26 septembre - 21 octobre

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition FORMES ET COULEURS

LA GALERIE « 18 »
18, rue de Miromesnil (8e) - ANJ. 24-98
BAUCHANT - CARZOU - CLAVE - Jean DUFY
GEN-PAUL - André MARCHAND - VENARD...
Dessins originaux de
DERAIN - PASCIN - PISSARO, etc.

GALERIE SAINT-PLACIDE
41, rue Saint-Placide (6e) - LIT. 59-58
Pierre BAUDIN
« A la Cave » DABOVAL
Du 30 septembre au 13 octobre

L'EXPRESS Petites annonces L'EXPRESS

NOS PETITES ANNONCES
sont reçues
aux guichets
RÉGIE-PRESSE
85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)

Par téléphone :
GUTenberg
50-94, 99-30 et 56-20
TOUS LES JOURS
9 à 12 h. - 14 à 18 h.
sauf samedis après-midi
dimanches et fêtes

Par correspondance :
Service des Petites Annonces
RÉGIE-PRESSE L'EXPRESS
85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)

Paiement strictement d'avance par chèque bancaire ou mandat-poste joint à la lettre (libellé à l'ordre de REGIE-PRESSE)

La ligne se compose de 38 lettres, signes ou espaces (minim. 2 lignes). Les réponses peuvent être domiciliées à nos bureaux. Elles sont reçues et réexpédiées moyennant un tarif forfaitaire de 3 NF

Offres d'emploi

CADRES

Important organisme de TRADUCTION recherche pour poste stable
TRADUCTEURS RELECTEURS
Langue maternelle et études ANGLAIS
Formation technologique poussée
capables traduire relire et rédiger dans les spécialités suivantes
AVIATION, ELECTRONIQUE AUTOMOBILE et MECANIQUE GENERALE
promotion
CHEF DE GROUPE
pour éléments de valeur ne seront retenus que les candidats possédant d'excellentes références dans ces fonctions
Adresser C. V. détaillé et références sous n° 6692 à B.C.S., 18, r. de Provence-9e

---

GROUPE de Sociétés recherche
COLLABORATRICE
attachée de direction pour les problèmes
FINANCIERS
contrôle de gestion, rapports avec les banques et
JURIDIQUES
Contrats, problèmes fiscaux

Formation (licence, doctorat en droit, expertise comptable), expérience pratique et fort calibre intellectuel sont nécessaires.
Situation de grand intérêt

Adresser C. V. manuscrit sous réf. CC à Mme MOUCHET, 29, rue Garnier, Neuilly (Seine)
Discrétion assurée

Important organisme de TRADUCTION recherche
TRADUCTEURS TECHNIQUES
ayant effectué leurs études en anglais spécialisés dans CONSTRUCTION AUTOMOBILE et plus particulièrement ELECTRICITE ou TEXTILES et plus particulièrement FILTRES TEXTILES, MACH. FIBRES ET FIBRES SYNTH. pour effectuer des
TRAVAUX A DOMICILE
Ne seront retenus que les candidats expérimentés habitant la région parisienne qui sont assurés d'obtenir une excellente rémunération.
Adresser C. V. détaillé et références sous n° 6693 à B.C.S., 18, rue de Provence-9e

INGENIEURS

Le Département « Direction Technique » de la CEGOS recherche
JEUNES INGENIEURS
Grandes Ecoles
débutants ou ayant une ou deux années d'expérience industrielle

Situation proposée très intéressante d'un triple point de vue :

- Acquisition de techniques de pointe dans le domaine de la Direction et de la Gestion des entreprises ;
- Recherche et développement de produits nouveaux ;
- Programmation de la production et recherche opérationnelle ;
- Etude des projets d'investissements ;
- Evaluation et diagnostic d'entreprise ;

(la formation à ces techniques est assurée pendant la période initiale de travail.)

- Mise en contact dans le travail avec les problèmes fondamentaux des entreprises, permettant de se créer en outre des relations personnelles intéressantes ;
- Rémunération offerte se situant dans le premier décile de chaque promotion.

Adresser C. V. manuscrit à M. SADOC, 12, r. Blaise-Pascal Neuilly (Seine)
Discrétion assurée

Importante Sté Métallurgique recherche pour PARIS :
2 INGENIEURS TECHNICO-COMMERCIAUX
Connaissant bien les problèmes de CHAUDRONNERIE et de CHARPENTE METALLIQUE
Ecr. n° 16.235 Contesse Publ. 20, av. de l'Opéra, Paris q. tr.

Important Groupe de Conseil d'Organisation et Direction en expansion rapide offre situation premier plan à
INGENIEURS
Grandes Ecoles
28-35 ans
ayant pratique de l'industrie et des techniques d'organisation

Fonction de responsabilité. Contacts et conseils au niveau le plus élevé. Larges possibilités d'action, recherche et application dans les domaines suivants :

- diagnostics d'entreprises.
- études quantitatives de gestion.
- prévisions et plans de développement.
- prix de revient et budgets.
- organisation technique.
- action commerciale.
- gestion de personnel.
- Ensembles électroniques de gestion.

Ambiance d'entreprise favorable à épanouissement personnel et promotion rapide.
Rémunération importante
Résidence Paris.
Déplacements de courte durée France et Etranger.

Envoyer C. V. manuscrit sous réf. GF, 29, rue Garnier Neuilly-sur-Seine
Discrétion assurée

Importante Sté Métallurgique recherche pour siège social NORD de la FRANCE
2 INGENIEURS TECHNICO-COMMERCIAUX
connaissant bien les problèmes de CHAUDRONNERIE et de CHARPENTE METALLIQUE
Ecr. à n° 16.239 Contesse Publ. 20, av. de l'Opéra, Paris q. tr.

INDUSTRIE

CHANTIER NAVAL Cte d'AZUR cherche collaboration avec architecte naval. Ecrire au journal n° 816.235 qui transm.

PUBLICITE

Recherchons
CHEF DE PUBICITE
d'Agence - ELY. 22-49

DELPIRE PUBLICITE
recherche d'urgence
AGENT DE FABRICATION
25, 30 ans, capable d'assumer dans un proche avenir les fonctions de chef de fabrication.
SECRETAIRE
ayant connaissances imprimerie suffisantes pour devenir rapidement agent de fabrication.
DESSINATEUR
metteur au point pour retouches et documents d'exécution
TIREUR PHOTO
pour travaux presse et édition

NE PAS TELEPHONER
Envoyer par écrit candidature, curriculum vitae et prétentions 278, bd Raspail, Paris-14e

---

AGENCE PUBLICITE recherche J. H. intell. dég. oblig. milit. format. IMPRIMERIE (Ecole ou atelier) pour serv. fabrication. Poss. devenir chef fabrication après stage. Une présent. indisp. Ecr. seul. av. réf. A.M.E.P., 97, r. Général-Foy, Paris (8e)

SECRETAIRES

SOCIETE FINANCIERE recherche pour son Directeur général
SECRETAIRE DE DIRECTION
expérimentée, bonne sténo-dactylo, sens de l'ordre, anglais souhaité, faisant fonction de chef de secrétariat
Téléphoner PAS. 83-33 et demander SERVICE E.

Recherche pour centre enfants proche Versailles SECRETAIRE DE DIRECTION sachant rédiger. Responsabilité Ecr. JI n° G 9610 qui transm

STENO-DACTYLOS

La Société
ALTULOR
QUARTIER ETOILE
offre situation stable et d'avenir, ambiance de travail agréable à
J. F. DYNAMIQUE (30-40 ans)
sténo-dactylo confirmée.
SAMEDI LIBRE. Nbx avantages sociaux. Cantine.
Adresser curric. vitae détaillé et références à :
PSYCHOLOGIE INDUSTRIELLE
CABINET B. KRIEF
Réf. 5.159, 92, bd de Latour-Maubourg - PARIS (7e)

REPRESENTATION

FABRIQUE DE COLORANTS INDUSTRIELS recherche
REPRESENTANT EXCLUSIF
30-40 ans pr visite Industries Région Paris et Province (Période) affaire sérieuse. Fixe important + intérêts, frais de voiture remboursés. Ecr. avec C.V. n° 11.661, Ed. BLEU Pté 17, r. Lebel, Vincennes qui tr.

Fabrique Mobilier Métallique recherche
ATTACHES COMMERCIAUX
Paris, banlieue. Fixe 60.000 + %. Ecr. avec C.V. manuscrit DUCERF, 73, rue Richelieu-2e

DIVERS

Importante Société recherche pour son département Etudes de marchés
Enquêtrices commerciales
(25-35 ans)
pour interview à domicile. actives, célibataires de préf., domiciliées PARIS ou SEINE. Formation assurée par l'Entrepr.

Déplac. continuels en province. Rien à vendre, permis de cond. souhaitable.

Env. 1re lettre manuscrite et photo à M. FIZE, 133, Champs-Elysées, PARIS, qui transm.

TARIFS

DEMANDES D'EMPLOI : La ligne 3 NF
OFFRES D'EMPLOIS : La ligne 7 NF
CAPITAUX, SITUATIONS : La ligne 15 NF
AUTRES RUBRIQUES : La ligne 7,50 NF

TAXES : 8,52 % en plus

Importante Sté recherche jeune
PSYCHOLOGUE
(30 a. env.) sexe mascul. exclusivement, pour sélection divers PERSONNELS COMMERCIAUX Bonne connaissance de l'anglais nécessaire. Poste stable avec perspectives de CARRIERE intéressantes. Adr. C. V. détaillé par lettre exclusivement à Bureau Universitaire de Statistiques. Service des Enquêtes, 29, rue d'Ulm, Paris (5e)

CONFECTION

COUPEUSES - ROBES
MOLHO, 112, rue Réaumur-2e

Demandes d'emploi

CADRES

JEUNE FEMME 30 ans
Licence de Psychologie
Diplôme Institut de Psychologie de Paris
Anglais-Italien
Expér. de plus. années. Direct. Etudes Motivations et Sondages
recherche
Situat. de CADRE MARKETING ou recherches socio-économiques dans grande entreprise. Société d'Etudes ou Agence de Publicité
CREAT. DAUPHINE (n° 131) 6, r. Chanoinesse-4e q. transm.

C. P. A.
Jeune, actif, diplômes universitaires, expérience commerc., administr., financière, ayant dirigé et remonté société moyenne importance, recherche situation NIVEAU DIRECTION
Ecr. AJAX Publ. (n° 102 ZGL) 15, rue Taitbout, Paris (9e) qui transmettra

---

CADRE - 33 ANS POSTULE
Direction promotion Ventes ou VENTES PROMOTION ANIMATION FORMATION PUBLICITE (MARKETING)
Prod. grande consommation
N° 790 SNP, 11, bd des Italiens - PARIS

DIRECTEUR Général Adjoint moyen. Ent. 34 a. Form. tech. tr. compl. fabr. mécan. gde séries. Facil. d'adaptat. Sens gestion et commerc. Rech. poste Direct. pleine resp. Préf. Entr. patron. Ec. n° 9391 SWEERTS B.P. 269-09 Paris qui transm.

J. F. 27 ans, CADRE, très au courant organisation, gestion, contrôle budget, direction commerciale, coordination services ventes, liaison avec fabrication sens commandement, possibilité déplacements province, recherche poste ADJOINTE à DIRECTEUR COMMERCIAL ou CHEF SERVICE ADMINISTRATION du COMMERCI Ec. n° T 25125 JI

---

33 a. expér. ind. comm. angl., ital. notions allem. et droit. actuell. dir. vente mach. indust. Nomb. voyages dem. sit. Paris Ecrire n° 94.573 Journal

---

PSYCHOLOGUE licenciée lettres franç.-angl., habit. public relat. ch. poste actif organ. psychol., cab. disp. méd. centre observ. DAN.78-36 ap. 9. Ec. 94610 JI

PRESSE

Jeune femme 25 ans diplômée Ecole supérieure traducteurs et interprètes parlem.
ANGLAIS - ITALIEN
ex-stagiaire NATIONS UNIES
Références Presse
Habitude contacts Presse-Radio Télévision - Cinéma
cherche poste à responsabilité Attachée Presse-Relations Publiques. Ecrire JI n° 94888

PUBLICITE

H. 34 a. connaiss. parf. psych. et motivations, ay. expérience : presse, édit., ciné, radio, télé. rech. poste DIR. PUBLICITE. Créat. Promo. vente, lancement 2.000 NF min. Ecr. 94713 JI

SECRETAIRES

Secrétaire sténo-dact. ch. trav. à domicile.. MAR. 39-51

DIVERS

J. F. sér. réf. bonne prés. aptit. comm., perm. cond. pouv. voyag. cherche situation représent. ou direct. comm. luxe. Ec. 94.595.

COURS ET LEÇONS

Elève ing. Ecole centrale donn. cours partic. math. phys. chim. classes second. et préparatoires. S'ad. bur. d'Elèves, 1, r. Montgolfier-3e. TUR.12.52 10 à 13.

Cours de céramique, tournage, cuisson, etc. Tél. à MAR.85.24

Emplois intérimaires

EUREKA SERVICE
15, rue de Paradis, PARIS-10e
PRO. 47-30 Dépannage tout personnel de bureau sur simple appel tél.

Travaux à façon

DEMANDES

Agencement d'apparts par les ATELIERS REUNIS, travaux menuis., ébén., plomb., électr. peint., lit., tapiss., carrelage. Devis sur dem. 79, rue Bellevue, Boulogne. MOL. 20-96

VOS VETEMENTS
rectifiés par TAILLEUR SIMON 31 bis Fg-Montmartre.Tai.57-85

ARTISAN PEINTRE
cherche travaux appartements
ARNAUD Robert
88, boulevard Jean-Jaurès CLICHY

Constructions

NEUVES

LIVRAISON HIVER 61-62
PARIS - 5e 25, R. HENRI-BARBUSSE
à 150 m. Jardins Luxembourg
Appts 2 et 3 pces, gd standing gros œuvre terminé
POSSIBILITE
CREDIT 60 %
G.E.C., 31, r. Bassano, 8e **BAL. 99-19**

Appartements

ACHATS

NORAFRIC Ach. urgent cpt pr Adhérents APPTS et PAV. expertise grat. et sans engag. solution tr. rap. 14, R. DUPHOT - ANJ. 98.27

PART. ach.cpt. studio ou 2 p. agce s'abst. DEF.54-32

Urgent rech. quart. bourg. appt 4 p. cft ds bel imm. GUT.47-95

VENTES

Pr. PL. VICTOR-HUGO
Tr. b. 8 p. dt 5 s. jard. dépend. tt cft. FOSANELLI. OPE.94.31

17e STUDIO tout confort. Tél. TRO. 55-90.

AUTEUIL Appt 6 p. (5 faç.) 175 m2, 4e ét. pl. midi, tt cft. Cabinet DORMION 79, av. de Wagram. WAG.12.04

PANTHEON vend 2 pièces, bon standing, et DUPLEX, 3e et 4e étages. caractère. 30, rue des Carmes 16 à 19 h. ou tél. MED.19-41

SEVRES Très luxueux 4 pces tout confort, soleil, Immeub. récent ds parc. Prêt du C. F. Prime. LAB. 04-16.

PRES GARE **RUEIL** IMMEUBLE MOD. SUF. PARC ET SUR RUE Gd Living + 2 p., entr., cuis. s. de b. Tout cft. Soleil. Calme Cr Fonc. Px intér. TRI 01 56

St-MANDE, 3 p. p. gd cft cuis. mod. Px 65.000 NF. GOB.09-05

REPUBLIQUE. Appt grand luxe 130 m2, gd cft. 2 chamb. de domestiques. Escalier service. Prix 135.000 NF. GOB. 09-05

ITALIE. Appt mixte 92 m2 pr tailleur. Bel immeuble. Bail 1 an 1/2, loyer 2.100 NF. Prix 22.500 NF. GOB. 09-05.

LOCATIONS DEMANDE

URGENT
Je cherche 6 pièces, deux salles de bains, 7e, 8e ou 16e
REPRISE JUSTIFIEE
Ecr. L'EXPRESS, 29, r. Marignan ou téléphoner heures bur. ELY. 23-89 Poste 95

Propriétés

COMMERCIALES

A VENDRE OU A LOUER EN TOTALITE OU PARTIE ENTREPOT et PAVILLON 900 m2 couverts, 2 quais, 3 bureaux, eau, force, 2 cuves carb. GOBILLON, 28, rue Gambetta RAMBOUILLET. Tél. 453

LOCATIONS

CAGNES s/MER à louer meublé r. de Jardin VILLA VUE MER 2 ch. s. à m., p. salon, cuis., s. d. b. av. tt mat. nécess. Ecr. pr détails n° 816.236 JI q. tr.

Locaux commerciaux

OFFRES

13e. Tr. beau magas. électricité tenu 20 a. Atel. gar. app. 3 pp bail 9 ans. Loyer 2.000 NF. Px 100.000 NF. GOB. 09-05.

DEMANDES

Dess. publicitaire (prof. libérale) ch. loc. Paris, local habit. ou app. pouv. faire fonction ou atelier av. tél. M. PUENTES 3, r.d'Amboise (2e). RIC.67-62

Autos

VENTES

SIMCA CARDINET
23-25, r. Cardinet (17e)
CAR 45-00 - WAG 32-35

DES OCCASIONS...
DES PRIX...
DU CREDIT...

CITROEN 11 familiale moteur D 1956..........	2.000 NF
CITROEN 2 CV 57.	2.900 NF
4 CV 1954	1.600 NF
DAUPHINE 1958 ..	3.200 NF
VERSAILLES 1956.	2.600 NF
ELYSEE 1957	3.400 NF
MONTLHERY 1958.	3.700 NF
SUP. DELUXE 59.	3.900 NF
ARIANE 1959....	5.400 NF
ETOILE 6 1961...	5.600 NF
CHAMBORD 1958..	5.800 NF
OCEANE 1958	6.806 NF

REPRISES
GARANTIE-ASSURANCE

Occasions

ANTIQUAIRE achète aux particuliers tous meubles anciens et de style et objets d'art.
LES BELLES EPOQUES
88, boulevard de Courcelles WAG 04-89

Matelas, sommiers, divans neufs toutes mesures, sacrifiés, depuis 165 NF. 0.80 large. RUBY, 1 ter, rue Chanez (16e)

ANTIQUAIRE recherche beaux meubles anciens et de style pour l'exportation
73, rue des Vignes.
JAS 25-65

DEMANDES

POUR DECORER mon appartement j'achète directement à peintres : toiles ou aquarelles, paysages de la Provence ou Côte. Ecr. JI n° G 9599

Bonnes adresses

Part. vend meubl., bur. style anglais et beau fauteuil L.XIII d'époque. Tél. : ODE. 10-52.

MAR.34.00 TAPISSIER SPECIAListe
Sièges, literie, rideaux, habill. mural. Tissus exclusifs PARIS-BANLIEUE-EURE
KLETZEL, 149, av.St-Ouen Paris-17e

Allo ! Allo !

ICI LES PETITES ANNONCES DE « L'EXPRESS »

Si vous êtes abonnés au téléphone (réseau de Paris) figurant à l'annuaire officiel des P.T.T., vous pouvez transmettre par fil toutes vos Petites Annonces en appelant

GUT. 50-94
GUT. 56-20
GUT. 99-30

VINGT OPERATRICES SPECIALISTES A VOTRE DISPOSITION

De 9 h. à 12 h. et de 14 à 18 h.

sauf samedis après-midi, dimanches et fêtes

800.000 lecteurs lisent chaque semaine ces P.A.

LE DERNIER PLAN DE GAULLE

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

LES informations que l'on peut avoir sur les intentions du général de Gaulle ressemblent toujours aux pièces d'un puzzle. Il faut, d'ordinaire, beaucoup de temps et d'ingéniosité pour arriver à les recomposer. Cette fois c'est moins difficile.

Car le chef de l'Etat, en raison précisément d'une situation qu'il ne peut plus essayer de maîtriser seul, dans le silence de son bureau, vient de recevoir beaucoup de gens auxquels il devait se confier : il avait besoin d'eux.

Son plan, donc, peut être reconstitué. Le voici.

L'explosion en Algérie est possible à tout instant. L'équilibre relatif repose uniquement sur la crainte que le F.L.N. et l'O.A.S. s'infligent réciproquement. Une sorte d'équilibre de la terreur, tout à fait précaire, et dont le général de Gaulle a fini par prendre conscience. Il lui faut absolument y mettre un terme, conclure la paix. Mais comment ?

IL a calculé, dès avant l'été, que la crise internationale sur Berlin atteindrait son paroxysme au mois d'octobre. Tous les habitants de cette planète — entre autres les Français — retiendraient alors leur souffle, fascinés et effrayés par le spectacle des deux maîtres du monde risquant, à une erreur de calcul près, de déclencher la guerre atomique.

Les réactions de l'Armée devant un accord avec le F.L.N. étant ce que le général de Gaulle redoute le plus, il a donc prévu de trancher l'affaire à l'époque précise où la tension psychologique serait telle sur Berlin que beaucoup d'officiers comprendraient où est leur devoir suprême, celui de servir le pays et sa défense nationale.

POUR être en mesure de déclencher ce processus au moment venu le chef de l'Etat, tirant la leçon des échecs de ses précédentes méthodes de négociation avec le F.L.N., a résolu de pousser cette fois la discussion avec les nationalistes algériens sous le couvert du secret jusqu'au bout. Cette négociation elle-même n'étant d'ailleurs plus très délicate, à ses yeux, puisqu'il accepte toutes les conditions essentielles posées par le G.P.R.A.

Protégé, ou se jugeant protégé, par l'ombre terrifiante du champignon atomique et par le secret de la négociation, de Gaulle avait encore à se débarrasser des débats politiques qu'il juge inutiles et nocifs. C'est pour se concilier les partis qu'il a renoncé à l'article 16 puis, cette semaine, reçu longuement et aimablement les représentants de plusieurs groupes parlementaires d'humeur hostile.

Il voulait obtenir de ses interlocuteurs une trêve de 50 jours. D'ici à novembre, si personne ne vient déranger son jeu subtil, il compte mettre le pays devant un fait accompli massif : un accord avec le F.L.N. sur les conditions du « dégagement ».

Tel est le plan de l'Elysée.

Théoriquement, il est séduisant. Pratiquement, il est très dangereux.

DANGEREUX pourquoi ?

D'abord parce qu'il impose à la France une attitude de folle rigidité dans la confrontation Est-Ouest, au moment même où MM. Krouchtchev et Kennedy sont en train de mesurer à la fois les risques d'explosion involontaire et les possibilités sérieuses de compromis. La diplomatie française, sur ordre strict de l'Elysée, reste stérile. Tout se passe comme si on craignait que l'épouvantail berlinois ne commence à se dégonfler avant que l'affaire algérienne ne soit réglée. M. Paul Reynaud est sorti de son entretien avec le général de Gaulle, au retour de son périple à Moscou, stupéfait de l'état d'esprit de son interlocuteur, et accablé.

LE plan de Gaulle est plus dangereux encore par les risques qu'il comporte en politique intérieure. Démobiliser les formations politiques, débrancher l'opinion, pratiquer une anesthésie générale avant de passer à l'opération, c'est, en l'occurrence, aller droit à la mort du malade.

Pierre Mendès France l'explique longuement (voir pp. 25 à 28) : la seule manière d'éviter une réaction violente des Français d'Algérie et de l'Armée devant un accord avec le F.L.N. est de mobiliser, AVANT, et au maximum, tout ce que ce pays compte d'organisations, de partis — tout, autour de la volonté clairement et publiquement exprimée de faire respecter la politique d'un gouvernement, résolu lui-même à imposer la paix.

Si une telle mobilisation est obtenue, on a des chances très réelles de faire hésiter, puis reculer, ceux qui rêvent de prendre l'Etat à la mitraillette ; on peut éviter la guerre civile.

Si au contraire, selon la technique de Gaulle, la France, au moment de l'épreuve politique, n'est qu'un seul homme sur un fond de complicités chuchotées et timides, on provoquera à coup sûr tout ce que l'on redoute : le désespoir, la colère, la tentation de l'aventure, et finalement le coup de folie chez les croisés, civils et militaires, de l'Algérie française.

CEUX dont le général cherchait la complicité cette semaine, pour son plan l'ont pour la plupart refusé. La politique du double jeu, qui sert de conduite à l'Etat depuis trop longtemps, a ouvert bien des yeux.

Que la foule aime acclamer sur les routes une grande vedette de la TV, subir son charme, c'est une chose. Que des hommes responsables acceptent d'abdiquer une fois de plus, et à l'heure où nous sommes, leurs responsabilités, c'en est une autre.

Nous avons donc vu, au lendemain même du voyage présidentiel que décrit Jean Cau (voir pages 8 et 9), nous avons vu sortir désenchantés et sceptiques les hommes politiques que le chef de l'Etat avait invités à s'entretenir avec lui. Un nouveau chèque en blanc ? Non.

Le vent tourne. De Gaulle ne rassure plus il effraie. Et quand, en fin de conversation, il ressort, en douceur, sa vieille menace — « LES PROBLEMES SERAIENT-ILS PLUS FACILEMENT RESOLUS SI JE N'ETAIS PAS LA ? » — eh bien ! il ne provoque plus le réflexe de panique. On se pose la question.

C'est un grand changement.

J.-J. S.-S.

LA CHUTE DES CHEVEUX : Un désordre que l'on sait combattre aujourd'hui

LA science moderne est allée déjà très loin dans la définition des causes et dans la recherche des remèdes concernant la carence du cuir chevelu. Perdre ses cheveux n'est pas un phénomène normal. Pas plus que les démangeaisons ou l'irritation de la peau du crâne.

Pour agir efficacement sur le ment secs qu'ils se cassent, même l'apparition de pellicules sont des au niveau du cuir chevelu, là où menaces de calvitie.

Les cheveux trop gras, ou tellecomportement du cheveu, il faut intervenir « à la base », c'est-à-dire les cheveux se nourrissent et se renouvellent par de mystérieux phénomènes chimiques.

Il est donc indispensable de ne traiter la calvitie qu'avec des méthodes scientifiques. Ces méthodes évoluent sans cesse et des découvertes importantes ont été faites récemment.

Karl Edam, docteur en médecine et en pharmacie de l'Université de Gœttingen, a prouvé qu'une calvitie traitée à temps peut facilement s'enrayer et qu'une nouvelle vigueur peut être communiquée au système capillaire.

Ses travaux lui ont valu le Prix CIDESCO (Comité International d'Esthétique et de Cosmétologie au congrès de Lucerne en 1959).

UN « THRICOLOGUE » EN ACTION

Opération « régénérescence »

Or il n'existe actuellement en France qu'un seul institut de régénération capillaire qui applique les méthodes de ce savant. Il s'agit du laboratoire Labo-Capil.

Les spécialistes de cet Institut ont déjà fait leurs preuves : ils ont obtenu des résultats étonnants.

L'opération « régénérescence » a lieu en deux phases : l'examen du système capillaire, le traitement proprement dit.

L'examen

Un fiche est établie après analyse du cuir chevelu. Les causes de l'alopécie sont ainsi déterminées.

Le « Thricologue » (spécialiste capillaire) expose alors pourquoi les cheveux tombent et la manière d'y remédier. La nature, la durée et le prix du traitement sont également communiqués au consultant.

Le traitement

Chaque séance de soins dure 25 minutes environ et comporte :

— la mise en condition du cheveu,

— des massages manuels ou infrasonores,

— des applications de formules biochimiques.

● Pour les Parisiens : Labo Capil est ouvert toute l'année de 10 h. 30 à 20 heures, du lundi au vendredi et le samedi de 10 h. 30 à 17 heures.

● Pour les non-Parisiens : Labo-Capil a mis au point un traitement qui peut être appliqué à domicile.

LABO CAPIL
Institut du cheveu et du cuir chevelu

25, pl. Vendôme, Paris-1er. OPE. 85-87
40, rue d'Isly, Alger. Tél. : 63-90-17
Résidence Negresco, Nice Tél. : 88-39-51.
47, cours G.-Clemenceau, Bordeaux Tél. : 44-36-44.
24, rue du 22 Novembre, Strasbourg. Tél. : 32-32-01.

COMMUNIQUE.